

LE
CONSERVATEUR.

ANNÉE 1787.

A PARIS, { Chez MÉRIGOT jeune, Quai des Auguſtins.
Chez POINÇOT, Rue de la Harpe.

A LYON, { Chez BRUYSET FRERES, Rue Saint-Dominique.
Chez ROSSET, Rue Merciere.

LE CONSERVATEUR OU BIBLIOTHEQUE CHOISIE

DE LITTÉRATURE,

DE MORALE ET D'HISTOIRE.

TOME SECOND.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

LE

CONSERVATEUR

OU

BIBLIOTHEQUE CHOISIE

DE LITTÉRATURE,

DE MORALE ET D'HISTOIRE.

CAPTIVITÉ DE RICHARD CŒUR-DE-LION, ROI D'ANGLETERRE.

RICHARD I, fils & successeur de Henri II, Roi d'Angleterre, de la maison d'Anjou-Plantagenet, avoit été fait Comte de Poitou

en 1174. Dans cette Province où renaissoit la poésie Provençale, il eut le temps d'en goûter la douceur & de la cultiver. Protecteur magnifique des Troubadours, il en attira beaucoup auprès de lui. En s'amusant de leurs compositions il apprit à les imiter.

La troisieme croisade fut pour lui une source de malheurs. Il y alla en 1191 avec Philippe-Auguste, après avoir vendu pour les préparatifs de son voyage ses domaines, les offices, les dignités, & jusqu'à celle de Grand-Justicier, que l'Evêque de Durham acheta au prix de mille marcs d'argent. La réunion des deux Princes se fit à Vézelay en Bourgogne. Ils y renouvellerent leurs promesses d'amitié & de fidélité mutuelle. Ils s'embarquerent, l'un à Marseille, l'autre à Gênes. Les vents contraires les retinrent plusieurs mois à Messine: c'est-là que commencerent entre eux ces fatales brouilleries, qu'il étoit facile de prévoir. Deux jeunes Rois pleins de fierté, de feu, d'ambition, de courage, rivaux de gloire

& de puiſſance, n'étoient que trop diſpoſés à des diſputes perſonnelles.

Tancrede, Roi de Sicile, qui les craignoit tous les deux, jeta les ſemences de la diſcorde. Il fut ſur-tout queſtion du mariage de Richard avec Alix de France, mais le Roi d'Angleterre ne voulut point en entendre parler. Vivement preſſé ſur cet article, il prouva enfin qu'Alix avoit eu un enfant du Roi Henri ſon prédéceſſeur ; & Philippe n'inſiſta plus, aſſez prudent pour enſévelir dans le ſilence la honte de ſa ſœur. Les deux Princes arrivés en Aſie, y firent des prodiges de valeur ; mais Philippe-Auguſte, attiré par des vues politiques, revint bientôt en France ; Richard augmenta ſa réputation de grand guerrier par une éclatante victoire ſur Saladin. Mais la ferveur des Croiſés s'étant refroidie par le temps & la fatigue, & la plupart oubliant Jéruſalem, pour ſoupirer après l'Europe, il fut obligé de conclure une trêve de trois ans avec le Soudan, qui n'eut pas

de peine à permettre aux Chrétiens le pélerinage de la Terre-Sainte.

L'Angleterre étoit alors divisée en factions, qu'entretenoit le retour de Philippe Auguste: Richard sachant l'état de son Royaume hâta son départ, qui devenoit à chaque instant plus nécessaire. Il fit naufrage sur les côtes d'Istrie. Il continuoit sa route par les Etats de Léopold, Duc d'Autriche; mais, quoique déguisé en pélerin, ce Prince le reconnut & le fit arrêter. Une querelle qu'ils avoient eue au siege d'Acre dans la Palestine, les avoit rendus ennemis implacables. Richard y avoit fait arracher & fouler aux pieds un drapeau de Léopold, que celui-ci avoit arboré sur une tour dont il s'étoit rendu maître. Le Duc respiroit encore la vengeance, & en saisit l'occasion.

Henri VI, Empereur, de la Maison de Suabe, n'étoit pas moins irrité contre le Roi d'Angleterre, allié de Tancrede qui avoit usurpé sur lui la Couronne de Sicile. Il obtint de Léopold que ce prisonnier illustre fût

remis entre ses mains; il le traita indignement, & le confina au fond d'un château écarté, situé au milieu des marais sur les frontieres de son Empire.

Rien n'est plus singulier que la maniere dont on découvrit le lieu où le Roi étoit emprisonné. Le Troubadour Blondel, ou Blondian, attaché par intérêt à ce Prince, le cherchoit par-tout en Allemagne. On lui indique un château où étoit un prisonnier de marque. Il y vole. Arrivé au pied de la tour, Blondel se met à chanter une chanson que Richard avoit autrefois composée. A peine a-t-il fini le premier couplet, qu'on lui répond de la tour en chantant le second. Par ce moyen le Roi fut reconnu. C'est ainsi que Fauchet raconte ce fait :

» J'ai une bonne chronique Françoise qui
» dit, que Blondel n'entendant parler du
» Roi en avoit sa vie à grand mesaise. Si
» estoit bien nouvelles qu'il estoit parti d'outre-
» mer, mais nus ne savoit en quel pays il

» estoit arrivé ; & pour ce Blondel chercha
» en diverses contrées s'il en pourroit ouïr
» nouvelles. Si advint qu'il arriva d'aven-
» ture en une ville assez près du châtel, où
» son maître le Roi Richard estoit, & de-
» manda à son hôte à qui estoit ce châtel ;
» & l'hôte lui dit qu'il estoit au Duc d'Au-
» triche. Puis demanda s'il y avoit nus pri-
» sonniers. On lui dit qu'il y avoit un pri-
» sonnier depuis plus d'un an. Quand Blondel
» entendit ceci, il fit tant qu'il s'accointa
» d'aucuns de ceux du châtel, mais il ne
» put voir le Roi. Si vint un jour près d'une
» fenêtre de la tour où estoit le Roi Richard,
» & commença à chanter une chanson en
» françois, que le Roi Richard & lui avoient
» une fois faicte ensemble. Quand le Roi
» Richard entendit la chanson, il cogneut
» que c'estoit Blondel ; & quand Blondel eut
» dicte la moitié de la chanson, le Roi
» Richard se prist à dire l'autre moitié, &
» l'acheva, & ainsi sceut Blondel que c'estoit
» le Roi son maître. Si s'en retourna viste en

» Angleterre, & aux Barons du pays conta » l'aventure «.

Le Roi Richard ne fut délivré qu'au bout de dix-huit mois de captivité, & moyennant une rançon de cent-cinquante mille marcs d'argent. Ce Prince mourut d'un coup de fleche qu'il reçut en assiégeant le château de Chalus dans le Limousin.

Extrait de Fauchet, & de feu M. l'Abbé MILLOT.

TRADUCTION d'une Chanson Gauloise, faite par le Roi Richard Cœur-de-Lion, pendant sa captivité en Allemagne *.

I.

NUL prisonnier ne parlera jamais de son sort qu'avec la douleur dans l'ame; mais

---

* Voici le texte de la premiere stance :

Ja nus hom pris non dira sa raison,
Adreitament se com hom dolent non;
Ma per conort pot il faire chanson.
Prou a d'amis, mas povre son li don.
Onta i auron se por ma réezon
Soi fait dos yver pris.

pour charmer ses peines, il peut faire une chanson. Quoiqu'il ait assez d'amis, les pauvres dons qu'il en reçoit! Ne doivent-ils pas rougir de me laisser, faute de rançon, près de deux ans dans les fers?

II.

Or, qu'ils sachent, mes Barons, Anglois, Normands, Gascons & Poitevins, que je n'eus jamais si misérable compagnon dont je n'aye payé la délivrance; je ne prétends pas leur faire un reproche, mais je suis encore prisonnier.

III.

Il est trop vrai, *homme mort n'a ni parens ni amis*, puisque pour de l'or & de l'argent on me délaisse; je souffre de mes malheurs; je souffre encore plus de la dureté de mes sujets. Quels reproches à leur faire, si je meurs dans cette longue captivité!

IV.

Mon chagrin ne m'étonne point. Le Roi François Philippe-Auguste, je le sais, porte

le ravage dans mes Terres ; malgré le serment que nous fimes en partant pour la Croisade, de respecter mutuellement nos possessions : mais une chose me rassure ; non, je ne tarderai pas à briser mes chaînes.

V.

Chansonniers, Troubadours mes amis ; Chail, Pensavin, Blondel, vous que j'ai aimés & que j'aime encore, chantez que mes ennemis auront peu de gloire en m'attaquant ; que je ne leur ai point montré jusqu'ici un cœur faux & perfide ; qu'ils se couvriront d'infamie, s'ils me font la guerre pendant que je suis en prison.

V I.

Comtesse ma bien-aimée, Dieu garde votre souverain mérite. C'est de vous que je suis encore prisonnier.

SIRVENTE du même Roi contre le Dauphin d'Auvergne, qui avoit embrassé le parti de Philippe-Auguste *.

I.

DAUPHIN d'Auvergne, & vous Comte Gui, répondez-moi : Qu'est devenue l'ardeur martiale que vous fites éclater dans notre Ligue contre le Roi de France notre ennemi com-

---

* Après que Richard eut recouvré sa liberté, il prit les armes contre Philippe-Auguste en 1195. Lié d'abord avec le Dauphin d'Auvergne & le Comte Gui son cousin, il fit une trêve où il négligea leurs intérêts. La guerre s'étant rallumée, Philippe-Auguste prévint son ennemi, en portant la dévastation dans ses Provinces. Richard passa la mer, & sollicita de nouveau le Dauphin d'Auvergne & le Comte à embrasser son alliance; ne pouvant les y engager, il écrivit cette chanson contre eux. Elle est d'autant plus intéressante, que notre Théâtre ne retentit maintenant que du nom de *Richard*; qu'on doit aimer à connoître l'esprit de ce Prince; & qu'ici il est tout-à-la-fois le Poëte, & le personnage même de l'action.

mun ? Vous me donnâtes votre foi ; & vous l'avez tenue comme le loup la tint au renard ; comme le loup, à qui vous ressemblez tous deux par vos chèveux roux.

II.

Vous avez cessé de me secourir, dans la crainte de n'être pas bien payés de vos services ; car vous êtes avares. Vous cherchez l'alliance d'un Roi *riche*, *vaillant*, & sur-tout bien *fidele à sa parole*. Vous craignez que je ne manque d'argent ; c'est ce qui vous jette dans l'autre parti. Souvenez-vous de la ville d'Issoire que le Roi votre nouvel ami vous a prise. Leverez-vous des Soldats pour tirer vengeance de l'usurpation ?

III.

Quoi que vous fassiez, le Roi Richard, l'étendard à la main, prouvera qu'il est bon ennemi. Je vous ai vus autrefois aimant la magnificence : mais depuis, l'envie de construire de forts châteaux vous a fait abandonner les Dames & la galanterie : vous avez cessé de fréquenter les Cours & les tournois.

Gardez-vous des François ; car ils ſont *Lombards* en affaires.

IV.

Va, Sirvente ; va, ma chanſon, en Auvergne où je t'envoie. Dis aux deux Comtes, de ma part, que s'ils veulent ſe tenir en paix, Dieu les béniſſe. Mais, que m'importe ſi un homme de peu manque à ſa parole ? Doit-on compter ſur la foi d'un *Ecuyer ?* L'avenir apprendra qu'ils ont embraſſé un mauvais parti.

SIRVENTE du Dauphin d'Auvergne, en réponſe à celui du Roi Richard Cœur-de-Lion *.

I.

ROI, puiſque je ſuis l'objet de vos chants, vous avez auſſi trouvé en moi votre chanteur.

---

* Le Dauphin d'Auvergne fut le Prince le plus accompli de ſon ſiecle. Brave, plein d'eſprit, émule & protecteur des Troubadours, il les attiroit auprès de lui, les honoroit & les combloit de biens ; on lui a reproché cependant un peu d'avarice. Amoureux d'une Dame, nommée *Marina*, elle lui fit deman-

Vous m'inspirez tant de crainte, qu'il faut bien exécuter tout ce qu'il vous plaira de me prescrire. Mais, je vous en avertis, si vous laissez désormais envahir vos fiefs, ne venez point chercher les miens.

II.

Je ne suis point Roi couronné; je n'ai point assez de ressources pour défendre mes domaines contre mon Seigneur, puissant comme il l'est. Mais, vous que les perfides Turcs redoutoient plus qu'un lion; vous Roi, Duc de Normandie, Comte d'Anjou, comment souffrez-vous que le Roi François vous retienne Gisors?

III.

Si je vous engageai ma foi, j'avoue que je fis une folie: vous m'avez donné, & à mon cousin Gui, tant de chevaux, tant d'*esterlings* de bon aloi! Nos Soldats jurent de vous être fideles, aussi long-temps que vous serez si libéral.

---

der du lard pour l'entretien de sa maison; mais elle n'en reçut que la moitié d'un jambon; ce qui fut la matiere d'une chanson satirique du temps.

I V.

Mais vous m'avez abandonné honteusement, lorsque de votre aveu je montrois de la valeur. Vous m'accusez de n'être plus brave : moi, je vous déclare que je le suis encore assez pour attendre mes ennemis de pied ferme, entre le Puy & Aubusson, avec mes gens qui ne sont comme les vôtres, serfs ou juifs.

V.

Seigneur vaillant & honoré, vous m'avez fait autrefois du bien : si vous n'aviez changé de conduite, je vous serois demeuré fidele. Soyez tranquille. Mon Roi me rendra Issoire ; j'en ai ses Lettres.

V I.

Je souhaiterois votre amitié ; mais l'exemple du Comte d'Angoulême m'en dégoûte. Vous l'avez si bien payé de l'honneur de vous avoir rendu service. Vous avez été si généreux à son égard, que depuis il ne vous a plus importuné. Roi, vous me verrez agir en preux Chevalier. L'amour d'une Dame, dont j'adore les volontés, anime mon courage, & me portera aux combats.

PORTRAIT
DU CHEVALIER TEMPLE.

Le Chevalier *Temple* a été le négociateur le plus célebre qu'ait eu sa Nation : quoique les Anglois ayent rarement la souplesse & la dissimulation que demande l'intrigue, & qu'ils appellent eux-mêmes les négociations *l'artillerie de leurs ennemis ;* M. Temple étoit devenu un des premiers politiques de l'Europe. Bien éloigné de l'usage de ses compatriotes qui se bornent à la connoissance de leur gouvernement & de leur commerce, il avoit étudié à fond les affaires étrangeres & y excelloit. Dès qu'un homme pouvoit lui donner des conseils utiles ou des lumieres, il le recherchoit, de quelque pays qu'il fût ; & l'histoire observe qu'il n'a jamais souhaité la confiance ou l'amitié de personne, qu'il ne soit venu à bout de l'acquérir. Son esprit

vif & brillant, sa conversation enjouée & ingénieuse, le faisoient passer quelquefois pour un homme superficiel ; & cette persuasion qu'il fortifioit le plus qu'il pouvoit, avançoit beaucoup plus ses projets, que l'air profond & mystérieux qu'affectent les autres négociateurs. Né avec des passions violentes & emportées, il employa sa raison à s'en rendre maître, & sa politique à laisser croire qu'il en étoit esclave. Par ces deux moyens, il avoit acquis un empire absolu sur son cœur, & beaucoup d'ascendant sur l'esprit des autres. Son grand principe en politique étoit qu'il falloit toujours dire la vérité : l'expérience lui avoit appris que c'étoit la seule ruse infaillible, & sa délicatesse vouloit que ce fût la seule digne d'un honnête homme. Plein de l'horreur qui est ordinaire à sa Nation pour la servitude, il distinguoit dans ses ambassades le service du Roi du service de sa Patrie; & autant qu'il étoit zélé pour l'un, autant étoit-il froid & indifférent pour l'autre. On l'accusa, peut-être avec

justice, d'avoir poussé trop loin les sentimens républicains. La passion qu'il avoit pour les Lettres ne lui permettoit pas de dissimuler son mépris pour les Ministres publics, qui négligeoient de les cultiver ; il prétendoit que l'étude des hommes, sans celle des livres, n'est pas suffisante pour former un homme d'Etat. Une volupté douce & recherchée, plus connue ordinairement de notre Nation que de la sienne, faisoit ses délices. Toujours borné à l'instant présent, il regardoit les espérances & les craintes de l'avenir, comme des espérances & des craintes imaginées pour le vulgaire : ceux qui ont le plus étudié le Chevalier Temple, prétendent qu'il aimoit ses amis jusqu'à leur sacrifier sa fortune, & qu'il haïssoit ses ennemis au point de ne les pouvoir entendre nommer sans chagrin; que ses vues en politique étoient plus justes que profondes ; qu'il étoit vain dans le succès & aigre dans la disgrace ; que si on étoit séduit d'un côté par l'agrément de son commerce, on étoit révolté de l'autre par un ridicule

amour propre qui lui faifoit tout ramener à lui. Il fut d'une humeur douce, mais inégale; fingulier dans fes manieres & dans fes fentimens; paffionné enfin pour le plaifir & pour la gloire.

Par M. l'Abbé RAYNAL.

PARTICULARITÉS

SUR

PIERRE-LE-GRAND.

PERSONNE n'a peut-être encore bien saisi le caractere de Pierre le Grand ; il avoit des singularités uniques qui le présentent sous mille faces différentes. Tantôt on voit en lui le héros, & tantôt le barbare : sa férocité fait horreur, & le moment d'après, on est touché de son humanité, de sa bonhommie même : des vices de tempérament, fortifiés par une longue habitude, prenoient le plus souvent un si grand empire sur lui, qu'aucune digue ne pouvoit en arrêter les effets. Si Lefort eût vécu plus long-temps, peut être il auroit prévenu ces habitudes; peut-être aussi, dans la véhémence de quelque accès, il auroit eu le sort de Clitus. L'Impératrice Catherine eut sans doute un grand ascendant

fur fon époux; & la reconnoiffance qui lui étoit dûe pour l'affaire de Pruth, lui valut principalement l'héritage du trône; mais elle connoiffoit trop Pierre pour le contrarier ouvertement ou pour s'oppofer au torrent de fes paffions.

Pierre eut une averfion conftante pour George I, Roi d'Angleterre; il ne put jamais oublier qu'à fon paffage par Hanover, on ne lui avoit pas rendu les honneurs qu'il croyoit lui être dûs : voilà pourquoi il eut toujours quelques entreprifes formées en faveur du Prétendant.

Ce Souverain vouloit former fes fujets, mais il vouloit que ce fût par la voie de l'obéiffance, & non par celle du raifonnement. De là vient qu'en fondant une Académie, il borna fes fujets aux connoiffances mathématiques & mécaniques, ne voulant point qu'on répandît des connoiffances propres à détourner de l'aveugle foumiffion qu'il exi-

geoit. A l'égard de la religion, il vouloit que le peuple en eût, ſans être trop attaché aux Eccléſiaſtiques ; de ſorte que lui-même tantôt baiſoit la main des *Papas*, & tantôt les tournoit en ridicule.

Il étoit mal-vêtu, & ſa ſuite ne lui coûtoit guere à entretenir. Au lieu de Gentilshommes de la Chambre & de Pages, il avoit une douzaine de jeunes Nobles, ſur le pied de *Denſchiks* ; uſage qui ſubſiſte encore en Ruſſie, où chaque Officier, ſuivant ſon rang, a plus ou moins de ces Denschiks qui ſont à ſon ſervice & que la Couronne paye. Pierre introduiſit cet uſage, pour donner aux Officiers Ruſſes du luſtre aux yeux des Officiers étrangers.

Quand il alloit le matin ſiéger dans les Colleges, ſon Denschik demeuroit devant la maiſon, auprès du traîneau. Un de ces Denſchiks, qui a été le Feld-Maréchal Brutnerlin, eut envie de prendre ſa part du déjeûner que

Pierre faisoit toujours porter avec lui. Mais celui-ci s'apperçut qu'on lui rognoit ses morceaux, & ayant fait une certaine marque au jambon dont il devoit déjeûner, cela fit découvrir la gourmandise que le délinquant n'osa nier; & il sentit en conséquence sur ses épaules la pesanteur du bras de son Maître.

Pierre récompensoit libéralement & punissoit sévérement. Il n'a comblé personne d'autant de bienfaits que le Prince Menzikok, qu'il avoit tiré de la boue, & à qui il confia les postes les plus importans, quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire. Il se trouva très-souvent en faute, & lui fit les plus séveres réprimandes, lui défendant sur-tout de recevoir de l'argent. Menzikok en reçut, & l'Empereur instruit se mit dans son traîneau & alla trouver le favori au lit; il lui remit sous les yeux toutes ses iniquités, ajoutant qu'il avoit mille fois mérité la mort, mais que par une grace spéciale, il en seroit quitte encore cette fois pour une petite correction privée, &

tout de suite muni d'un gros bâton qu'il avoit apporté pour cet usage, il le meurtrit de coups & s'en alla. En revenant il rencontra Golofrin, Schafferof, Apraxin & d'autres Grands à qui il demanda où ils alloient : ceux-ci répondirent que c'étoit le jour de la fête du Prince Menzikok, & qu'ils vouloient le féliciter. Vous avez raison, dit l'Empereur, je veux en faire autant; mais laissez-moi prendre les devants, & venez doucement après moi. Le Valet-de-chambre de Menzikok voyant revenir Pierre, alla plein de terreur le dire à son Maître; & celui-ci ne douta point qu'il ne dût recevoir un supplément à sa correction. Pierre parut sur ces entrefaites avec l'air le plus gracieux, lui fit compliment sur le jour de sa fête, & lui dit qu'il venoit le prier à dîner avec les Seigneurs qui le suivoient & qui parurent un instant après. Menzikok rassuré fit bonne contenance; mais ses épaules & ses reins démentoient sa physionomie & y répandoient malgré lui des nuages.

L'aventure suivante avec un Secrétaire n'est pas moins tragi-comique. Le Monarque alla au College de l'Empire & y demanda un papier qui s'y trouvoit. Le Secrétaire qui l'avoit sous sa garde, chercha long-temps sans pouvoir rien découvrir; Pierre s'impatienta & condamna le Secrétaire aux batoques, & ordonna que deux Tambours vinssent les lui administrer. Ensuite il monta lui-même sur une échelle & fouilla dans les actes pour trouver ce qu'il cherchoit. Le Secrétaire prit le moment de s'esquiver & alla se jeter aux pieds de l'Impératrice, dont sa sœur étoit fille-de-chambre, la priant d'intercéder pour lui. Pendant ce temps les Tambours arriverent, & ayant demandé ce qu'ils devoient faire, l'Empereur, sans se détourner, leur dit de saisir le Secrétaire qui étoit là. Pour son malheur il y en avoit un autre assis au travail; on le prit, on le coucha par terre & on exécuta l'ordre donné, malgré ses lamentations & ses protestations. Cette exécution étoit à peine finie, que l'Impéra-

trice arrive & vient faire sa demande. *Tu viens trop tard*, lui dit son époux, *l'affaire est faite. Cela n'est pas possible*, *répondit-elle : cet homme ne m'a pas quittée depuis qu'il est venu implorer mon secours. J'ai pourtant entendu crier dehors*, répliqua l'Empereur. On appelle le patient, qui, du ton le plus dolent, raconte son désastre. J'en suis fâché, dit Pierre; *mais il n'y a point de remede, & je m'en ressouviendrai.* En effet, quelque temps après le Secrétaire commit une faute digne des batoques : il rappela à Pierre sa promesse, & l'Empereur lui dit : Soit, nous voilà quittes.

Pierre punissoit ceux de ses domestiques qui se laissoient corrompre ; mais il permettoit qu'en recevant les appointemens des emplois, on fît une douceur au Caissier, alléguant son propre exemple. Il avoit passé par tous les grades militaires, & lorsqu'il envoyoit chercher sa solde, il y avoit toujours un présent pour le payeur, qui le prenoit sans conséquence.

Il étoit infatigable à tous égards, & pouvoit ſoutenir un travail de cabinet prodigieux; quoique très-ſouvent en voyage, les affaires alloient leur train & les expéditions étoient innombrables. Dans les affaires d'Etat, de guerre, de police, de commerce, &c. il écrivoit lui-même toutes les dépêches. Il dreſſoit de même avec la plus grande exactitude les inſtructions pour ſes Miniſtres dans les Cours étrangeres, & tous les ordres aux Généraux qui avoient le commandement ſur mer ou ſur terre. Il entretenoit même avec la plupart d'entre eux une correſpondance de ſa propre main. Ainſi occupé, il ne pouvoit ſouffrir le déſœuvrement, la pareſſe, la négligence dans les autres; & quand il avoit trouvé plus d'une fois un Secrétaire abſent ou oiſif, il le faiſoit attacher pluſieurs jours de ſuite à ſon bureau.

Il ſe levoit fort matin. Quand M. de Beſtuchef l'aîné partit pour l'Angleterre, il reçut ſes inſtructions de la propre main de l'Em-

pereur, à quatre heures du matin. Il fixoit ses Audiences pour les Envoyés des Puissances étrangeres, aux mêmes heures ; & l'un d'eux étant une fois arrivé à cinq heures, l'Audience étant finie, il se rendit au chantier où l'Empereur étoit allé, l'y trouva au haut d'un mât, & fut obligé de se faire monter dans une corbeille branlante, entre le ciel & l'eau, pour lui présenter ses lettres de créance.

DE LA LIVONIE.

La Livonie eſt habitée par deux nations indigenes. La premiere eſt celle des *Lives* ou *Lettes*, qui occupent la partie occidentale de ce pays depuis la Courlande juſques près de Dorpart. Leur langage approche de celui des Lithuaniens & des Courlandois. La ſeconde nation, qui s'étend depuis Dorpart juſqu'à la Ruſſie, eſt celle des *Eſthes* ou *Eſthoniens*, dont le langage tient du Finnois & du Lappon.

Ces deux peuples ont adopté, de force ou de gré, la religion Chrétienne, ſelon la réforme de Luther ; mais ils pratiquent encore en ſecret pluſieurs ſuperſtitions Païennes. Ils portent des offrandes ſous des arbres ſacrés, & au pied de certains murs ruinés ; ils préparent des bains & des repas pour les ames de leurs morts. Ils croient à la magie & prétendent la pratiquer. Ils tiennent toutes

ces superstitions extrêmement cachées, par la crainte qu'ils ont tant de leurs Maîtres que de leurs Pasteurs, qui cherchent à les en corriger à coups de bâton. Ils ignorent l'art d'écrire, & il n'y en a que peu qui savent lire. Pour les forcer à l'apprendre, les Pasteurs ne les marient pas qu'ils ne lisent passablement leur Catéchisme. Comme ils n'ont point d'école dans les villages, ce sont les vieux qui enseignent à lire aux jeunes.

Au reste, ces paysans sont aussi malheureux que stupides : accablés du plus dur esclavage, on les traite plus mal que des bêtes de somme; ils sont roués de coups; on les vend un à un, ou par familles comme des troupeaux de bœufs. Un homme ou un garçon coûte environ 40 écus, & une femme ou fille 20; Les petits enfans vont par-dessus le marché. Celui qui achete de pareils esclaves, n'est obligé à rien à leur égard : il peut les garder, les donner, les revendre, les marier ou les laisser dans le célibat, comme bon lui semble.

Si, outre la nourriture & l'habillement, il juge à propos de leur donner quelque argent, c'eſt un pur effet de ſa bonne volonté. Il ſuffit d'avoir un rang équivalent à celui d'un Officier militaire, pour être en droit d'acheter des eſclaves. Voilà donc en Europe un commerce ſemblable, en petit, à la traite des Negres en Afrique. Je connois un honnête Marchand de Wibourg en Finlande, qui a ſouvent acheté des eſclaves Livoniens, pour leur donner la liberté au bout de quelque temps. Il mérite d'être nommé, c'eſt M. André Janiſch. Quand on demande aux Gentilshommes Livoniens la raiſon de la dureté qu'ils exercent, pour la plupart, envers leurs eſclaves, ils répondent que c'eſt une race d'hommes toute particuliere; qu'ils ſont ſi têtus & ſi revêches, qu'on ne peut en venir à bout que par une extrême ſévérité: c'eſt toujours le prétexte de la tyrannie. Si on accoutumoit dès l'enfance les *Eſthes* & les *Eſthoniens*, à des traitemens plus humains, ils deviendroient plus dociles & plus raiſonnables.

Par M. Abel Eurja.

COMPARAISON

Entre les travaux de l'esprit & ceux du corps,

Palmæ negata macrum, donata reducit opimum.

Cette multitude de gens qui ſoutiennent leur vie par des travaux corporels, & qui mangent leur pain à la ſueur de leur viſage, donne ſouvent à l'inaction le nom de pareſſe, & ne conçoit pas qu'on puiſſe être fatigué lorſqu'on a demeuré pendant pluſieurs heures dans un fauteuil, à feuilleter de temps en temps un livre & à faire des réflexions : qu'arrive-t-il de là ? Qu'ils envient le ſort de ces hommes ſédentaires, ou qu'ils les mépriſent, parce qu'ils leur paroiſſent jouir des commodités de la vie par une faveur de la fortune, ou en être privés parce qu'ils veulent s'adonner à l'oiſiveté.

Il eſt cependant certain que la réflexion

eſt un travail, & que comme le corps eſt affecté par l'exercice de l'eſprit, la fatigue qui naît de l'étude n'eſt pas moindre que celle qui réſulte des travaux de la campagne ou des manufactures.

Mais quoique le travail de l'eſprit fatigue autant que celui du corps, il ne procure pas les mêmes avantages. L'exercice du corps donne la ſanté, la vigueur, la gaieté, un bon appétit & un ſommeil profond; mais d'un travail trop ſédentaire, il réſulte des dérangemens dans la ſanté, qui attriſtent la vie & l'abregent, troublent le repos, font naître le dégoût & produiſent une langueur continuelle & un mal-aiſe dont on ne peut ſouvent découvrir la cauſe.

On ne remarque pas dans l'homme une incapacité naturelle à réuſſir dans des opérations qui ne demandent que la main. Si à cet égard on ne peut pas diſſiper entiérement ſa répugnance, on peut au moins la ſurmonter; & alors l'ouvrier continue ſon tra-

vail avec autant d'assiduité, de dextérité & d'exactitude, que s'il n'avoit fait aucun effort sur lui-même pour l'entreprendre; mais à l'égard des productions de l'imagination & de l'esprit, la simple détermination de la volonté ne suffit pas; il doit y avoir une disposition de l'ame, que l'homme ne peut se donner; sans cela on ne met au jour que des ouvrages qui ressemblent à ces plantes dont la production forcée est dûe à l'industrie, & non à la vigueur de la nature.

Il arrive même que la disposition de l'ame n'assure pas toujours le succès, quoique, lorsqu'elle manque, l'application soit toujours inutile; car l'Ecrivain qui le matin s'étoit senti échauffé sur son sujet, & dont les idées avoient été abondantes, trouve souvent, le soir, que ce qui avoit plu à son imagination, offense son jugement; qu'il a perdu le jour à s'exercer sur un songe agréable; qu'il a réuni une multitude de figures brillantes qui ne peuvent pas subsister ensemble.

C'eſt ainſi que l'eſprit eſt ſouvent condamné à paſſer ſon temps, ce temps qui ne revient plus, à entreprendre des choſes qu'il ne peut effectuer; ou à amaſſer des matériaux qu'il voit peu de temps après être entiérement inutiles; au lieu que l'Artiſan & le Laboureur ſavent que l'ouvrage qu'ils entreprennent réuſſira proportionnellement au temps & aux ſoins qu'ils y auront employés.

Je remarque de plus, que les récompenſes des travaux de l'eſprit ne ſont pas auſſi sûres que celles des travaux du corps; l'Artiſan reçoit une certaine ſomme pour l'ouvrage qu'il fait chaque jour; mais ſouvent l'eſprit ne retire aucun avantage du travail de pluſieurs années, ſoit parce que le public n'eſt pas diſpoſé à juger de ſon mérite, ſoit parce qu'il n'a pas conſulté le goût du public.

On a dit très-ſouvent que ce n'eſt pas ſur la grandeur des revenus d'un homme, mais ſur la proportion qu'ils ont avec ſa dépenſe, qu'il faut juger de ſa richeſſe ou de

ſa pauvreté, & que ce n'eſt pas tant la maniere dont il vit, que les habitudes qu'il a contractées, qui le rendent heureux ou miſérable. Cela étant, le travail de l'eſprit, lors même qu'il recevroit ſa récompenſe comme la reçoit le travail du corps, ne procureroit pas autant de moyens de bonheur. Les Artiſans qui chantent, les Laboureurs qui ſifflent en travaillant, ne ſe ſoucient point des plaiſirs intellectuels. S'ils ont en abondance des alimens ſains, peu leur importe qu'ils ſoient ſervis ſans goût & ſans élégance; ils ne ſont pas moins heureux, parce qu'ils ne ſont pas traités avec un reſpect cérémonieux & une promptitude ſilencieuſe. L'homme d'eſprit fait honneur à une compagnie, quelque élevée qu'elle ſoit par ſon rang ou par ſa fortune; par-là, il eſt admis à des plaiſirs ſomptueux; par-là, bien des choſes lui deviennent néceſſaires; on a fait naître en lui des beſoins qu'il n'auroit jamais connus dans une claſſe inférieure.

Le Laboureur & l'Artifan, lorfqu'ils ont reçu leur gain de la journée, & qu'ils fe font procuré de la forte biere & un fouper folide, ont à peine un défir qui ne foit fatisfait; tandis que l'homme d'un goût fin & délicat, qui connoît les raffinemens de la vie, eft rarement affez philofophe pour fe contenter de ce que lui donnent les récompenfes du génie.

Cependant, à peine y a-t-il un état dans la vie, qui foit autant l'objet de l'envie, que celui d'un Auteur qui a des fuccès. J'ofe affurer que ceux qui ne le voient qu'en compagnie, ou qui entendent faire des éloges de fon mérite, fe forment une idée très-fauffe de fon bonheur. Ils fe le repréfentent comme jouiffant fans ceffe des triomphes que donne la fupériorité du génie, & écoutant avec une indolence voluptueufe le doux concert des louanges qu'on lui prodigue; mais ils ne favent pas que ces momens de plaifir font bien courts & en petit nombre; que la plus

grande partie de sa vie se passe en inquiétudes ; que les heures s'écoulent sans qu'il s'en apperçoive, & que le jour, semblable à la nuit passée dans le sommeil, n'est pour lui qu'un moment, à cause de l'application entiere de l'esprit à l'objet dont il est occupé. Hors des regards des hommes, & souvent hors de lui-même, les nécessités seules de la vie lui rappellent qu'il vit ; il s'éveille alors en sursaut comme d'un songe, & il regrette le jour qu'il vient de perdre sans en avoir joui.

Guillaume Hardman, citoyen de Londres, eut trois fils, *Thomas*, *Edward* & *George*. *George*, qui étoit le cadet, fut mis en apprentissage chez un Horloger ; les deux autres furent envoyés à une école établie par un Seigneur, & de là à l'Université. Le bon Guillaume Hardman crut qu'il ne devoit pas négliger de faire étudier ses deux aînés. *Le savoir*, disoit-il, *est un héritage que le sort ne pourra pas leur enlever, & quand j'aurai ainsi*

fait tout ce que je dois faire pour eux, ils se rendront heureux eux-mêmes.

Comme il ne put pas leur procurer les moyens de gagner leur vie, lorſqu'ils eurent fini leurs études, ils revinrent à Londres. Ils avoient l'un & l'autre acquis des connoiſſances; mais *Thomas* étoit un génie, & *Edward* un ſot. *Edward* fut fait Sous-Maître dans une école dont il tiroit 20 livres ſterlings par an. *Thomas* ſe diſtingua bientôt, & devint Auteur. Il donna au public pluſieurs bonnes pieces; mais tantôt le caprice le fruſtroit des récompenſes; tantôt l'envie les lui refuſoit. Il paſſa ſon temps dans le travail & dans l'indigence; ſon eſprit étoit ſans ceſſe à la gêne pour arranger des idées & choiſir des expreſſions.

Pendant ce temps-là, *George* devint Maître dans ſa profeſſion; il occupoit conſtamment dix hommes; il buvoit ſa biere dans des pots d'argent, & ſe vantoit que dans quelques années il ſeroit auſſi riche que ceux pour

qui il faisoit des montres, & qui se croyoient ses supérieurs. *Edward* envioit l'état de *George*, & n'étoit pas sot au point de ne pas boire avec lui. Le savant *Thomas*, l'Auteur, le Génie, regardoit d'un œil fier & dédaigneux ses deux freres; il déclaroit qu'il périroit de froid & de faim plutôt que de passer sa vie dans l'obscurité & d'être oublié après sa mort. Il vécut malheureux; sa jeunesse fut en proie à l'envie, & sa vieillesse à l'indigence.

Traduit de l'Anglois.



LETTRE DE M. HUET, ÉVÊQUE D'AVRANCHES, A MADEMOISELLE DE SCUDERY,

Sur HONORÉ D'URFÉ, Auteur du Roman de l'ASTRÉE.

Il est vrai, Mademoiselle, que je suis savant sur l'*Astrée* & sur son Auteur, & je suis assuré que vous aurez de la peine à trouver personne qui le soit plus que moi. J'étois presque enfant, quand je lus ce Roman la premiere fois, & j'en fus si pénétré, que j'évitois depuis de le rencontrer & de l'ouvrir, craignant de me trouver forcé de le relire, par le plaisir que j'y prévoyois. Je fus confirmé depuis dans l'estime que j'avois conçue pour cet ouvrage, lorsque je reconnus qu'un de mes Régens, homme de beaucoup d'esprit, l'avoit lu comme moi, peut-être plus que moi, & en faisoit assez de cas pour en prendre tout ce qu'il croyoit

pouvoir servir à l'embellissement d'un Poëme Epique qu'il méditoit alors, & qui a paru depuis avec beaucoup d'applaudissement. Lorsque je me trouvai engagé à écrire mon petit Traité de l'*origine des Romans*, je relus l'*Astrée* d'un bout à l'autre; & comme l'âge m'avoit mûri l'esprit, & que l'étude m'avoit formé le goût, j'y trouvai de nouveaux charmes. Je ne me dédis donc point de ce que j'ai dit de M. d'Urfé dans ce Traité: & quoique, en l'état où je suis, je ne veuille pas me rendre garant de tous les sentimens de ma vie passée, & qu'un Evêque plus que sexagénaire, & un Cavalier encore jeune; soient deux hommes fort différens dans la même personne, je ne puis néanmoins désapprouver les louanges que j'en ai publiées; après toutes celles que lui a données bien plus librement un Prélat, illustre par la sainteté de ses mœurs, & par l'élévation de son esprit. Je parle de M. Camus, Evêque de Belley, qui dans son grand Traité de l'*Esprit du B. François de Sales*, a fait l'éloge de

M. d'Urfé & de ſon Roman, avec une telle effuſion de louanges, qu'il paroît bien que ſon eſtime alloit au-delà de ſes paroles. Il en pouvoit parler avec aſſurance ; car M. d'Urfé ſe trouvoit ſon diocéſain, par la ſituation de ſon Marquiſat de Valromey, & de ſon Comté de Château-Neuf, l'un & l'autre dans le Dioceſe de Belley. Il ſe retiroit ſouvent à Virieu, chef-lieu de ſon Marquiſat, éloigné ſeulement de trois lieues de la ville de Belley, où il alloit de temps-en-temps viſiter ſon Evêque. Il s'y rencontra un jour avec S. François de Sales, dont il étoit ami long-temps auparavant, auſſi-bien que du ſavant Antoine Favre, Premier Préſident de Chambery, qui s'y trouva auſſi. M. de Belley rapporte une réflexion que fit alors M. d'Urfé, ſur la *Philothée* du Saint, ſur le Code Fabrien du Préſident, & ſur ſon *Aſtrée* ; il s'écria que chacun d'eux avoit travaillé pour la poſtérité, par des ouvrages qui vivroient long-temps ; que la Philothée étoit le Livre des dévots

le Code Fabrien, celui des Jurifconfultes ; & l'Aftrée, le Bréviaire des Courtifans.

La maifon d'Urfé fe dit fortie de la Souabe. M. d'Urfé, dans la Préface du premier tome de l'*Aftrée*, dit que fes aïeux, depuis leur fortie de cette contrée, avoient vécu dans le Forez fort honorablement pendant plufieurs fiecles. Il dit dans un autre endroit de fon Roman que fa maifon & celle de Laynieu fortent d'une même tige. Le dernier Marquis d'Urfé prétendoit que fa maifon defcendoit de Guarin, Prince de la maifon de Saxe, Comte d'Altof & Duc de Souabe, qui vivoit dans le huitieme fiecle. C'eft ce que porte une généalogie de la maifon d'Urfé qu'il m'a donnée. Cette généalogie rapporte que le nom originaire d'Urfé eft Wolf, qui fignifie *Loup* en langue Allemande. Les defcendans de Wolf, fils de ce Guarin, fe nommerent *Guelfes* en Italie, & *Ulfes* en France, d'où s'eft formé le nom d'Urfé. Il eft vrai qu'Alain Chartier, & Monftrelet nomment d'Ulphé & d'Ulfé

celui que l'hiſtoire nomme communément *Paillard d'Urfé.* De ce premier Ulfé, qui vécut au commencement du neuvieme ſiecle, la même généalogie fait deſcendre une longue ſuite d'Ulfes, pendant trois cents ans, juſqu'à un Henri ſurnommé le *Lion orgueilleux*, qui étant chaſſé d'Allemagne & d'Italie par l'Empereur Frédéric Barberouſſe, ſe réfugia en France auprès de Guy, Comte de Forez, & y bâtit le château d'Urfé. Ce fut Ulfé IV qui vers l'an 1106, au ſiege d'Antioche, changea les armes de Saxe en celles d'Urfé, qui ſont de vair au chef de gueules. La terre de la Bâtie en Forez, qui fut la principale demeure de Meſſieurs d'Urfé, paroît avoir été dans leur maiſon dès le troiſieme ſiecle. Vers le même temps, une fille d'Urfé entra dans la maiſon de Château-Morand; ce qui fait voir que l'alliance d'Honoré d'Urfé & d'Aſtrée, qui étoit Diane de Château-Morand, ne fut pas la premiere qui joignit ces deux maiſons. Arnolfe, troiſieme du nom, qui mourut en l'année 1348, fut le premier de ſa maiſon

qui posséda la Charge de Bailli de Forez. Elle y atoujours été conservée depuis. Arnolfe son petit-fils, épousa l'an 1380 Antoinette de Mursaud, qui institua son mari héritier de tous ses biens, à condition que le second des enfans de la maison d'Urfé porteroit le nom de *Paillard* conjointement avec celui d'*Urfé*. C'étoit le nom de la maison de sa mere, dont elle étoit restée seule héritiere, & elle imposa cette loi au second enfant, parce qu'Arnolfe son mari étoit le second des deux fils d'Arnolfe IV. Le nom de Paillard, selon ma conjecture, est originairement un nom propre, diminutif de Paul : de Paul on a fait Paulard & Pauliard, & par corruption Paillard; comme de Pierre, on a fait Pirard; de Guillaume, Guillard; de Raoul, Rouillard; de Robin, Robillard; d'Etienne, Tevenard; de Nicolas, Calard. Je fais juge de cette étimologie le Prince sans contredit des Etimologistes de ce siecle, notre ami M. Ménage; & pour preuve de ma conjecture, vous remarquerez que lorsque ce nom est joint à

celui d'Urfé, il le précede toujours, comme parmi nous les noms des Saints précedent toujours les noms propres. Pierre & Antoine furent petits-fils de cet Arnolfe. Antoine qui étoit le second, suivant la condition qui lui étoit imposée, fut nommé Paillard d'Urfé, & député au Traité d'Arras en l'année 1435; selon le témoignage de Monstrelet, qui l'appelle Messire Paillard d'Urfé. Pierre, son frere aîné, fut Grand-Maître des Arbalêtiers. Il avoit assisté au sacre de Charles VII. Ce fut en sa personne que le nom d'Ulfé fut entiérement changé en celui d'Urfé. De ce Pierre & d'Isabelle de Chauvigny de Blot sortit un autre Pierre, que l'histoire de la généalogie marque avoir été Chevalier de Saint-Michel, de la Toison, & du Saint-Sépulcre sous les regnes de Charles VII, de Louis XI & de Charles VIII. Il passa du service de François, Duc de Bretagne, dont il étoit Ambassadeur, à celui de Louis XI; & fut fait Grand-Ecuyer de France. Il se trouva à la bataille de Ravenne, & c'est de

lui que parle ſi ſouvent Philippe de Comines. Jean ſon frere fut pere de ce brave François d'Urfé, Seigneur d'Oroſe, qui avec le Chevalier Bayard ſoutint ſi vaillamment la gloire du nom François dans le fameux combat ſingulier de Monervine, où treize François combattirent contre treize Eſpagnols. Claude, fils du Grand-Ecuyer, fut Gouverneur des Enfans de France ſous Henri II, & Ambaſſadeur à Rome. Jacques, ſon fils, épouſa Rénée de Savoye, Marquiſe de Baugé, fille de Claude de Savoye, Comte de Tende & de Sommerive, Gouverneur & Grand-Sénéchal de Provence. Sa mort, arrivée en 1577, l'empêcha de recevoir le Bâton de Maréchal de France, dont il avoit obtenu le brevet. Ce fut de ce mariage que ſortit l'Auteur de l'*Aſtrée*. De ſix fils, il fut le cinquieme, & frere de ſix ſœurs. Jacques ſon frere, le troiſieme des ſix, épouſa Marie de Neuville, & fut pere de Charles-Emmanuel. Il fut Grand-Ecuyer de Savoye, & vécut cent ſeize ans. Il ſe remaria à l'âge de cent ans, & eut

un fils. Charles-Emmanuel, que j'ai connu particuliérement, prenoit le nom de Lascaris avec celui d'Urfé. Ce nom lui venoit d'Anne Lascaris, fille de Jean-Antoine Lascaris, descendu de Guillaume, Comte de Vintimille, & d'Eudoxe, sœur de Jean Lascaris, Empereur de Constantinople. Anne Lascaris hérita des biens de la maison de Lascaris, & les porta dans celle d'Urfé, en épousant Jacques d'Urfé; mais sous la condition que le chef de la maison d'Urfé seroit tenu de porter à l'avenir le nom & les armes des Lascaris. L'on voit par ce récit, que ce nom a passé par les femmes dans plusieurs maisons, dont chacune a voulu se conserver la gloire d'avoir partagé un sang si illustre. Charles-Emmanuel se vantoit donc d'être sorti des Empereurs d'Orient par cette branche, & des Empereurs d'Occident par la maison de Saxe, dont il se disoit issu. Il m'a dit que le Duc de Weymar, étant en France, le reconnoissoit pour son parent, & lui offrit de demander au Roi qu'il lui donnât

donnât le rang de Prince ; mais que ne se sentant pas assez riche pour soutenir un si haut rang, il remercia le Duc de cette offre, contre l'avis de sa sœur qui aspiroit fort à cette élévation. Il eut six fils de Marguerite d'Alegre, sa femme. L'aîné étoit Louis d'Urfé, nourri enfant d'honneur auprès du Roi, sous le nom premiérement de Marquis d'Urfé, & ensuite de Comte de Sommerive ; il fut depuis Evêque de Limoges. Madame d'Urfé, sa mere, m'a conté qu'avant qu'il se fût consacré à Dieu dans l'état Ecclésiastique ; étant déjà animé d'un grand zele pour la religion, il alla briser un jour des statues antiques de marbre, qui étoient dans une grotte du jardin de la Bâtie, parce qu'elles pouvoient blesser la pudeur ; qu'étant ensuite allé déclarer son action à son pere, & lui en demander pardon : » Mon fils, lui dit-il, » vous avez été plus sage que moi ; vous avez » fait ce que je devois faire «. Ces statues avoient été apportées de Rome par Claude d'Urfé, lorsqu'il y fut Ambassadeur ; & Madame

d'Urfé aſſuroit qu'elle en avoit refuſé de grandes ſommes. La plupart des freres de l'Evêque de Limoges, ſe ſont engagés comme lui dans l'Egliſe. Le ſeul Marquis d'Urfé qui reſte aujourd'hui, n'ayant aucun enfant, après pluſieurs années de mariage, donne ſujet de croire que l'illuſtre maiſon dont il eſt ſorti finira avec lui.

La Baronnie de Château-Morand, qui n'eſt pas fort éloignée du Forez, étoit venue par ſucceſſion, avec pluſieurs autres biens, à une fille unique, héritiere de ſa famille. Elle a été connue ſous le nom de Diane de Château-Morand ; quoique M. d'Urfé m'ait aſſuré que ce nom n'était pas celui de ſa maiſon. Comme la Seigneurie de Château-Morand appartenoit dès ce temps-là à la maiſon de Lévi, dont quelques-uns même prenoient le titre de Baron de Château-Morand, je vois grande apparence que cette héritiere étoit de cette maiſon. Cette Diane étoit la véritable *Aſtrée.* Jacques d'Urfé voyant

dans son voisinage une fille de cette qualité, belle, jeune, & riche, la destina pour femme à Anne son fils aîné. M. Patru a publié la relation de quelques visites qu'il rendit à Honoré d'Urfé, dans sa retraite près de Turin; & ç'a été à ma sollicitation qu'il l'a composée & publiée. Il avance dans cet écrit, que les deux maisons d'Urfé & de Château-Morand étoient ennemies, & que toute la Noblesse du pays s'intéressant à leur réconciliation, on ménagea ce mariage, qui en fut comme le sceau. Cela semble être assez confirmé par le Roman même d'Astrée, où *Alcippe*, pere de *Céladon*, est représenté comme ennemi irréconciliable d'*Alcé*, pere d'*Astrée*.....

Pendant que ce mariage se ménageoit, Honoré voyant souvent Diane, en devint éperdument amoureux. Il plaisoit fort à Diane; & si on lui eût donné le choix, elle n'eût pas balancé à le préférer à Anne son frere, qu'on lui destinoit; mais l'intérêt

des maiſons ne s'y rencontrant pas, le pere d'Honoré, pour le dépayſer, l'envoya à Malthe, dont il l'avoit fait recevoir Chevalier ſans lui faire faire de vœux. Cependant le mariage de Diane avec ſon fils aîné fut contracté ; mais ce mariage n'en porta que le nom, ils ſe ſéparerent volontairement après avoir vécu pendant dix ans enſemble. M. d'Urfé, ſon neveu, dit qu'ils furent enſemble vingt-deux ans ; qu'ils ſe ſéparerent ſous une promeſſe réciproque qu'ils ſe firent de s'engager dans l'état Eccléſiaſtique après leur ſéparation, & que le mari tint auſſi-tôt parole, ſe fit Prêtre & Chanoine de Lyon, prit le Doyenné de Saint-Jean de Montbriſon & le Prieuré de Montverdun ; mais que Diane ſe voyant libre, ſe donna à Honoré. Anne d'Urfé avoit été Député de Forez aux Etats de la Ligue. A l'âge de dix-huit ans il compoſa cent ſonnets, & il avoit acquis quelque réputation dans la connoiſſance des Belles-Lettres. Honoré de ſon côté, en changeant de lieu, n'avoit point changé de ſentiment

pour Diane. En persévérant dans son amour pendant toutes ses courses, il profita du divorce de son frere, & vit enfin sa constance couronnée par un mariage si ardemment désiré avec celle qu'il avoit tant aimée. Il a lui-même décrit son voyage, son absence, & son retour, dans un Poëme qu'il a intitulé *Sirene*, où il a un peu déguisé la chose. Il se représente presque encore enfant. Il part amant & aimé de Diane. Pendant son absence, Délio, riche berger, mais malfait & peu digne d'elle, la recherche en mariage, & l'obtient de ses parens, dont l'autorité prévaut en cela sur sa passion. Sirene à cette nouvelle se précipite dans la mer, d'où elle est promptement retirée par les soins officieux de ceux qui la virent dans ce danger.

Ses *Epîtres morales* furent la seconde production de son esprit. Il témoigne qu'il étoit âgé de 27 ans, lorsqu'il les composa en l'année 1594; que le premier d'Octobre de

cette même année, il perdit le plus cher de ses freres; que le mois de Février suivant il fut arrêté à Feurs, & languit quelque temps dans une étroite prison; qu'un Prince à qui il étoit attaché, mourut ensuite le 15 Août de l'an 1595; c'étoit le fameux Duc de Nemours, Jacques de Savoye. Il dit dans un autre endroit, que celui qui le prit, prétendoit se prévaloir de sa Charge; qu'il fut arrêté par surprise, & non par force; & qu'il espéroit s'en venger avec l'épée, & non avec la plume. Un pareil malheur lui arriva encore une autre fois; & ses *Epîtres* furent écrites dans sa prison. Il les composa pour se consoler des coups de la fortune, & il les dédia à la Reine Marguerite, à qui il les avoit lues autrefois. Par une seconde Epître dédicatoire, il les adressa à une autre Dame, pour laquelle il reconnoît avoir une grande passion. Je soupçonne que c'étoit Diane de Château-Morand, qui étoit encore alors mariée à son frere. Etant périlleusement malade, il les confia à Antoine Favre,

Premier Préſident de Chamb'ry, ſon ami intime, pour en diſpoſer à ſa volonté. Favre les publia, & les dédia à Charles-Emmanuel, Duc de Savoye, qui honoroit Urfé d'une bienveillance particuliere. Elle furent ſouvent depuis réimprimées, & augmentées du troiſieme livre dans l'édition de Lyon, faite en l'année 1620. Antoine de Ruffi, dans ſon hiſtoire de Marſeille, dit qu'Honoré avoit entrepris d'écrire l'hiſtoire de Savoye en vers héroïques françois, & qu'il l'avoit intitulée, *la Savoiſiade ;* mais que ſa mort interrompit cet ouvrage, qu'il ne put pouſſer au-delà de la vie de Berold, Marquis d'Italie, & Comte de Savoye & de Maurienne. Il ne manquoit donc pas d'occupation dans ſa retraite, étant chargé d'un Poëme épique, & de la continuation de ſon Roman. M. Patru nous repréſente Honoré encore fort paſſionné de Diane lorſqu'il l'épouſa, & c'eſt l'opinion commune : mais M. d'Urfé en parloit autrement, & diſoit qu'il n'épouſa Diane que par intérêt, & pour ne pas laiſſer ſortir de ſa maiſon les grands biens

qu'elle y avoit apportés. Il eſt vrai que Diane n'étoit plus alors dans la premiere fleur de ſa beauté, ayant près de quarante ans ; il eſt vrai auſſi qu'ils ne vécurent pas dans une parfaite intelligence. On en rapporte des cauſes fort différentes. M. Patru diſoit qu'Honoré s'abandonnant à ſon humeur galante, avoit toujours quelques nouvelles amourettes en tête. Diane ne trouvant plus en lui cette adoration qui l'avoit autrefois ſi agréablement flattée, ne pouvoit modérer ni ſa jalouſie ni ſes reproches, dont il ſe trouva à la fin ſi fatigué, qu'il ſe retira en Piémont dans une caſſine ſur le bord du Pô, près de Turin. M. d'Urfé, ſon neveu, alléguoit d'autres raiſons de cette ſéparation; entre autres, la mal-propreté de Diane, toujours environnée de grands chiens qui entretenoient, & dans ſa chambre & dans ſon lit, une mal-propreté inſupportable à ſon mari. D'ailleurs il avoit eſpéré qu'elle lui donneroit des enfans qui puſſent conſerver dans ſa maiſon les biens qu'il avoit eus d'elle; & au lieu d'enfans, elle

accouchoit tous les ans de *moles*, qui le dégoûterent enfin d'elle & l'en éloignerent. Ce récit de M. d'Urfé, ſon neveu, ne s'accorde guere avec ce qu'a écrit Honoré lui-même dans la Préface du troiſieme tome de l'*Aſtrée*, lorſqu'après avoir proteſté à la riviere de Lignon, que le feu dont il brûloit, & qui donna naiſſance à ſon ouvrage, étoit *ſi pur, qu'il ne laiſſa jamais de noirceur après la brûlure;* il ajoute qu'il étoit encore très-vif alors, que la longueur des années n'en avoit point diminué l'ardeur, & qu'il ne s'éteindroit que ſous la terre de ſa tombe. On ne peut concilier cependant ces ſentimens avec l'éloignement dans lequel il vivoit ſéparé de ſa femme, qu'en diſant qu'il étoit toujours amoureux de l'idée qu'il conſervoit de l'*Aſtrée* du temps paſſé, bien différente de l'*Aſtrée* d'alors. Il ſe retira en Piémont, non-ſeulement à cauſe de la diſtinction & du rang que lui donnoit dans cette Cour l'honneur qu'il avoit d'être ſorti d'une fille de la Maiſon régnante, mais encore par la faveur qu'il trouvoit auprès

du Duc de Savoye, bien différente du traitement qu'il avoit reçu à la Cour de France de Henri le Grand. Ce Prince n'avoit jamais regardé de bon œil ceux qui avoient eu quelque part aux bonnes graces de la Reine Marguerite, & Honoré d'Urfé étoit de ce nombre. Il s'y trouva engagé par une aventure fort imprévue. La France étoit alors déchirée par les guerres civiles en diverſes factions. Cette Princeſſe étoit dans le Château d'Uſſon en Auvergne, & ſes partis battoient la campagne. Honoré tomba entre leurs mains, & fut conduit à la Reine. Il avoit toutes les qualités qui le pouvoient rendre agréable à une Princeſſe infiniment ſpirituelle, galante, & d'un diſcernement exquis. Ainſi elle ne tarda guere à ſe laiſſer prendre par ſon priſonnier. Cette hiſtoire eſt enveloppée dans le Roman ſous celle de *Galathée*. Sa priſon ne dura pas long-temps, & il revint bientôt auprès de Diane, à qui il avoit conſervé toute la fidélité de ſon cœur.

M. Patru dit qu'il reſſembloit aſſez aux portraits que l'on voit de lui, à la tête de ſon *Aſtrée*; qu'il étoit de moyenne taille, propre & *éguilleté*, à la maniere de ce temps là. Le premier Tome de ſon *Aſtrée* parut en 1610, & fut dédié à Henri IV. Ce préſent lui fut fort agréable, quoique l'Auteur ne le lui fût guere. Le ſecond vit le jour dix ans après, & le troiſieme, quatre ou cinq ans après le ſecond. Ces ouvrages furent reçus du public avec un applaudiſſement infini, & principalement de ceux qui ſe diſtinguoient par la politeſſe & la beauté de l'eſprit. La quatrieme partie étoit achevée, lorſque l'Auteur mourut en l'année 1625, dans la guerre de Savoie. Il tomba malade à Nice, & ſe fit porter à Villefranche, où il mourut pulmonique, âgé de cinquante-huit ans; car, puiſqu'il reconnoît dans ſes *Epîtres morales*, qu'en 1594 il étoit âgé de 27 ans, il falloit qu'il fût né l'an 1567, & dès-lors, qu'il eût 58 ans en 1625 qui fut l'année de ſa mort. Cela eſt confirmé par

le témoignage d'Antoine de Ruffi dans son *Histoire de Marseille*, où nous apprenons qu'Honoré d'Urfé naquit à Marseille le 11 Février 1567, & qu'il fut tenu sur les fonts de Baptême par Honoré de Savoye, Comte de Tende, son oncle; & Antoine Lescalin des Aimars, Baron de la Garde, & Général des Galeres de France. Je vois même assez d'apparence, qu'il avoit fait ses études à Marseille, & je le juge ainsi, de ce que *Sylvandre*, sous le personnage duquel il s'est représenté, aussi-bien que sous celui de *Céladon*, rapporte si souvent des traits de l'érudition qu'il avoit puisée dans les écoles des *Massiliens*. Cette érudition répandue dans son Roman, ne plaît pas à ceux dont la barbarie de ce siecle a corrompu l'esprit & le goût. L'on n'en jugea pas ainsi dans le siecle savant & éclairé où il parut. Je vois au contraire que les Auteurs contemporains ont vanté l'étendue de son savoir. Pour moi, j'ai toujours jugé que l'érudition dont M. d'Urfé a embelli son *Astrée*, faisoit une très-

considérable partie du mérite de l'ouvrage; par l'adroite variété de l'utile & de l'agréable, qui le mit si fort au-dessus des Romans vulgaires, uniquement renfermés dans les bornes de la galanterie. Le Marquis d'Urfé son neveu, & Mademoiselle d'Urfé sa niece, l'assisterent à la mort. Son Altesse de Savoie étoit dépositaire de la quatrieme partie d'*Astrée*, & la confia à quelques personnes qui ne lui furent pas fidelles, & qui des lambeaux qu'ils en tirerent, en firent une cinquieme & sixieme partie. Mais M. de Savoye ayant remis cette quatrieme partie entre les mains de Mademoiselle d'Urfé, elle en chargea *Baro*, pour la rendre publique par l'impression, suivant l'ordre que l'Auteur laissa en mourant, & le commandement que Madame la Princesse de Piémont en fit à *Baro*. Vous avez appris, Mademoiselle, par l'*Histoire de l'Académie* de M. Pelisson, que *Baro* avoit été confident & Secrétaire de M. d'Urfé. Instruit comme il l'étoit, par un attachement intime de plusieurs années, de tout le dessein de son ou-

vrage, non-seulement il fit imprimer la quatrieme partie deux ans après la mort d'Honoré; mais il composa encore la cinquieme partie sur les mémoires de son maître. J'ai appris de M. de Charleval, que Jean Papon, célebre Jurisconsulte, homme d'un grand savoir, aida M. d'Urfé dans la composition de son ouvrage. Il étoit Lieutenant-Général au Bailliage de Montbrison sa patrie, après avoir été Conseiller au Parlement de Paris. Dans l'Epître dédicatoire de son Recueil d'Arrêts, il se reconnoît fort honoré d'être Lieutenant d'un si *grand & vertueux Chevalier, qu'étoit Monseigneur d'Urfé, Chevalier de l'Ordre, & Gouverneur de Messeigneurs le Dauphin & Enfans de France, son Chef & Bailli.* Il parle de Claude d'Urfé, grand-pere d'Honoré, Bailli de Forez, à qui il avoit dedié ses *Commentaires sur la Coutume du Bourbonnois.* Ce fut donc par le secours des Mémoires de Papon, qu'Honoré représenta si doctement dans son ouvrage toute l'histoire du temps ancien, quoique l'on remarque d'ailleurs,

dans ses *Epîtres morales*, une grande connoissance des antiquités Grecques & Romaines. Mais, quelque grand talent qu'il eût pour les Lettres, il n'en eut pas un moindre pour les affaires, comme il le fit voir en plusieurs négociations où il fut employé, en Savoye & à Venise, & il en eut un plus grand encore pour la guerre. Son neveu lui rendoit ce témoignage, & Antoine Favre le lui rend encore plus authentiquement, en parlant à Charles-Emanuel, Duc de Savoye, qu'il prend à témoin de toutes les occasions où Honoré avoit signalé sa valeur. On croit que Papon, dont je viens de parler, est représenté dans l'*Astrée* sous le personnage d'*Adamas*, dont le caractere revient assez à celui de ce grave Magistrat, pour son autorité, sa capacité & sa probité, qui étoient respectées dans toute la Province.

Mais il faut aussi vous dire quelque chose de Diane de Château-Morand. M. d'Urfé, neveu d'Honoré, qui l'avoit connue, disoit

qu'elle devint fort groſſe avec l'âge, qu'elle étoit ſouverainement belle, mais qu'elle étoit idolâtre de ſa beauté, & que par l'extrême ſoin qu'elle en prenoit, elle ſe rendoit inſociable; toujours enfermée, toujours maſquée, toujours en garde contre le ſoleil. Il rapportoit à ce ſujet qu'elle fit un jour un voyage en Forez, & vint loger dans la petite Abbaye des Bénédictins de *Bonlieu*, qui n'eſt qu'à une lieue de la Bâtie. Quoique Marie de Neuville, femme de Jacques d'Urfé, & par conſéquent ſa belle-ſœur, n'eût jamais été en bonne intelligence avec elle, elle ne laiſſa pas d'envoyer Charles-Emmanuel ſon fils, lui faire un compliment, & la prier de ne point prendre d'autre logis que le ſien. Elle s'en excuſa, ſur ce que les vitres y étoient mal-entretenues. Il répondit que depuis qu'elle en avoit enlevé les vitres de criſtal qui y étoient, on avoit eu ſoin d'y en faire mettre de verre. » Voilà, lui répliqua-t-elle un peu » émue, des diſcours que vous avez appris de » votre mere; il en faudroit d'autres pour

» m'attirer chez vous «. Anne & Honoré d'Urfé freres, qui l'épouserent successivement, ne furent pas les seuls de leur famille qui l'aimerent. Deux autres de leurs freres se laisserent prendre à ses charmes; & cela lui attira une nouvelle médisance de la part de M. de Saint-Geran. Elle survécut long-temps à son mari, dont la famille n'ayant pas pour elle toute la considération qu'elle croyoit en devoir attendre, elle s'en tint éloignée, sans autre correspondance que celle qui étoit nécessaire pour la conservation & la jouissance de ses droits.

C'est-là, Mademoiselle, tout ce que ma mémoire me fournit présentement sur le sujet d'*Astrée* & de son Auteur : un peu plus d'attention & de réflexion m'auroit peut-être fait trouver quelque chose de mieux; mais vous l'auriez attendu plus long-temps; & j'aurois eu trop de peine à résister à mon extrême empressement de faire quelque chose qui vous soit agréable, & de vous obéir.

A Paris, ce 15 Décembre 1699.

DES PROGRÈS DE LA MUSIQUE EN RUSSIE.

ON retrouve encore aujourd'hui dans la musique du peuple Russe, toute la simplicité de la premiere musique des hommes. Le chant a peu de variations, & point d'ornemens; il ne roule ordinairement que sur une seule modulation. L'art de la composition y est absolument ignoré : on ne s'embarrasse nullement de mettre en vers les paroles destinées au chant; on adapte sans façon la prose à la mélodie reçue; on se contente de faire sentir une certaine cadence. Les instrumens ne servent qu'à soutenir la voix, & sont encore tels qu'ils sont sortis des mains de l'Inventeur. Voilà quel est aujourd'hui l'état de ce qu'on peut appeler la musique nationale. Pierre le Grand donna le premier à ses armées des trompettes, des timbales, & choisit un cerain nombre de jeunes Russes, qui apprirent à jouer de ces

inſtrumens. Quant à lui, pendant qu'il étoit à table, il ſe faiſoit jouer des airs avec des eſpeces de cornets à bouquin & des ſacquebutes.

Le Duc Charles-Frédéric de *Holſtein Gottorp* s'occupa plus que Pierre le Grand, du ſoin de créer la muſique en Ruſſie; il amena avec lui douze bons Muſiciens, qui firent entendre à Pétersbourg le premier concert en forme. Les progrès de la muſique ſous l'Impératrice Anne furent ſi rapides, qu'on vit bientôt dans la Capitale un Opéra Italien avec les Intermedes & des Ballets.

L'Orcheſtre étoit compoſé de quarante Muſiciens habiles qu'on avoit fait venir de toutes parts, & les rôles furent exécutés par les plus belles voix d'Italie. Il y avoit à la Cour, deux fois par ſemaine, des concerts auxquels tout le monde pouvoit aſſiſter.

L'Impératrice Eliſabeth fit conſtruire à Moſcou la premiere Salle d'Opéra.

Elle eſt très-vaſte, & peut contenir cinq mille ſpectateurs. Peu de temps après on donna, pour la premiere fois, à Pétersbourg, un Opéra en langue Ruſſe. L'Auteur des paroles, l'Auteur de la muſique, les Acteurs & les Actrices étoient tous de la même nation. Ce phénomene fut ſuivi d'un autre plus remarquable encore par ſa ſingularité ; c'étoit une muſique de chaſſe qui, par ſon goût & ſon exécution, ſe diſtingue de toutes les autres muſiques de ce genre en Europe.

Anciennement les Chaſſeurs Ruſſes ne connoiſſoient d'autre inſtrument qu'un cor-de-chaſſe qui ne donnoit que très-peu de ſon, & toujours le même ton. Le Grand-Véneur Nariskin forma le projet d'étendre cette muſique, & pour cela fit fabriquer trente-ſept cors-de-chaſſe de grandeur & de groſſeur diverſes ; de ſorte que, chaque cor rendant un ſon différent, ils formoient à eux tous trois octaves completes. Ces trente-ſept cors-de-chaſſe furent diſtribués à autant de jeunes

chaſſeurs auxquels on apprit, avant toutes choſes, à former le ton de leurs cors avec préciſion & dans toute ſa pureté. On les accoutuma enſuite à compter exactement les notes qu'ils devoient paſſer ſous ſilence, juſqu'au moment où leur tour venoit pour ſe faire entendre, & donner le ton propre du cor qui leur étoit aſſigné. Ils ſont aujourd'hui ſi bien exercés, qu'ils jouent des marches, des airs, des ſymphonies entieres, & qu'ils rendent avec une préciſion étonnante les morceaux & les paſſages les plus difficiles. L'oreille de l'auditeur s'y trompe; on croiroit que chaque air eſt exécuté de ſuite par un ſeul & même inſtrument.

Cette muſique fait l'effet le plus ſurprenant, ſur-tout en plein air,

Pierre Fédérowitz, appelé au Trône de Ruſſie, favoriſa auſſi les progrès de la Muſique. Il avoit du goût pour cet art, & il jouoit lui-même aſſez bien du violon, pour faire ſa partie dans un Concert.

Catherine II étant montée ſur le Trône ; elle appela à ſa Cour le fameux Balthaſar Galuppi, ſurnommé *Buranello*, Maître de Muſique de la Chapelle de Saint-Marc à Veniſe, un des plus célebres Compoſiteurs de l'Italie moderne. Sa *Didone abbandonata* eut le plus grand ſuccès ; & après la premiere repréſentation, l'Impératrice remit elle-même à l'Auteur, une magnifique boîte remplie de pieces d'or. A Galuppi a ſuccedé Tomaſo Traetta, Artiſte Napolitain, non moins célebre ; de ſorte que l'Opéra de Pétersbourg eſt aujourd'hui un des plus brillans de l'Europe.

Le goût de la bonne Muſique a paſſé juſques dans les Temples. Le chant ſacré de l'Egliſe Grecque, eſt différent de celui des autres Egliſes chrétiennes. Il eſt plus varié que le chant Grégorien, & reſſemble plus à la muſique figurée & au motet, qu'au plain-chant. Il n'eſt point accompagné d'inſtrumens, mais exécuté à quatre parties, par des voix dont le nombre monte juſqu'à cent dans la Chapelle Impériale.

PORTRAIT PHYSIQUE ET MORAL

du Parisien.

Hippocrate a remarqué, avant *Montesquieu*, que l'habitant des plaines, des terrains doux & fertiles, étoit fort éloigné de l'aspérité de mœurs & de manieres qui est propre au montagnard. Le Parisien placé dans la partie la plus supérieure de la zone tempérée, habitant un pays ouvert, une terre légere, respirant habituellement une atmosphere humide, ayant les pieds presque toujours dans la boue, usant de nourriture & de boissons douces, recevant une quantité immense d'étrangers qui se succedent & dont il retient un certain nombre, ayant des relations infinies dans tous les genres, a tiré du moral, ainsi que du physique, cette disposition qui l'exerce si bien à la douceur, à la complaisance, à la sociabilité. Bon citoyen, bon sujet, porté à l'amour de

ſes Rois, autant par caractere territorial que par l'épreuve heureuſe de leur préſence & de leurs bienfaits, il eſt attaché à ſes devoirs, religieux, dévot, & même diſpoſé, d'après l'idée qu'on ne peut le tromper, à être ſuperſtitieux & crédule. Il aime les plaiſirs & la nouveauté, & par-là même il eſt gai; on auroit peine à reconnoître en lui les *graves Pariſiens* de l'Empereur *Julien*. Quoique les étrangers forment une grande partie des habitans de *Paris*, ils prennent peu-à-peu le *pli* du pays; ils ſe naturaliſent, ſe modifient, s'amalgament en quelque façon aux naturels; l'influence du climat & de la ſociété fait perdre au Gaſcon une partie de ſa vivacité, au Provençal de ſa violence, au Dauphinois de ſa fineſſe, au Normand de ſon aſtuce, au Breton de ſa rudeſſe; le Bourguignon & le Champenois apportent ici, comme dans leur centre, la bonhommie & la franchiſe; & quoique les états, les conditions & la fortune varient encore plus que les mœurs & les caracteres, on trouve en général & en particulier, dans toutes

toutes les conditions, la douceur, l'aménité, la confiance, le désir d'obliger, la charité soutenue, la commisération active ; en un mot, les qualités & les vertus les plus sociales ; elles ne sont pas même exclues par les vices que l'ambition, la soif des richesses, le goût des plaisirs, le libertinage peuvent appeler.

Vous qui avez autant de sensibilité que de lumieres, vous seriez enchantés de tous les établissemens que la bienfaisance a élevés en faveur du malheureux ; vous verriez avec satisfaction des sociétés fondées & formées par des gens qui semblent être, pour la plupart, voués aux frivolités & aux affaires, & qui cependant n'ont d'autre but & d'autre soin que de veiller au soulagement de l'humanité souffrante, & qui le remplissent avec un zele que le seul plaisir de la bienfaisance détermine. Le travail, le crédit, la bourse & les démarches des membres y sont inviolablement consacrés ; & pour être reçu dans ces sociétés, il y a plus de brigue & de

concours que s'il s'agiſſoit d'en retirer ce qu'on va offrir. Vous y verriez réunis l'homme de qualité & le ſimple citoyen, l'Eccléſiaſtique & le Militaire, le Financier & le Savant; ils ſont raſſemblés, & en quelque ſorte égaliſés par le déſir de faire du bien. Chaque aſſemblée débute par un tribut qu'on paye à la charité; elle eſt marquée par quelque moyen de l'employer avec avantage. Eſt-ce le climat, l'éducation, la population, ou quelque autre cauſe inconnue qui déterminent cette maniere d'être? Mais vous remarquez qu'elle differe beaucoup de cet eſprit inquiet & tracaſſier, trop commun dans nos petites villes, ſur-tout quand elles ont le malheur d'avoir dans des poſtes conſidérables des gens qui ont apporté du dehors le vice, l'orgueil & la baſſeſſe, & qui n'ont pas même pour frein le charme du patriotiſme. Vous ſeriez ſur-tout pénétrés d'attendriſſement & d'admiration, en voyant les établiſſemens formés pour inſtruire & ſecourir les ſourds, les muets, & les aveugles:

nés. On eſt en même temps dans le cas d'applaudir aux ſecours & aux encouragemens qu'ils trouvent dans le public, & ſur-tout dans les ſociétés particulieres qui doivent leur naiſſance, leur nom, leurs vues & leurs membres à l'amour des hommes. En vérité, tant que la bienfaiſance eſt une habitude & une jouiſſance, on ne peut pas croire que la corruption ſoit extrême & ſans retour. Le Cenſeur le plus ſévere, l'Ariſtarque le plus miſanthrope, ſeroient par ce ſpectacle réconciliés avec le ſiecle & la Capitale.

On voit dans l'Encyclopédie, à l'article *Paris*, le portrait du caractere des Athéniens, fait par un homme d'eſprit, avec l'annonce ironique qu'il ſervoit de pendant à celui des Pariſiens. Il y a, ſans doute, des points de reſſemblance que la critique peut étendre & que la vérité ne peut diſſimuler; on peut, ſans doute, remarquer la malignité des Athéniens & leur grande politeſſe, leur médiſance & leur civilité, les

persécutions qu'ils exerçoient envers les étrangers, & l'accueil enthousiaste qu'ils leur faisoient, leur égoïsme & leur empressement à obliger, leur irréligion & leur superstition, leurs galanteries & leurs vertus domestiques; en un mot, la réunion des défauts & des qualités les plus contraires : mais il seroit injuste de juger exactement les uns d'après les autres, & de conclure du particulier au général. *Quiconque*, suivant la remarque d'un Auteur instruit, *a des vertus, trouve ici de grands exemples : quiconque a des talens, y trouve de grands modeles.*

L'intérieur des ménages que la corruption n'a pas dénaturés, (& le nombre en est plus grand qu'on ne pense, même dans les états les plus distingués,) présente les tableaux les plus intéressans de tendresse conjugale, d'affection paternelle, de piété filiale, d'amitié fraternelle, &c. On est ici bon parent, bon ami, bon voisin ; & quand il seroit vrai que la galanterie auroit fait quelques progrès, & auroit pénétré dans quelques maisons, on ne

devroit voir en cela qu'un effet en quelque forte nécessaire du luxe ; un abus & une espece d'écart dans le penchant qui lie les individus.

Le Parisien seroit peut-être disposé à être paresseux & inactif ; il eût préféré des états paisibles aux professions bruyantes. Le commerce étoit sa premiere institution ; elle étoit analogue à son *ancienne* gravité, & il y est toujours porté & fort propre. Mais aujourd'hui Paris étant devenu le gouffre de toutes les fortunes, le théâtre favori du luxe, le foyer des dépenses les plus considérables, le rendez-vous général de tous les opulens, non-seulement de la France, mais de l'Europe & des autres Parties du monde, il en est résulté beaucoup d'émulation & d'activité pour tout ce qui peut fournir à ce luxe & à ces dépenses. Le goût des richesses s'est répandu avec le spectacle de leur usage, avec le sentiment de leur nécessité, & de leurs avantages pour les besoins & les agrémens de la vie. Les honneurs, les dignités,

les charges, les emplois ont été considérés comme des moyens de s'en procurer, & comme des titres flatteurs de distinction. Tous les genres de talens ont été cultivés comme menant surement à la fortune & à la gloire, qui se présentent ici avec des attraits particuliers. Les objets plus présens, plus importans dans cette ville que par-tout ailleurs, enflamment, excitent, animent davantage; ils sont le but & le motif de démarches & de peines continuelles; ils tiennent la tête & les nerfs dans un état habituel de tension & d'agitation; l'esprit s'agite & travaille sans relâche; on n'oublie, on ne néglige rien pour acquérir; de là on peut juger de l'empire & de l'influence du moral sur la constitution physique, & prendre une idée de la variété de ses effets qui se joignent à l'action du climat. On peut appliquer en particulier à *Paris* ce que M. *Necker* a dit de la France, que le climat en est sain & tempéré; que la vie y seroit plus longue qu'ailleurs, si les causes morales ne contrarioient l'influence de la nature.

Par M. Ménuret de Chambaud, Médecin.

ÉLOGE DU SILENCE.

On a bien fait l'éloge de la folie & même celui de la fievre, pourquoi ne ferois-je pas celui du silence ? avec la différence que ces éloges n'étoient qu'un jeu d'esprit, & que celui-ci est un peu plus fondé. Ce qui est sûr, c'est que je ne ferai jamais celui des grands parleurs.

Le silence est souvent un langage muet, plus expressif que la parole, & que l'éloquence même emploie souvent avec sublimité.

Le silence des forêts, si imposant dans la religion des Gaulois, & dont Lucain a fait un si bel usage, a servi aussi à un Poëte François, qui dit que l'Auteur y a semé je ne sais combien d'idées que les amans ne cessent de ramasser. La Fontaine en a

bien senti la puissance & le charme, lorsqu'il a dit :

> Belles, craignez le fond des bois
> Et leur vaste silence.

Quinaut a dit :

> Jusqu'au silence même
> Tout me parle de ce que j'aime.

Et le Tasse a dit aussi dans son *Amynte* :

> *E'l Silenzio, ancor suole*
> *Haver prieghi e parole.*

Rien n'exprime mieux le refus, que le silence ; comme le prouve le trait suivant de Plutarque dans les *Dits notables des Lacédémoniens.* Un Ambassadeur de la ville d'Abdere harangua fort long-temps Agis, Roi de Sparte, en faveur de ses Concitoyens. » Hé bien, Sei-» gneur, quelle réponse voulez-vous que je » leur fasse «? dit-il à Agis. -- » Que je t'ai » laissé dire tout ce que tu as voulu, sans » jamais dire un mot «, répondit le Spartiate.

Qu'on me pardonne de citer un Roman ;

ce sera celui de *la Princesse de Cleves.* M. de Nemours s'approche de Madame de Cleves, qui sans doute rêvoit à lui. Il n'avoit pas ouvert la bouche, & elle se retourne brusquement en lui disant : *Eh mon Dieu, Monsieur, laissez-moi en repos.* C'est un bel éloge du silence que d'en faire une déclaration d'amour.

Quelle est cette cohorte étrangere qui entre dans nos murs avec un appareil de Souverains ? Ce sont les Anglois. Paris est devenu leur Capitale depuis que leur Roi Henri V a épousé la sœur de l'Héritier légitime, qu'une horrible marâtre a fait déshériter. Charles VI venoit de mourir. Ils traversent Paris & viennent passer sous les fenêtres d'Isabeau de Baviere, qui les attendoit pour jouir de leur reconnoissance & de leur respect. Mais quelle est sa surprise ? Ils gardent un silence sombre, & ne daignent pas jeter les yeux sur ses fenêtres. Est-il un tableau plus frappant ? L'air devoit retentir d'acclamations & de cris de joie ; mais non : l'indignation & le mépris

ſont plus forts que l'idée du triomphe. Que ce ſilence a d'énergie ! Il en dit plus que tout ce qu'on a jamais écrit contre cette indigne Reine. On ſe rappelle ce vers remarquable :

Le ſilence du Peuple eſt la leçon des Rois.

Homere a peint, avec ſon énergique ſimplicité, l'indignation d'Ajax, lorſqu'à ſon préjudice, les armes d'Achille furent adjugées à Ulyſſe. Lorſque dans le deuxieme Livre de l'Odyſſée, Ulyſſe deſcend aux Enfers, il rencontre Ajax, l'aborde & lui dit les choſes les plus flatteuſes ſur ſes exploits & ſur ſa gloire. Ajax toujours indigné, lui tourne le dos & s'éloigne ſans lui répondre. Dans Virgile, qui imite ſi ſouvent Homere, mais preſque toujours en l'embelliſſant, Didon ne répond aux excuſes aſſez gauches que lui fait Enée, que par un ſilence dédaigneux. Ces deux traits ont toujours été admirés.

Pauſanias raconte que Pénélope preſſée, peu de temps après ſon mariage, par Icare

ſon pere & Ulyſſe ſon époux, de déclarer ſi elle vouloit, ou ſuivre Ulyſſe à Ithaque, ou demeurer à Lacédémone dans le ſein de ſa famille, ſe tut; & pour toute réponſe, laiſſa tomber ſon voile ſur ſes yeux. Dans le lieu même où elle venoit de donner cette réponſe modeſte, Ulyſſe, en faveur de qui elle fut interprétée, fit ériger un autel à la Pudeur.

C'eſt dans les Livres ſaints que l'on trouve de nombreux exemples de la ſublimité du ſilence. Voyez le ſacrifice d'Abraham. Iſaac eſt lié par ſon pere ſur le bûcher où il doit être immolé, & dans le récit de Moyſe, ni le père ni le fils ne prononcent aucune parole. Le ſage Rollin remarque que Joſephe, en racontant le même fait, met dans la bouche d'Abraham un aſſez long diſcours; & il fait remarquer en même temps la ſupériorité du ſilence de l'Ecrivain ſacré, ſur l'éloquence de l'Hiſtorien profane.

S'agit-il d'exprimer la puiſſance redoutable

du Maître de l'Asie, de Cyrus ? *A son aspect la terre se tut*, dit le Prophete. *Siluit terra in conspectu ejus.* Les traits de ce genre abondent dans l'Ancien Testament.

Quand Pilate demande à Jesus-Christ : *Qu'est-ce que la vérité ?* Il ne répond que par le silence à la vaine curiosité du Prince indifférent.

Les Anglois connoissent bien le prix du silence, & en font grand usage. J'ai vu, quelque part, qu'ils avoient un Club où il étoit défendu de parler ; & j'ai connu un Membre de la Chambre des Communes, qui disoit que le parler gâte la conversation, *to speak spoils the conversation.*

Mais ce discours devient long ; & la meilleure maniere de faire l'éloge du silence, n'est-ce-pas de le garder ?

LES DANGERS DE L'AMOUR.

Ma voix n'a donc pu se faire entendre ! celle du cruel *Amour* a seule frappé l'oreille & le cœur d'Elisé. Pauvre enfant ! combien le passage de la paix aux troubles déchirans de l'ame est rapide & funeste !

Où sont-ils ces jours sereins de ton innocence ? Qui donc a pu flétrir cette candeur précieuse, cette ingénuité si touchante, qui paroient ton charmant visage ? Une pâleur livide, des yeux desséchés par les larmes, & n'osant plus s'ouvrir au jour; de longs soupirs, des étreintes involontaires, l'insomnie, & l'agitation des coupables . . . . Est-ce là cette Élise que nous chérissions tous ? Comment a-t-elle pu devenir si méconnoissable ?

Malheureux Zémyr ! as-tu pu violer les droits sacrés de la vertu ? As-tu pu te résou-

dre à porter la honte & la mort dans un cœur si digne de tes hommages ? De quel front soutiendras-tu les regards confians d'une bonne mere, qui n'ignorera pas long-temps ton crime ? Elle te regardoit déjà comme ton fils. Cent fois ce doux nom vola sur ses levres ; cent fois elle fut tentée d'unir ta main à la main de sa fille. Elle ne pensoit pas alors que ton jeune âge fût encore la proie du vice. Ah ! sa tombe va s'ouvrir sur ses pas lorsqu'elle sera détrompée.

Mais, que dis-je ? tout est découvert ; la tristesse, le morne silence habitent cette maison que tu as remplie de deuil. Des valets effrayés entrent & sortent. On parle des derniers secours : Seroit-ce pour *Élise ?* N'auroit-elle pu survivre à l'opprobre ? J'approche, j'interroge, on répond : Elle se meurt. Un mois d'absence du séducteur a brisé son ame & dévoré sa vie ; le désespoir de la plus tendre des meres a hâté le moment. Bientôt la terre engloutira deux victimes.

Jeune homme, il en eſt peut-être temps encore. Vois le mal & ton devoir. Balance, ſi tu l'oſes.......

Imitation de l'Italien de CAFFIERI, *par* M. PONCET DELPECH, *de Montauban.*

CONVERSATION
DU MARÉCHAL D'HOQUINCOURT,
AVEC
LE PERE CANAYE.

Comme je dînois un jour chez M. le Maréchal d'Hoquincourt, le P. Canaye, qui y dînoit auſſi, fit tomber le diſcours inſenſiblement ſur la ſoumiſſion d'eſprit que la religion exige de nous; & après nous avoir conté pluſieurs miracles nouveaux & quelques révélations modernes, il conclut qu'il falloit éviter plus que la peſte ces eſprits forts qui veulent examiner toutes choſes par la raiſon.

» A qui parlez-vous des esprits forts, dit
» M. le Maréchal ? & qui les a connus mieux
» que moi ? Bardouville & Saint-Ibal ont
» été les meilleurs de mes amis. Ce furent
» eux qui m'engagerent dans le parti de M. le
» Comte, contre le Cardinal de Richelieu.
» Si j'ai connu les esprits forts ! Je ferois
» un livre de tout ce qu'ils ont dit. Bardou-
» ville mort, & Saint-Ibal retiré en Hollande,
» je fis amitié avec Lafrette & Sauvebœuf.
» Ce n'étoient pas des esprits, mais de braves
» gens. Lafrette étoit un brave homme, &
» fort mon ami. Je pensé avoir assez témoigné
» que j'étois le sien dans la maladie dont il
» mourut. Je le voyois mourir d'une petite
» fievre, comme auroit pu faire une femme;
» & j'enrageois de voir Lafrette, ce Lafrette
» qui s'étoit battu contre Bouteville, s'éteindre
» ni plus ni moins qu'une chandelle. Nous
» étions en peine, Sauvebœuf & moi, de
» sauver l'honneur à notre ami; ce qui me
» fit prendre la résolution de le tuer d'un
» coup de pistolet, pour le faire périr en

» homme de cœur. Je lui appuyois le pis-
» tolet à la tête, quand un . . . . . de Jésuite
» qui étoit dans la chambre, me poussa le
» bras & détourna le coup. Cela me mit
» en si grande colere contre lui, que je
» me fis Janséniste «.

Remarquez-vous, *Monseigneur*, dit le Pere Canaye, *remarquez-vous comme Satan est toujours aux aguets?* Circuit quærens quem devoret. *Vous concevez un petit dépit contre nos Peres : il se sert de l'occasion pour vous surprendre, pour vous dévorer, pis que dévorer, pour vous faire Janséniste.* Vigilate, vigilate : *On ne sauroit être trop sur ses gardes contre l'ennemi du genre humain.*

» Le Pere a raison, dit le Maréchal; j'ai
» oui dire que le Diable ne dort jamais. Il
» faut faire de même, bonne garde, bon
» pied; bon œil; mais quittons le Diable,
» & parlons de mes amitiés. J'ai aimé la
» guerre devant toutes choses; Madame de
» Montbazon, après la guerre; & tel que

» vous me voyez, la philosophie après Ma-
» dame de Montbazon «. *Vous avez raison*,
reprit le Pere, *d'aimer la guerre, Monseigneur,
la guerre vous aime bien aussi ; elle vous a
comblé d'honneur.*

*Savez-vous que je suis homme de guerre
aussi, moi? Le Roi m'a donné la direction de
l'hôpital de son armée en Flandres. N'est-ce
pas être homme de guerre? Qui eût jamais cru
que le Pere Canaye eût dû devenir Soldat? Je
le suis, Monseigneur, & ne rends pas moins de
service à Dieu que je ne lui en rendrois au
College de Clermont. Vous pouvez donc aimer
la guerre innocemment. Aller à la guerre & servir
son Prince, est servir Dieu. Mais pour ce qui
regarde Madame de Montbazon, si vous l'avez
convoitée, vous me permettrez de vous dire que
vos désirs étoient criminels. Vous ne la convoi-
tiez pas, Monseigneur, vous l'aimiez d'une
amitié innocente.* «

» Quoi! mon Pere, vous voudriez que j'ai-

» masse comme un sot ? Le Maréchal d'Ho-
» quincourt n'a pas appris dans les ruelles à ne
» faire que soupirer. Je voulois, mon Pere, je
» voulois : vous m'entendez bien «. *Quels* je
voulois ! *En vérité, Monseigneur, vous raillez de
bonne grace. Nos Peres de Saint-Louis seroient
bien étonnés de ces* je voulois. *Quand on a été
long-temps dans les armées, on a appris à tout
écouter. Passons, passons. Vous dites cela,
Monseigneur, pour vous divertir.*

» Il n'y a point là de divertissement, mon
» Pere : savez-vous à quel point je l'aimois ? «
Usque ad aras, Monseigneur. » Point d'*aras*,
» mon Pere. Voyez-vous, dit le Maréchal,
» en prenant un couteau dont il serroit le
» manche : voyez-vous ? Si elle m'avoit
» commandé de vous tuer, je vous aurois
» enfoncé le couteau dans le cœur «. Le Pere
surpris du discours, & plus effrayé du trans-
port, eut recours à l'Oraison Mentale, &
pria Dieu secrétement qu'il le délivrât du
danger où il se trouvoit ; mais ne se fiant

pas tout-à-fait à la priere, il s'éloignoit insensiblement du Maréchal par un mouvement imperceptible. Le Maréchal le suivoit par un autre tout semblable; & à lui voir le couteau toujours levé, on eût dit qu'il alloit mettre son ordre en exécution. La malignité de la nature me fit prendre plaisir quelque temps aux frayeurs de la Révérence: mais craignant à la fin que le Maréchal, dans son transport, ne rendît funeste ce qui n'avoit été que plaisant, je le fis souvenir que Madame de Montbazon étoit morte, & lui dis qu'heureusement le Pere Canaye n'avoit rien à craindre d'une personne qui n'étoit plus.

» Dieu fait tout pour le mieux, *dit le Maréchal;* la plus belle personne du monde commençoit à me lanterner lorsqu'elle mourut. » Il y avoit toujours auprès d'elle un certain » Abbé de Rancé, un petit Janséniste qui » lui parloit de la Grâce devant le monde, & » l'entretenoit de toute autre chose en par-

» ticulier. Cela me fit quitter le parti des » Janféniftes. Auparavant je ne perdois pas » un fermon du Pere Defmaretz, & je ne » jurois que par MM. de Port-Royal. J'ai » toujours été à confeffe aux Jéfuites depuis » ce temps-là ; & fi mon fils a jamais des » enfans, je veux qu'ils étudient au College » de Clermont, fous peine d'être déshérités «. *Ah ! que les voies de Dieu font admirables*, s'écria le Pere Canaye ! *que le fecret de fa juftice eft profond ! Un petit coquet de Janfénifte pourfuit une Dame, à qui Monfeigneur vouloit du bien. Le Seigneur miféricordieux fe fert de la jaloufie pour mettre la confcience de Monfeigneur entre nos mains* : Mirabilia judicia tua, Domine !

Après que le bon Pere eût fini fes pieufes réflexions, je crus qu'il m'étoit permis d'entrer en difcours, & je demandai à M. le Maréchal fi l'amour de la philofophie n'avoit pas fuccédé à la paffion qu'il avoit eue pour Madame de Montbazon.

» Je ne l'ai que trop aimée la philosophie ; » dit le *Maréchal ;* je ne l'ai que trop aimée, » mais j'en suis revenu, & je n'y retourne » pas. Un diable de philosophe m'avoit tel- » lement brouillé la cervelle de *premiers* » *parens*, de *pomme*, de *serpent*, de *Paradis* » *terrestre* & de *Chérubins*, que j'étois sur le » point de ne rien croire. Le diable m'em- » porte, si je croyois rien. Depuis ce temps- » là je me ferois crucifier pour la Religion. » Ce n'est pas que j'y voie plus de raison ; » au contraire, moins que jamais ; mais je » ne saurois que vous dire, je me ferois » crucifier sans savoir pourquoi «.

Tant mieux, Monseigneur, reprit le Pere d'un ton de nez fort dévot ; *tant mieux, ce ne sont point des mouvemens humains ; cela vient de Dieu. Point de raison ! Que Dieu, Monseigneur, vous a fait une belle grace !* Estote sicut infantes : *Soyez comme des enfans. Les enfans ont encore leur innocence ; & pourquoi ? Parce qu'ils n'ont point de*

raison. Beati pauperes ſpiritu : *Bienheureux les pauvres d'eſprit ; ils ne pechent point. La raiſon ? C'eſt qu'ils n'ont point de raiſon, point de raiſon... Je ne ſaurois que vous dire... Je ne ſais pourquoi... Les beaux mots ! ils devroient être écrits en lettres d'or. Ce n'eſt pas que j'y voie plus de raiſon ; au contraire, moins que jamais. En vérité cela eſt divin pour ceux qui ont le goût des choſes du Ciel.* Point de raiſon ! *Que Dieu vous a fait, Monſeigneur, une belle grace !*

Le Pere eût pouſſé plus loin la ſainte haine qu'il avoit contre la raiſon ; mais on apporta des lettres de la Cour à M. le Maréchal, ce qui rompit un ſi pieux entretien. Le Maréchal les lut tout bas ; & après les avoir lues, il voulut bien dire à la compagnie ce qu'elles contenoient.

» Si je voulois faire le politique, comme » les autres, je me retirerois dans mon ca- » binet pour lire les dépêches de la Cour ;

» mais j'agis & je parle toujours à cœur
» ouvert. M. le Cardinal me mande que
» Stenai est pris; que la Cour sera ici dans
» huit jours, & qu'on me donne le com-
» mandement de l'armée qui a fait le siege,
» pour aller secourir Arras avec Turenne &
» Laferté. Je me souviens bien que Turenne
» me laissa battre par M. le Prince, lorsque
» la Cour étoit à Gien : peut-être que je
» trouverai l'occasion de lui rendre la pa-
» reille. Si Arras étoit sauvé & Turenne
» battu, je serois content : j'y ferai ce que
» je pourrai; je n'en dis pas davantage «.

Il nous eût conté toutes les particularités de son combat, & le sujet de plainte qu'il pensoit avoir contre M. de Turenne; mais on nous avertit que le convoi étoit déjà assez loin de la ville; ce qui nous fit prendre congé plutôt que nous n'aurions fait.

Le Pere *Canaye* qui se trouvoit sans monture, en demanda une qui pût le porter au camp.

camp. » Et quel cheval voulez-vous, mon
» Pere, dit le Maréchal ? -- Je vous répon-
» drai, Monſeigneur, ce que répondit le
» bon Pere *Suarez* au Duc *de Medona Sidonia*
» dans une pareille rencontre : *Qualem me*
» *decet eſſe manſuetum* : Tel qu'il faut que je
» ſois ; doux & paiſible : *Qualem me decet eſſe*
» *manſuetum*. -- J'entends un peu le latin, dit
» le Maréchal ; *manſuetum* ſeroit pour des
» brebis meilleur que pour des chevaux.
» Qu'on donne mon cheval au Pere ; j'aime
» ſon Ordre ; je ſuis ſon ami, qu'on lui
» donne mon bon cheval «.

J'allai dépêcher mes affaires, & ne demeurai pas long-temps ſans rejoindre le convoi ; nous paſſâmes heureuſement ; mais ce ne fut pas ſans fatigue pour le pauvre Canaye. Je le rencontrai dans la marche ſur le bon cheval de M. d'*Hoquincourt*. C'étoit un cheval entier, ardent, inquiet, toujours en action. Il mâchoit éternellement ſon mors, alloit toujours de côté, henniſ-

ſoit de moment en moment, &, ce qui choquoit fort la modeſtie du Pere, il prenoit indécemment tous les chevaux qui approchoient de lui pour des cavales.

» Et que vois-je, mon Pere, lui dis-je en » l'abordant? Quel cheval vous a-t-on donné » là? Où eſt la monture du bon Pere Suarez » que vous avez tant demandée? -- Ah! » Monſieur, je n'en puis plus; je ſuis roué «. Il alloit continuer ſes plaintes, lorſqu'il part un lievre : cent cavaliers ſe débandent pour courir après, & on entend plus de coups de piſtolet qu'à une eſcarmouche. Le cheval du Pere, accoutumé au feu ſous le Maréchal, emporte ſon homme, & lui fait paſſer en moins de rien tous ces débandés. C'étoit une choſe plaiſante de voir le Jéſuite à la tête de tous, malgré lui. Heureuſement le lievre fut tué, & je trouvai le Pere au milieu de trente cavaliers qui lui donnoient l'honneur d'une chaſſe qu'on eût pu nommer une occaſion. Le Pere reçevoit la louange avec une

modeſtie apparente; mais en ſon ame il mépriſoit fort le *manſuetum* du bon Pere Suarez, & ſe ſavoit le meilleur gré du monde des merveilles qu'il penſoit avoir faites ſur le *barbe* de M. le Maréchal. Il ne fut pas long-temps ſans ſe ſouvenir du beau dit de Salomon : *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas.* A meſure qu'il ſe refroidiſſoit, il ſentit un mal que la chaleur lui avoit rendu inſenſible, & la fauſſe gloire cédant à de véritables douleurs, il regrettoit le repos de la Société & la douceur de la vie qu'il avoit quittée; mais toutes ſes réflexions ne ſervoient de rien. Il falloit aller au camp, & il étoit ſi fatigué du cheval, que je le vis tout prêt d'abandonner le *Bucéphale*, pour marcher à pied à la tête des fantaſſins.

Je le conſolai de ſa premiere peine, & l'exemptai de la ſeconde en lui donnant la monture la plus douce qu'il auroit pu ſouhaiter. Il me remercia mille fois, & fut ſi ſenſible à ma courtoiſie, qu'oubliant tous les

égards de sa profession, il me parla moins en Jésuite réservé qu'en homme libre & sincere. Je lui demandai quel sentiment il avoit de M. d'Hoquincourt : » C'est un bon
» Seigneur, me dit-il, c'est une bonne ame;
» il a quitté les Jansénistes : nos Peres lui sont
» fort obligés; mais pour mon particulier,
» je ne me trouverai jamais à table auprès
» de lui, & ne lui emprunterai jamais de
» cheval «.

Content de cette premiere franchise, je voulois m'en attirer encore une autre. » D'où
» vient, continuai-je, la grande animosité
» qu'on voit entre les Jansénistes & vos
» Peres? Vient-elle de la diversité des sen-
» timens sur la doctrine de la grace «?

— » Quelle folie, quelle folie, me dit-il,
» de croire que nous nous haïssons, pour
» ne penser pas la même chose sur la grace!
» Ce n'est ni la grace ni les cinq propositions
» qui nous ont mis mal ensemble. La jalousie

» de gouverner les consciences a tout fait.
» Les Janséniſtes nous ont trouvés en poſ-
» ſeſſion du gouvernement, & ils ont voulu
» nous en tirer. Pour parvenir à leurs fins,
» ils ſe ſont ſervis de moyens tout con-
» traires aux nôtres. Nous employons la
» douceur & l'indulgence; ils affectent l'auſ-
» térité & la rigueur. Nous conſolons les
» ames par des exemples de la miſéricorde
» de Dieu ; ils effraient par ceux de ſa
» juſtice. Ils portent la crainte où nous por-
» tons l'eſpérance, & veulent s'aſſujettir
» ceux que nous voulons nous attirer. Ce
» n'eſt pas que les uns & les autres ayent
» deſſein de ſauver les hommes; mais chacun
» veut ſe donner du crédit en les ſauvant;
» & à vous parler franchement, l'intérêt
» du Directeur va preſque toujours avant
» le ſalut de celui qui eſt ſous ſa direction.
» Je vous parle tout autrement que je ne
» parlois à M. le Maréchal; j'étois purement
» Jéſuite avec lui, & j'ai la franchiſe d'un
» homme de guerre avec vous «. Je le louai

ſort du nouvel eſprit que ſa derniere profeſſion lui avoit fait prendre, & il me ſemble que la louange lui plaiſoit aſſez : je l'euſſe continuée plus long-temps; mais comme la nuit approchoit, il fallut nous ſéparer l'un de l'autre, le Pere auſſi content de mon procédé que je l'étois de ſa confidence.

Par SAINT-EVREMOND.

LE PÉLERIN.

Le Soleil remonté vers la céleste Glaneuse, lançoit des rayons ardens sur les prairies. La poire déjà remplie de suc, la pomme dont le vert pâle se changeoit en pourpre, faisoient pencher les rameaux. L'année étoit dans sa gloire & dans sa maturité.

Au moment où rayonnoit le midi, où l'air sommeilloit, où le firmament n'étoit qu'azur, un monceau de nuages ténébreux s'éleva tout-à-coup de l'Océan dans un sinistre appareil. Il s'étendit comme un voile entre le soleil & la campagne. Bientôt la tempête s'accrut & s'assembla de toutes parts.

Un Pélerin seul & demi-nu, suivoit la route qui mene à l'Abbaye de Saint-Godwin. Il se réfugia sous un orme. De longues peines, de longs besoins l'avoient exténué. La

fatigue & la triſteſſe s'uniſſoient pour l'accabler, & l'orage étoit encore venu l'aſſaillir dans une plaine, où l'on ne découvre ni cabane, ni château, ni monaſtere.

Sa contenance lugubre annonçoit le deuil de ſon ame. Il n'avoit pas une idée qui ne fût de déſeſpoir; il ne formoit pas un ſouhait qui ne fût un ſouhait de mort. *Homme dévoué au malheur*, ſe diſoit-il, *ſonge à tourner tes pas vers l'étroit manoir où chacun doit ſe rendre. Cours à ton cercueil, ſeul lit de repos qui te ſoit dévolu. Qu'eſperes-tu dans ce monde? Tous les cœurs y ſont froids, froids comme la terre qui peſera ſur ta dépouille. L'amour, la charité vive & pure réſident parmi les Bienheureux. Les Chevaliers & les Barons vivent uniquement pour le plaiſir & pour eux-mêmes.*

L'orage eſt mûr. De groſſes gouttes frappent la terre deſſéchée & fumante, qui prend plaiſir à les abſorber; mais ſoudain, les vents en fureur battent les flancs des nuées, &

chassent des torrens de pluie. Le firmament se déchire ; l'éclair vole ; & la vapeur enflammée qui remplit les airs, se dissipe en longs jets de flamme.

Après un roulement sourd, le tonnerre cesse un moment de gronder ; puis il redouble, il s'anime, il éclate, & perdu dans les régions de l'air, il tombe sur les forêts, ou se dissout dans la pluie. Il résonne encore long-temps à l'oreille épouvantée. Les vents recommencent à mugir, les ormes fléchissent; l'éclair & la foudre, lancés en même-temps, se succedent sans interruption ; la grêle & la pluie fondent avec plus d'impétuosité que jamais.

Le Pélerin apperçoit l'Abbé de Saint-Godwin, qui pousse son palefroi au travers de la plaine inondée. Son manteau ne lui étoit plus d'aucun secours ; on n'auroit plus su distinguer la couleur même de sa teinture. Il juroit entre ses dents, & vint s'abriter sous l'orme qui servoit d'asile au Pélerin.

Il avoit un manteau de fin drap de Lincoln, bordé de franges d'or, rattaché ſous le cou avec une agraffe de même métal. Un Lord ſe feroit fait gloire de porter ſes bottines armées d'éperons d'argent. La ſoie & l'or n'étoient pas plus ménagés dans l'équipage de ſa monture ; & l'on jugeoit au premier coup-d'œil, qu'il ne regardoit pas le faſte comme un péché.

» Sire Prêtre, lui dit le Pélerin qui n'en » pouvoit plus, ayez compaſſion de moi ; » ſouffrez que je vous accompagne à votre » monaſtere ; accordez-moi pendant quel- » ques jours l'hoſpitalité ſous ſon portail. Je » ſuis vieux, infirme & pauvre, ſans toit, » ſans ami, ſans argent.

-- » Vilain, ceſſe ta plainte : ce n'eſt pas le » moment de parler d'aumônes. Mon portier » ne laiſſe jamais entrer de vagabond. Le » ſeuil de mon Abbaye ne s'uſe que ſous les » pieds de ceux qui vivent honorablement «.

Ainsi parle l'Abbé; & le soleil venant alors à darder quelques rayons, il pique des deux, & s'éloigne.

Le ciel s'obscurcit de nouveau. Il tonne; il grêle comme auparavant. Un second Religieux passe; celui-ci n'avoit ni manteau de fin drap ni agraffe d'or. Son extérieur étoit propre, mais simple. Il se détourna aussi du chemin pour se mettre à l'abri sous l'orme touffu.

» Sire Prêtre, dit encore le Pélerin, ayez » compassion de moi. » Le Moine fouille aussitôt dans sa poche & en tire une petite piece d'argent. » Prends, dit-il au Pélerin, ceci » peut soulager ta peine. Prends aussi mon » froc, il t'appartient, puisque tu es nu; » nous sommes des fermiers de Dieu, qui » n'avons rien en propre.

-- » Hélas ! répliqua le Pélerin après l'avoir » béni; Dieu n'a pas beaucoup de fermiers,

» qui comme vous, lui tiennent compte de
» ce qui lui revient «. Le Frere baissa les yeux
& continua sa route.

O vous qui siégez dans la gloire infinie ;
donnez la volonté à ceux qui ont le pouvoir,
ou le pouvoir à ceux qui ont la volonté !

Traduit de l'Anglois, de THOMAS ROWLEY,
Moine du quinzieme siecle.



DE L'ÉGIDE.

L'ÉGIDE, que l'on a priſe mal-à-propos pour la peau d'un monſtre de ce nom, étoit une peau de chevre dont Jupiter couvroit ſon bouclier. Elle a été priſe enſuite pour ce bouclier même. Homere y a placé la Terreur, la Diſcorde, la Force & l'Attaque. C'eſt dans ce ſens que Virgile repréſente les Cyclopes fabriquant l'Égide dans les cavernes de l'*Etna*. Il ajoute qu'elle étoit couverte de mailles. Cette circonſtance, qui ne convient pas à une peau de chevre, tient à l'uſage qui s'étoit établi, de donner ce même nom à la cuiraſſe & au bouclier de Minerve.

L'Égide n'avoit point, dans les premiers temps, la propriété de pétrifier les êtres animés; mais elle excitoit les tempêtes. On voit dans le huitieme Livre de l'Énéïde, Jupiter ſecouant ſa noire Égide. Budée a conclu, de ce paſſage, que ce mot ſignifioit quel-

quefois ouragan. C'eſt auſſi le ſentiment de l'Auteur de l'*Etymologicum magnum* ; & c'eſt peut-être par cette raiſon, qu'Homere donne à l'Égide l'épithete de *ténébreuſe*.

Ce bouclier appartint à Jupiter ſeul, juſqu'au moment où Minerve s'en ſervit pour combattre un monſtre, enfant de la Terre, qui ravageoit l'Egypte & la Lybie. Ce fut alors que le Maître des Dieux ſe deſſaiſit de ſon bouclier en faveur de ſa fille, ſoit pour récompenſer la valeur de la Déeſſe, ſoit pour profiter d'un conſeil ſemblable à celui que l'Amour lui donne dans les Dialogues de Lucien, de ſe défaire de ſa foudre & de ſon Égide pour plaire aux mortelles.

Mais Minerve conſentit quelquefois à en accorder la jouiſſance aux autres Dieux. Dans le quinzieme Livre de l'Iliade, Apollon porte l'Égide lorſqu'il conduit les Troyens au combat ; &, dans le vingt-quatrieme, il s'en ſert comme d'un linceul, pour couvrir le cadavre d'Hector, & empêcher qu'il ne ſoit

mis en pieces, lorſqu'il ſera traîné au char d'Achille. Dans une ſuperbe camée de la collection de *Vénuti*, l'Amour eſt repréſenté tenant d'une main la foudre, & de l'autre l'Égide. La Victoire avoit le même attribut dans une de ſes ſtatues, qui, au rapport de Pauſanias, étoit placée dans le Temple de Jupiter Olympien. Prudence le donne même à la Déeſſe Rome, qui le porte en effet dans une médaille de l'Empereur Commode, du *Muſéum* de *Carpegna*.

La complaiſance de Minerve s'eſt étendue juſqu'aux Héros, comme on peut en juger par le bouclier d'Hercule, dépeint par Héſiode. Mais de tous ceux qui ont joui de cette faveur, Perſée eſt celui qui a donné à l'Égide le plus de célébrité, puiſqu'il y a attaché la tête de Méduſe, qui pétrifioit quiconque oſoit la regarder. Ce Héros, après s'en être ſervi dans quelques occaſions, la rendit à Minerve. Mais, ſelon quelques traditions, la Déeſſe détacha du bouclier la tête de la Gorgone;

& la plaça au milieu de ſa poitrine. C'eſt par cette raiſon que, dans les anciens monumens, on voit cette tête plus ſouvent encore ſur la cuiraſſe de la Déeſſe, que ſur ſon bouclier.

On ne ſera pas ſurpris que la vanité ait fait paſſer l'Égide, des Héros, aux grands Capitaines & aux Empereurs : peut-être même a-t-elle été regardée, par quelques-uns, comme une eſpece d'amulette & de taliſman utile dans les combats. Dans le dialogue de *Philopatris*, attribué à Lucien, Triphon demande à Critias quel eſt l'uſage de la tête de Méduſe ? Elle écarte tous les dangers, répond Critias ; elle lance la peur ſur le dos des ennemis, & accorde à ſon gré la victoire.

Il eſt plus vraiſemblable encore qu'elle a été employée emblématiquement. Un médaillon de Caracalla, du *Muſéum* de *Carpegna*, repréſente cet Empereur nu, avec l'Égide placée ſur le cœur, pour déſigner, non ſa bravoure, mais ſa prudence. Une médaille d'or de Septime Sévere, préſente

également l'Égide, & porte dans l'exergue, *Pròvidentia ;* & dans une médaille de Conſtantin, on voit les armes & les attributs de Minerve, avec la légende, *Sapientia Principis ſapientiſſimi*, Sageſſe du Prince.

C'eſt ſans doute cette vertu, qui eſt déſignée par la tête de Méduſe, qu'on voit fréquemment ſur les anneaux, les bracelets & les colliers des Dames Romaines. Si l'on pouvoit douter que cette tête fût l'emblême de la prudence, il ſuffiroit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux ſur une petite ſtatue de l'Ecole Grecque, que poſſédoit M. *Vénuti*, & qui repréſente Minerve portant la Gorgone ſur le front.

Mais quels motifs avoient établi à Athenes cet uſage ſingulier, qui donnoit à une Prêtreſſe le privilege d'entrer, le jour des noces, dans la maiſon des époux, & d'y porter l'Égide conſacrée à la Divinité protectrice de la République ? Etoit-ce une leçon de morale, ou ſeulement une cérémonie ? Quoi

qu'il en soit, cet usage se corrompit avec le temps, & s'écarta beaucoup de l'esprit de son institution, puisque la Prêtresse, en s'acquittant de cette fonction, tenoit des discours si licencieux, que son impudence donna lieu à un proverbe Athénien ; lorsqu'il se présentoit dans la société un homme décrié par l'obscénité de sa conversation, on se disoit à l'oreille : *L'Égide vient.*

Traduit de l'Italien de M. P. Venuti.

DISCOURS

D'UN

DÉPUTÉ D'UNE NATION SAUVAGE
DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE

AU CONGRÈS DES TREIZE ÉTATS UNIS.

PEUPLE, tu ne dois qu'à tes vertus ma viſite & les propoſitions que je ſuis chargé de te faire de la part de ma nation Elle n'a qu'à ſe louer de toi. Tu as épargné le ſang humain. Tu n'as tiré le glaive que pour la défenſe de ta liberté. La nobleſſe & la juſtice de ton procédé ont fait de nous tes alliés. Aujourd'hui que le ſuccès a ſuivi par-tout tes efforts & les nôtres ; aujourd'hui qu'une paix heureuſe a couronné nos travaux guerriers, d'autres ſoins doivent nous préparer à un bonheur juſqu'ici ignoré de toi comme de nous. O Peuple, ſi la vertu eſt empreinte dans ton cœur ; ſi la concorde fait tes délices ; ſi l'union, l'amitié réciproque, la fraternité in-

time que je viens te propofer, te plaifent ; écoute l'organe d'un Peuple digne peut-être de ton eftime. Nous avons vu depuis long-temps que les hommes, pour être heureux fur la terre, devoient, à ton exemple, facrifier une partie de leur liberté pour jouir de l'autre avec sûreté, & fe procurer les commodités d'une vie, toujours dure, toujours pénible à fupporter, lorfqu'on n'en partage pas avec d'autres les plaifirs & les peines. Ta maniere d'exifter que nous avons étudiée, nous a appris que tu devois être plus heureux que nous. Daigne être heureux & magnanime ; acheve de nous inftruire avec bonté ; apprends-nous à ouvrir le fein de la terre, à en tirer une nourriture falutaire ; donne-nous des Légiflateurs, des Miniftres de paix. Peut-être qu'un jour, après que par nos efforts, nous t'aurons prouvé que nous ne manquons ni de vertu, ni de patience dans les travaux de la vie, tu daigneras nous affocier à toi par des liens plus étroits. Peut-être que nos filles, mariées à tes enfans, donneront, dans l'éloignement des

temps, des rejetons qui porteront la gloire de nos noms jusqu'aux cieux. O Peuple magnanime, j'ai tout dit : c'eſt à toi à mettre le ſceau à nos bonnes intentions, conformes à celles de notre commun Créateur.

DIALOGUE

ENTRE

UN GRAND SEIGNEUR ET UN COCHER.

LE COCHER.

On m'a dit, Monſeigneur, que vous aviez beſoin d'un Cocher, & je viens vous offrir mes ſervices.

LE SEIGNEUR.

Avez-vous des certificats de quelques maîtres connus ?

LE COCHER.

Oui, Monſeigneur, j'en ai un aſſez grand nombre, & je ne ſuis jamais ſorti d'une con-

dition qu'avec tous les honneurs ; en voici un de mon premier maître, M. le Maréchal Comte de Wallis, que j'ai eu l'honneur de servir en qualité de garçon de cuisine dans ses Campagnes contre les Turcs.

LE SEIGNEUR.

Ce titre est fort ancien ; quel âge avez-vous donc ?

LE COCHER.

Cinquante-six ans, Monseigneur ; mais je me porte fort bien : je suis vert, frais & gaillard, quoique j'aie beaucoup fatigué, & commencé dès mon enfance à courir le monde. Voici un autre certificat de M. le Comte de N**, Ministre d'Etat, chez lequel j'ai été garçon frotteur. Celui-ci est de M. le Comte de S**, Envoyé de France à Florence, chez lequel j'ai demeuré sept ans valet-de-chambre-perruquier. Daignez, Monseigneur, jeter encore les yeux sur celui-ci ; il est de feu M. T**, Evêque de Joppé, qui semoit dans son petit jardin des grains

de poivre de faucissons, dans l'espoir de voir croître des faucissotiers qui lui en donnassent une abondante récolte. Il les aimoit beaucoup, & en mangeoit tous les jours la moitié d'un à son déjeûner. J'ai eu l'honneur d'être pendant cinq ans son jardinier. Voilà, je pense, des preuves suffisantes de la fidélité & des talens que j'ai montrés au service de beaucoup de gens de distinction : je ne vous ferai pas voir mes autres certificats, pour ne pas abuser de votre complaisance.

LE SEIGNEUR.

Fort bien; mais dans les attestations de tout ce monde-là, je n'en vois aucune qui prouve que vous ayez jamais été cocher de votre vie.

LE COCHER.

A la vérité, je n'ai jamais eu occasion de me placer en cette qualité nulle part; mais cependant je vous menerai tout aussi-bien qu'un autre. J'ai été bon cuisinier, bon frotteur, bon perruquier, bon jardinier, avant d'avoir jamais donné un tour de casserole, mis le

pied sur une brosse, ni manié le peigne, la bêche & la serpette. Les places, Monseigneur, donnent le mérite. Tenez... mon gracieux maître le Feld-Maréchal Comte de *Wallis* fut battu à plate couture à *Grosca* par un Grand-Visir, dont le nom est trop difficile pour que je l'aie retenu; on m'a dit que ce redoutable Turc avoit été toute sa vie Fermier-Général des Douanes à Constantinople. La premiere fois qu'il tira l'épée, ce fut pour tailler notre armée en pieces; j'eus beaucoup de peine à lui échapper avec la batterie de cuisine; il ne reprit la plume que pour signer la glorieuse Paix de Belgrade.

Le Seigneur.

Oui; mais un autre Visir, dont le nom ne me revient pas davantage, à-peu-près dans les mêmes circonstances & dans la même position, vient d'être complétement battu par les Russes dans une journée décisive, & a signé sur le champ de bataille la Paix honteuse qui a terminé la derniere guerre contre

contre la Russie & la Porte. Je fais peu de fond sur le hasard, ni sur ces talens transcendans & sublimes comme le vôtre, qui n'ont besoin que de l'occasion & du moment pour se développer. Je ne veux prendre à mon service qu'un cocher tout formé.

Le Cocher.

Mais, Monseigneur, je le suis; je sais sur le bout du doigt le répertoire de toutes les injures qu'il faut dire à un charretier, à un cocher de fiacre qui oseroit barrer ou retarder ma marche, à un cocher bourgeois qui voudroit me croiser ou me gagner de vîtesse. Je n'ignore aucun des propos durs & insolens qu'il faut tenir à un piéton qui ne se range pas assez vîte; en un mot, je saurois tout, si je savois conduire la voiture; mais je l'apprendrai; & lorsque vous me chasserez, je serai passablement en état de vous mener. D'ailleurs, je suis grand, gros, bien facé; j'ai une voix forte & imposante pour crier *gare*: campé sur le siege de votre

voiture avec l'habit bien boutonné, les basques bien étalées de droite & de gauche, & le chapeau à plumet blanc un peu penché sur une oreille, je représenterai à ravir, & c'est tout ce qu'il vous faut.

LE SEIGNEUR.

Avec cette superbe représentation vous me verserez au premier coin.

LE COCHER.

Quoi, Monseigneur, donneriez-vous dans l'erreur profonde de croire que ce sont les cochers qui menent la voiture ? Hélas ! ce sont les chevaux ; ils ont plus d'esprit & de bon sens que nous. Ils ne se soûlent jamais ; & nous sommes ivres toute la journée : nous avons l'air de mener, parce que nous tenons les rênes ; mais les chevaux sont au timon, ils le dirigent, ils y sont attachés nuit & jour, ils sont tout entiers à leur besogne ; & nous cochers, nous passons notre vie au cabaret, chez nos maîtresses, ou dans l'antichambre occupés à nous chamailler avec

les laquais, à découvrir leurs intrigues dans la maiſon, & à nous garantir des complots qu'ils forment pour nous faire mettre à la porte. Si le carroſſe enfile proprement une porte cochere, raſe adroitement une borne, évite le choc d'une charrette, s'arrête à propos pour ne pas écraſer un piéton; le maître prend la plus haute idée de ſon cocher, & ne ſait pas que c'eſt à l'adreſſe, à la ſageſſe, à l'expérience de ſes chevaux qu'il en eſt redevable; le cocher en a tout l'honneur; il s'enorgueillit, & ſe pare du mérite de ces pauvres animaux qui ne peuvent pas le revendiquer.

LE SEIGNEUR.

Votre bonne foi me fait plaiſir; mais cependant vous trouverez bon que je ne confie pas ma perſonne à un cocher qui eſt conduit par ſes chevaux.

LE COCHER.

Savez-vous, Monſeigneur, que pour être un cocher parfait, il faut ſavoir beaucoup

de choses. Il faut avoir bien des connoissances qu'il nous est très-difficile d'acquérir, parce qu'il n'y a pour nous aucune école, parce qu'il n'y a pas un pauvre petit Séminaire pour une profession aussi utile que la nôtre ; nous sommes obligés de faire notre apprentissage sous les cochers de fiacre. Dans l'autre siecle, les hommes étoient moins dissipés, il y avoit plus d'application : on a vu des hommes habiles dans tous les genres; il y a eu aussi d'habiles cochers : ils connoissoient parfaitement la construction des voitures qu'ils devoient conduire ; ils savoient par où elles péchoient ; ils étoient en état d'indiquer & de faire exécuter les réparations dont elles avoient besoin ; ils faisoient faire à leurs maîtres l'acquisition de bons chevaux capables de les traîner, & qu'ils savoient conduire. Mais M. le Comte Lorenzi, dont j'ai été valet-de-chambre-perruquier à Florence, aimoit beaucoup la poésie Italienne ; il laissa un jour sur sa cheminée les *Œuvres de Rédi*, Poëte Toscan, & j'eus la curiosité de les

feuilleter. A l'ouverture du livre, je tombai ſur un ſonnet en l'honneur de la Sainte Vierge, où le Poëte, après avoir fait l'énumération de toutes les vertus qui peuvent concourir à former une femme parfaite, finit par dire : *Ma queſta Donna e morta.* Croyez-moi, Monſeigneur, gardez-moi à votre ſervice : après avoir cherché long-temps, vous choiſirez quelque cocher qui ſera moins fidelle que moi, & ne ſera pas plus habile.

Le Seigneur.

Je ne puis pas conſentir, mon ami, que le ſiege de ma voiture ſoit l'école de mon cocher. Mais dites-moi un peu comment, après avoir ſervi tant de Seigneurs & avoir été en de ſi bonnes conditions, vous n'avez pas amaſſé de quoi vous diſpenſer de ſervir davantage ?

Le Cocher.

J'ai toujours vécu honorablement, Monſeigneur ; & au lieu d'accumuler, j'ai fait des dettes, & les créanciers me pourſuivent,

LE SEIGNEUR.

Dans ce cas-là, vous n'êtes pas mon homme ; je ne veux pas voir ma maison assiégée par des Huissiers qui viennent y porter des assignations à mes gens.

LE COCHER.

Ah ! Monseigneur, le pauvre Comte de N**, mon ancien maître, étoit un grand Ministre. Un jour pendant que je frottois son cabinet, un Seigneur comme vous entra, & vint lui demander une place dans la politique pour un de ses protégés. M. le Comte de N** lui dit que cette place étoit destinée à une autre personne qu'il lui nomma. Le Seigneur lui répondit qu'il ne concevoit pas comment on avoit pu faire un pareil choix, & que l'homme auquel on avoit donné la préférence étoit écrasé de dettes. » Il doit, « répliqua le Ministre. Hé bien, il doit, « nous devons, vous devez, ils doivent ; » ce verbe-là se conjugue «. Le Seigneur sortit de fort mauvaise humeur. Le lendemain

le Miniſtre fit payer tous les créanciers de ſon protégé, lui remit ſes inſtructions, & lui fit encore compter une forte ſomme pour faire ſes équipages.

Le Seigneur.

M. le Comte de N** avoit raiſon de penſer que les défauts, les vices même d'un ſujet diſtingué, ne doivent pas priver l'Etat du fruit qu'il peut tirer de ſes ſervices; & que lorſqu'un homme eſt vraiment utile, on doit lui pardonner ſes imperfections, employer & récompenſer ſes talens; ſi vous étiez un excellent cocher, je vous retiendrois à mon ſervice malgré vos dettes; je conſentirois même, quand je voudrois faire mettre mes chevaux, qu'on allât vous chercher au Châtelet ou au Fort-l'Evêque; mais vous ne ſavez pas votre métier, je ne veux pas de vous, allez chercher une autre condition.

*Par M. Pey****

DE QUELQUES TOMBEAUX

D'UN PEUPLE DU NORD.

Les Ruſſes, en conſtruiſant un chemin qui conduit de leur Empire à la Chine, ont découvert au cinquantieme degré de latitude Nord, & entre les rivieres d'*Yrtish* & d'*Obalet*, un déſert d'une étendue très-conſidérable, rempli en pluſieurs endroits, de tombeaux ou de tertres dont M. *Bell* & d'autres voyageurs ont parlé. Ce déſert eſt à l'extrémité méridionale de la Sibérie. On dit que les habitans des environs continuent, depuis pluſieurs années, à chercher les tréſors dépoſés dans ces tombeaux. Ils y ont trouvé, parmi les cendres & les os des cadavres, des quantités conſidérables d'or, d'argent & de cuivre, & quelques pierres précieuſes, ainſi que des poignées de ſabre, des armures, des ornemens de ſelle, des brides & d'autres harnois,

avec des os d'animaux, & en particulier d'éléphant.

La Cour de Ruſſie informée de ces déprédations, envoya un Officier-Général, avec un Corps ſuffiſant de troupes, pour ouvrir ceux des tombeaux auxquels on n'avoit pas encore touché, & recueillir, au nom de la Couronne, ce qu'ils contiendroient. Cet Officier examinant les monumens ſans nombre diſperſés dans ce vaſte déſert, conclut que le plus gros tertre étoit ſans doute la ſépulture du Prince ou Chef d'une ancienne Nation. En effet, après avoir fait enlever une grande quantité de terre & de pierres, les ouvriers parvinrent à trois voûtes de pierres groſſiérement travaillées, & repréſentées dans une gravure qu'on peut voir dans l'Ouvrage Anglois. La voûte où étoit dépoſé le Prince, étoit au centre & la plus grande des trois; on le reconnoiſſoit aiſément au moyen du ſabre, de la lance, de l'arc, du carquois & des fleches qui

étoient à ſes côtés. La voûte ſuivante touchoit à ſes pieds, & on y trouva ſon cheval, ſa ſelle, ſa bride, & ſes étriers. Le corps du Prince étoit couché ſur une feuille d'or étendue de la tête aux pieds, & couvert d'une autre feuille d'or de la même dimenſion que la premiere. Il étoit enveloppé d'un riche manteau à franges d'or, & garni de rubis & de diamans. Il avoit la tête, le cou, la poitrine & les bras nus, & ſans aucun ornement. La derniere voûte renfermoit le corps d'une femme qui étoit diſtinguée par les ornemens de ſon ſexe. Elle étoit appuyée contre la muraille; elle portoit autour de ſon cou une chaîne d'or de pluſieurs anneaux, enrichie de rubis, & des bracelets d'or autour de ſes bras. Sa tête, ſa gorge & ſes bras étoient nus. Son corps, couvert d'une belle robe, mais ſans aucune bordure, étoit placé entre deux feuilles d'or fin. Les quatre feuilles peſoient quarante livres; les robes du Prince & de la Princeſſe ſembloient encore brillantes &

entieres, mais elles tomberent en poussiere dès qu'on les toucha. On fouilla dans la plupart des autres tombeaux ; celui-ci étoit le plus remarquable. On y découvrit un grand nombre de choses curieuses.

Les tombeaux répandus aux environs de cette plaine sont probablement ceux d'anciens Héros Tartares, morts dans les combats ; mais on ignore absolument l'époque & l'histoire de ces événemens. Quelques Tartares ont appris à M. *Bell* que ce pays avoit été le théâtre de plusieurs batailles entre *Tamerlan* & les Tartares *Calmouks*, que ce Conquérant entreprit en vain de subjuguer.

Par M. Paul Démidoff.

COURTES RÉFLEXIONS

ADRESSÉES AUX DAMES,

SUR LE SORT DU BEAU SEXE

EN ASIE ET EN EUROPE.

UN des articles ſur leſquels les mœurs orientales nous révoltent le plus, nous autres deſcendans des Sarmates & des enfans glacés du Pôle, c'eſt le ſort du beau ſexe dans les climats fortunés de l'Aſie. Nous déplorons la captivité dans laquelle languit cette belle moitié du genre humain. Nous ne tariſſons pas en déclamations contre les *Harems*, les Eunuques & l'avidité d'un ſeul homme qui ſacrifie tant de générations à des plaiſirs infructueux. Un Raiſonneur Sauvage pourroit répondre en deux mots à ces déclamations galantes, & dire tout ſimplement, que chacun eſt maître chez ſoi. Nous croyons ne pouvoir

trop montrer nos femmes ; un Turc s'imagine ne pouvoir trop cacher les siennes : chacun a son goût. Si le nôtre est plus commode, celui des Orientaux est plus sûr. Mais je ne raisonne pas ainsi.

J'avoue qu'il est dur de condamner à une prison perpétuelle des objets dans qui l'on cherche & l'on trouve son bonheur. Il est triste que des fers soient la récompense de leurs charmes ; qu'ils ne puissent faire des heureux que sous la flétrissure de l'esclavage, & qu'un préjugé funeste transforme en geoliers inflexibles des amans qui devroient sans cesse être à leurs genoux.

Mais observons que le nombre des femmes recluses est petit en Orient. Victimes de l'humeur exclusive de l'opulence, comme tant d'autres choses précieuses auxquelles leur éclat peut les faire comparer, celles-là gémissent dans les sérails. Mais il y a bien peu de ces cachots qui soient consacrés à la privation, sous un nom fait pour annoncer les jouis-

ſances. Toutes les femmes de l'état médiocre ſont heureuſes ; elles ſont libres : leurs maris, dans l'impuiſſance de ſoudoyer ces gardiens coûteux & difformes, plus propres à effrayer la vertu qu'à l'affermir, ſont réduits, comme nous, à ne point donner d'autre eſcorte à leur honneur que l'eſtime & la confiance mutuelle.

Rien ne paroîtra plus révoltant que de voir accoller enſemble les deux mots de *ſérail* & de *liberté.* Les raiſonnemens ici ne ſont rien : c'eſt aux faits qu'il faut croire. Or, rapportons-nous-en à un témoin oculaire, déſintéreſſé, doué de toutes les qualités néceſſaires pour forcer la confiance publique ; à une femme. Voici ce qu'écrivoit de Conſtantinople, en 1718, Lady Montaigu, Ambaſſadrice d'Angleterre.

» C'eſt une choſe plaiſante que le ton » tendre avec lequel les voyageurs déplorent » la priſon des femmes Turques, qui ſont » peut-être plus libres qu'en aucune autre

» Partie du monde, & qui font les feules fur
» la terre qui vivent dans des plaifirs fans
» interruption, & exemptes de tous foins:
» leur vie fe paffe à fe voir, à fe baigner,
» à dépenfer gaiement de l'argent, & à in-
» venter des modes. Un mari pafferoit pour
» enragé, s'il demandoit la moindre éco-
» nomie à fa femme, qui n'a d'autres lois
» que fes caprices dans fes diffipations.
» Le devoir de l'époux eft d'amaffer des
» finances, & celui de la femme de les pro-
» diguer : cette noble prérogative s'étend
» même jufqu'à la partie la plus vile du fexe.
» Vous voyez un faquin qui porte fur fon
» dos des mouchoirs brodés à vendre : Hé
» bien, quelque idée que vous ayez de cette
» plate figure, je vous protefte que fa femme
» dédaigneroit de porter autre chofe que des
» étoffes d'or : elle a fa fourrure d'hermine,
» & une très-belle garniture de pierreries
» pour fa tête «.

Ailleurs elle dit : » Quant aux mœurs;

» on peut dire, comme Arlequin, que c'eſt
» de même que parmi nous; & les Turcs,
» pour n'être pas Chrétiens, n'en commettent
» pas un ſeul péché de moins. A préſent
» que je connois un peu le ton du pays,
» j'admire, ou la diſcrétion exemplaire, ou
» l'extrême ſtupidité de tous les Auteurs qui ont
» écrit à ce ſujet. Il eſt très-facile de voir
» que les femmes Turques ont réellement
» plus de liberté que nous «. Et plus bas
elle ajoute : » En un mot, je regarde les
» femmes Turques comme la ſeule nation
» libre de l'Empire «.

C'eſt ſans doute par un des privileges de
ſon ſexe, que cette Ambaſſadrice regarde
comme des gens très-ſtupides ceux qui cher-
chent à donner des femmes Turques une idée
ſi déplorable : je n'oſerois prendre la même
licence ; mais il me ſemble que cette
autorité eſt aſſez grave pour embarraſſer
les déclamateurs philoſophes & galans,
qui ſe permettent de décrier les mœurs

Orientales, même sur le chapitre des femmes.

Au surplus, qui sommes-nous donc, pour blâmer la politique conjugale des Turcs, & pour oser la trouver cruelle ? Quel est donc le sort des femmes dans nos contrées, pour que nous osions pleurer sur celui de leurs pareilles à cinq cents lieues de chez nous ? Elles ne sont point esclaves en Europe comme en Asie, j'en conviens : on leur proteste en vers & en prose qu'elles sont Reines. Nos Poëtes & nos galans Philosophes ont dit à ce sujet je ne sais combien de sottises ampoulées. A la bonne heure pour celles qui sont riches ; mais pour toutes les autres, voyez donc à quel effroyable abandon elles sont livrées parmi nous.

Dans les classes inférieures de la société, elles sont traitées avec une rigueur, elles sont livrées à un tel avilissement, que je m'étonne qu'elles puissent encore tenir à la vie. Chargées des ouvrages les plus pénibles ; parta-

geant avec leurs maris la culture de la terre & la fatigue de leurs moiſſons ; ayant de plus qu'eux l'adminiſtration accablante de l'intérieur du ménage, l'entretien des beſtiaux, le ſoin d'en recueillir & d'en débiter le produit, les dégoûts de la groſſeſſe, les douleurs de l'enfantement, le ſupplice du nourriſſage, & quelquefois encore les travaux les plus durs & les plus mal-ſains, comme la récolte, le rouïſſage, la filature du chanvre ; ne reſpirant exactement que pour la ſervitude & la douleur ; je ne vois pas quel miniſtere pourroit les effrayer dans les jardins du ſérail, ni comment la vie oiſive que leurs pareilles y menent pourroit leur paroître plus affreuſe que les convulſions qui conſument, parmi nous, leur déplorable exiſtence.

Dans les claſſes plus élevées, ſi elles n'ont à eſſuyer de fatigues phyſiques que celles qui tiennent à la nature & à leur ſexe, de combien d'entraves & de tortures morales ne ſont-elles pas accablées ? Dans le mariage elles

trouvent une servitude cruelle, & dans le célibat des dangers non-interrompus.

Si elles alienent leur liberté par un contrat, elles traînent tous les jours de leur vie la chaîne dont elles se sont chargées. Tout leur rappelle leur dépendance & leur humiliation : elles ne peuvent passer un seul acte sans la nécessité avilissante de l'autorisation. Le mari dispose arbitrairement de leurs revenus ; & s'il abuse du pouvoir excessif que la loi lui confie, elles n'ont pas même l'espérance de s'y soustraire : la loi les regardant comme des êtres sans conséquence, n'a pas même seulement daigné s'occuper des moyens de leur rendre le repos.

Des mœurs plus douces ont donné à cette rigueur effrayante un palliatif ; mais ce n'est qu'avec les plus grands efforts, & sur les preuves les plus évidentes, qu'elles peuvent être admises à le réclamer ; & avant tout, il faut qu'elles se plongent dans une captivité plus étroite. La Justice commence par les ren-

fermer dans un Couvent, dans le temps même où elle pese dans sa balance les raisons qui peuvent l'engager à les soustraire au joug d'un mari.

Si elles ne triomphent pas, un bras de fer les remet impitoyablement à la discrétion d'un despote irrité. Si l'équité ou le crédit fléchissent les Tribunaux en leur faveur, toute la grace qu'elles obtiennent se réduit à un veuvage éternel, pendant lequel elles ne cessent de porter la cicatrice des fers qu'elles ont brisés.

Et ne croyez pas que ce soit sur l'incompatibilité des humeurs, sur l'aliénation mutuelle des esprits, que la Justice se décide à venir à leur secours. Elle compte pour rien les douleurs de l'ame, & cette angoisse inexprimable que cause à un cœur sensible la nécessité de vivre sans cesse dans une intimité qui ne devroit être que le prix de l'amour & de l'estime, avec un objet que l'on ne peut ni aimer ni estimer. Il n'y a que les dangers physiques de la femme qui puissent l'émouvoir,

Si un mari, aſſez cruel pour tyranniſer ſa femme, eſt aſſez maître de ſoi pour ne pas rendre publics les outrages dont il l'accable; s'il ſait contenir ſes mains, s'il eſt adroit pour lui déchirer le cœur ſans entamer la peau, il jouit impunément de ſa barbarie.

Craignent-elles les engagemens affreux que la mort ſeule peut diſſoudre ? Ont-elles le courage de ſacrifier les ſentimens de la nature au ſoin de leur conſervation, & de préférer une liberté pénible à une dépendance ſi riſquable ? des dégoûts d'un autre genre & des dangers d'une autre eſpece les entourent. Iſolées, ſans appui, elles n'ont dans la ſociété aucune conſidération : livrées à la cenſure la plus ſévere, ſuivies, inſpectées dans leurs moindres démarches, elles ne ſe ſauvent du ſcandale que par les plus exceſſives privations. Elles ont ſeules l'embarras, la gêne de la régularité, & portent ſeules le châtiment du déſordre. Plus foibles, toujours ſollicitées, on ne ſévit que contre elles, quand elles ſe

rendent. Les complices mêmes de leurs égaremens en deviennent les plus impitoyables cenſeurs. Pareils aux Eſprits malins qui puniſſent les damnés des fautes qu'ils leur ont fait commettre, les ſéducteurs des filles fragiles ſe montrent leurs plus inflexibles ennemis. La derniere vertu qui puiſſe leur reſter, la pudeur, la crainte de ſe déshonorer, le reſpect d'elles-mêmes, ſont punis de mort, quand elles ne publient pas les ſuites de leur foibleſſe.

Après cette foibleſſe même, exclues de la ſociété, abandonnées à leur repentir & à la plus affreuſe infortune, elles n'ont à choiſir qu'entre le cloître & l'infamie. Si elles ſont d'une naiſſance médiocre, ſi elles n'ont pas un bien capable de tenter une ame avare & ſans délicateſſe, privées de tout, ſurchargées de beſoins, il faut qu'elles recommencent, par métier, une faute qu'elles ſe ſont permiſes par un goût très-excuſable. Elles meurent dans les hôpitaux, malheureuſes, oubliées,

Voilà, dans les grandes Villes, le ſort d'un nombre infini de femmes & de filles qui ont eu le malheur de connoître des célibataires, de vivre avec eux, de prêter l'oreille à ces ſermens de les adorer toujours, &c. Le corrupteur commence par les déshonorer, & il les chaſſe quand il eſt dégoûté d'elles.

En Aſie, au moins, on conſerve, on nourrit dans le ſérail l'eſclave que l'on a chérie. La jalouſie empêche que l'on ne veuille la laiſſer paſſer dans les bras d'un autre. Là, le vice eſt plus compatiſſant, plus honnête que nos vertus.

Je demande, d'après ce court tableau, dans lequel des deux pays le ſexe eſt le plus reſpecté, & ſi les ſérails ſont pour lui des cachots ſi redoutables?

DISCOURS
DE L'EMPEREUR CHARLES-QUINT,
AUX
ÉTATS GÉNÉRAUX DES PAYS-BAS,

Au moment de son abdication.

MES amis, quoique mon Chancelier vous ait fait part de la résolution que j'ai prise d'abdiquer mon pouvoir, & des sujets qui m'obligent d'en user ainsi ; je veux vous remettre en mémoire que voici la quarantieme année que l'Empereur, mon aïeul, me tira d'une tutelle étrangere pour me mettre en possession de moi-même, quoique je n'eusse que quinze ans.

L'année suivante, que mourut le Roi Catholique, mon Seigneur, je me trouvai Roi d'Espagne, par la succession de ma mere; il y a trente-six ans que l'Empereur, mon

mon aïeul, décéda. Les Electeurs me conférerent cette dignité, bien que je ne l'eusse ni sollicitée ni méritée, attendu le peu d'âge que j'avois alors. Cependant, quoique je ne l'eusse point recherchée avec ambition, je n'ai pas laissé de l'accepter avec joie, pour l'accroissement de la Religion Catholique, pour l'utilité de l'Allemagne, qui est ma patrie, & pour avoir plutôt l'occasion de tirer l'épée contre le Prince Ottoman, l'hérésie de Luther & les Princes ses protecteurs. Si l'envie, jointe à la jalousie de quelques Princes Chrétiens, m'ont embarrassé pendant quelque temps, je n'ai depuis rien épargné, quelques peines & quelques travaux qu'il m'en coûtât, pour parvenir à mon but, en me tirant d'affaire avec honneur. Je me suis transporté, pour cet effet, neuf fois dans la Haute-Allemagne, six fois en Espagne, sept en Italie, & dix en ce pays. J'ai passé quatre fois en France, deux fois en Angleterre, & autant en Afrique. Je me suis jeté huit fois sur l'Océan, sans compter celle-ci, qui

doit être la derniere. Quant à toutes les guerres que j'ai entreprises, ç'a été tant pour la défense de la Foi, que pour la conservation de mes droits, & pour celle de la justice attachée à ma dignité; car je puis affirmer que jamais je ne m'engageai dans aucune querelle, soit par haine particuliere, soit par ambition. J'ai eu sur la terre un long regne, & d'autant plus long, qu'il n'a été qu'une longue suite de travaux de tous les genres: le moindre de tous n'est pas celui que j'éprouve aujourd'hui, en me voyant forcé de vous quitter, pour chercher le repos qui m'est devenu nécessaire. Cette résolution que la tranquillité actuelle de mon Empire m'engage d'autant plus à exécuter, je ne l'ai prise qu'après l'avoir réfléchie à loisir; mais ce sacrifice me coûte d'autant moins, qu'il faut des mains & des pieds plus libres que les miens pour supporter un si lourd fardeau. Dès long-temps j'aurois pris ce parti, si le jeune âge de *Philippe* ne m'avoit retenu. La misere du siecle m'a

fait perdre la santé pour conserver la vôtre; car la rupture de la Paix conclue avec le Roi de France, la téméraire audace de *Maurice I.er* venant avec une armée pour me combattre; la prise de Metz & de Hesdin, l'entrée des François par le Hainaut & par Arras, n'ont point été des actions que le hasard a produites, mais l'ouvrage de l'ennemi commun des hommes, pour mettre obstacle à ma retraite, que je suspendis alors pour faire face à tout.

Graces en soient rendues à l'Eternel! Je n'ai rien perdu de mes Etats, & j'ai acquis beaucoup de gloire.

Mais aujourd'hui, avec un fils tel que *Philippe*, & un frere tel que *Ferdinand*, auxquels je puis confier la conservation de mes conquêtes & qui peuvent même les étendre, je me croirois très-condamnable, si je ne donnois pas à l'un la possession de mes Royaumes, à l'autre celle de l'Empire.

Je vous oblige à beaucoup de choſes pour eux ; je leur en recommande beaucoup pour vous : d'autant que votre mutuelle correſpondance leur procurera un grand repos, & à vous une grande utilité. Mais duſſiez-vous mettre le tout en oubli, conſervez du moins toujours la pureté de la Religion Catholique, comme une forte Place aſſiegée par une Puiſſance ennemie. Et ſi, par haſard, ſon voiſinage avoit introduit chez vous quelques ſemences dangereuſes, arrachez-les, extirpez-les juſqu'à la racine. Souvenez-vous, amis, de la ſollicitation preſſante que je vous en fais aujourd'hui ; ſans quoi vous vous verrez eſclaves de l'obſtination, captifs ſous le joug de votre malice, ſans pouvoir, lorſque vous voudrez rompre vos chaînes, y réuſſir. Je vous le dis, du plus profond de l'ame, oui, mes amis, j'aimerois mieux périr miſérablement, que de ſouffrir la moindre altération dans la pureté de la Religion Catholique ! Je ne rougis point d'avouer, quant au gouvernement de mes Etats, que je puis avoir

failli plus d'une fois, ſoit par défaut d'expérience, ſoit par préſomption, ſoit par trop de chaleur; mais que mon deſſein ne fut jamais d'offenſer perſonne. Si quelqu'un me trouve coupable à cet égard, qu'il m'indique la façon d'y apporter remede; & s'il étoit trop tard, j'en demanderai ſincérement pardon!



DESCRIPTION DE LA BAUME, *OU* GROTTE DES DEMOISELLES, A SAINT-BAUZILES PRÈS DE GANGES, *DANS LES CÉVENNES.*

Séduits par les objets, qui sur le globe attirent nos regards, nous n'imaginons pas que son intérieur puisse en renfermer d'aussi dignes de notre curiosité. L'intérêt fait tous les jours pénétrer dans le sein de la terre : avides à leur tour des richesses qu'elle renferme, les Naturalistes vont fouiller jusque dans ses entrailles. Les coquilles, les bois pétrifiés, les volcans sont des livres incontestables où l'on puise tous les jours de nouvelles connoissances; & c'est par une suite de ces travaux multipliés, de ces recherches utiles, que l'homme est par-

venu, non pas encore à s'instruire, mais du moins à douter.

Les montagnes sont un des objets les plus faits pour mériter l'attention d'un observateur curieux; ces vastes réservoirs, ces éponges salutaires qui s'imbibent de l'eau des nuages, les filtrent, les distribuent par mille canaux souterrains; ces rocs dépouillés, décharnés, dont la décrépitude semble reculer l'antiquité du monde; cette chaîne de productions, de destructions successives dont une génération distingue à peine un degré: qui croiroit que ces objets si intéressans en recélassent de plus intéressans encore; que plusieurs des masses énormes qui semblent surcharger l'Univers, ne fussent que des voûtes artistement soutenues, qui cachent des édifices mystérieux, où la nature semble s'être surpassée elle-même? Là, en silence, elle travaille. A l'abri des contradictions des hommes, elle se joue des plus grandes difficultés: sans maîtres, sans regles connues,

ſoumiſe à des cauſes ſecondes, l'art même eſt étonné de ſes combinaiſons fortuites & pourtant régulieres, de ſon audace, de la grandeur qui regne dans ſes compoſitions, de la majeſté qui éclate dans ſes caprices, & ſur-tout de la ſimplicité des moyens qu'elle emploie... Le vulgaire s'enthouſiaſme & croit tout connoître : le Philoſophe admire & gémit de ſon ignorance.

On a beaucoup cité ces antres ſouterrains connus ſous le nom de *grottes*, de *baumes*; on a même pénétré dans le ſein de pluſieurs: mais ſouvent les difficultés qui accompagnent ces voyages ont refroidi la curioſité des obſervateurs inſtruits, & l'on s'eſt contenté de voir celles dont l'accès étoit le plus facile. Cependant on a remarqué que les plus belles étoient préciſément celles où l'on arrivoit avec le plus de peine, où l'on deſcendoit avec le plus de danger; comme ſi la nature s'étoit plu à défendre ſes tréſors, à les mettre à l'abri des atteintes de la multitude.

Elle sembloit deviner l'ingratitude de ses enfans ; par-tout où les hommes ont pu pénétrer, on voit qu'ils ne savent que détruire, & ce n'est qu'en faisant de nouvelles découvertes qu'on peut espérer d'admirer le travail de la nature dans son entier.

Il y a quelques années que M. *Lonjon*, Juge des Gabelles de la ville de Ganges, amateur passionné des curiosités de la nature, après avoir fouillé presque toutes les grottes qui environnent la ville qu'il habite, fut tenté d'entrer dans la baume des Demoiselles, *de las Donmaiselles* ou *des Fées*. Cette grotte, située à trois quarts de lieue de Ganges près Saint-Bauziles, dans un bois placé sur la cime d'une montagne fort escarpée, appelée *le Roc de Taurach*, a de la réputation dans le pays. On prétend que dans le temps des guerres de Religion, une famille sans ressources, pour éviter la persécution & la mort, se retira dans cet antre; que souvent on appercevoit le soir quelques-uns de ces infortunés,

nus, pâles, défigurés, cherchant à voler des chevres qui gravissoient le long des rochers; qu'ils vivoient d'herbes, de racines & des captures qu'ils pouvoient faire. On croit qu'ils donnerent le jour à quelques malheureuses créatures, qui ayant perdu l'usage des vêtemens, devinrent des especes de Sauvages, l'épouvante des Bergers des environs. Le peuple aime le merveilleux: bientôt il en fit des Sorciers, des Fées; bientôt il ne fut plus permis de douter de leur existence, & l'on s'accoutuma à croire à leurs prodiges, comme à souffrir leurs rapines: le temps, la misere, les maladies finirent leurs maux & leur race. Des ossemens annoncent qu'ils y ont fait un assez long séjour: plusieurs outils grossiérement fabriqués ont pu donner une idée de leurs arts & de leur intelligence. L'effroi qu'ils avoient répandu avoit fait regarder ce lieu comme dangereux, & depuis long-temps on n'osoit suivre les détours que cette grotte offroit.

M. *Lonjon*, excité par les narrations des habitans & par les craintes même qu'ils témoignoient, ne put résister au désir de s'assurer par lui-même de la vérité des faits. Les difficultés ne le rebuterent point.

Il parcourut plusieurs salles, & sa curiosité toujours renaissante, lui en faisoit désirer de nouvelles. Une ouverture se présente : elle étoit assez étroite pour qu'il n'y pût passer que la tête ; il y fait jeter une torche : l'espace s'agrandit, la voûte s'éleve, les précipices se creusent, & le désir du Naturaliste s'accroît encore. Il revient quelques jours après : la mine joue, l'ouverture s'élargit ; il y passe, suivi d'un fidelle Paysan, seul compagnon de son entreprise. Mais arrêté bientôt par des difficultés insurmontables, il se retira, en formant le projet de se munir de ce qui lui seroit nécessaire pour descendre dans ces abymes, qu'il n'a fait qu'entrevoir.

Plusieurs années se passent : le hasard

me fait rencontrer M. Lonjon à Montpellier. Le même goût nous réunit. J'avois visité avec le plus grand soin les grottes de Saint-Guilhem, de Saint-Pons, du Minervois : il me restoit à voir celles de Ganges. La *baume des Demoiselles* fut citée ; la description me parut un roman, & me fit naître le désir d'en juger par moi-même..... M. Lonjon me parla de dangers. Je répondis en choisissant le jour. Nous prîmes seulement quelques précautions à la hâte, & nous les crûmes plus que suffisantes.

M. *Brunet*, jeune homme d'une bonne famille de Montpellier, & qui s'adonne aux sciences dans un âge où l'on ne pense communément qu'à ses plaisirs, consentit à m'accompagner ; mon Domestique & deux Paysans nous suivirent. Une échelle de cordes de cinquante pieds, des cordes, des flambeaux, quelques vivres & de la curiosité, c'est avec ces provisions que nous nous mîmes en marche, le mercredi 7 Juin 1780, pour cette expédition souterraine.

Nons n'eûmes d'abord que de la fatigue ; il faut gravir (car on ne peut dire monter) pendant près de trois quarts d'heure ; le soleil, la réverbération des rochers, les sentiers tracés seulement par les pieds des chevres, les cailloux qui roulent, les marteaux, les flambeaux, les cordes, les provisions (chacun en porte sa part), tout cela ajoute encore à la difficulté de la marche. On avoit négligé de se munir d'eau, l'on espéroit en trouver dans la grotte, & ce fut une des choses qui contribuerent le plus à rendre le voyage pénible ; des cérises y suppléerent.

Au milieu de la montagne on s'arrête au *mas de la Côte* (*mas* veut dire *petites maisons*) ; nous y augmentâmes notre caravane d'un homme & d'une échelle. Sur le haut du roc se trouve un petit bois de chênes-verts qui offre un ombrage agréable, & protege de son ombre mystérieuse l'ouverture de la caverne.

Elle présente la figure d'un entonnoir ; le

haut peut avoir vingt pieds de diametre, & la profondeur peut être de trente pieds. Cette ouverture eſt tapiſſée délicieuſement par des arbres, des plantes, des vignes ſauvages avec leurs raiſins, & ſemble vouloir faire regretter l'aſpect de la nature qu'on va quitter pour s'enfermer dans ces ſombres abymes. Il faut que l'aſpect en ſoit bien effrayant, car le chien de M. Brunet, animal très-attaché à ſon maître, préféra de paſſer huit heures à l'entrée de la grotte, en faiſant des hurlemens affreux, & qu'il continua tout le temps de la maniere la plus touchante & la plus expreſſive, juſqu'au moment où ſon maître ſortit de la caverne.

Une corde tendue & accrochée à un rocher, nous permit de deſcendre en nous y tenant fortement, juſqu'à l'endroit où l'on fit tomber une échelle de bois qui ſe trouva aſſez ſolidement établie. Cette difficulté vaincue, nous nous ſommes trouvés à l'entrée de la premiere ſalle. Cette entrée va en

descendant, elle est couverte de capillaire. A droite est une espece d'antre qui ne mene pas loin.

En face se voient quatre magnifiques piliers ayant la forme de palmiers, alignés & formant galerie. Ces piliers peuvent avoir trente pieds de haut & sont déjà des *stalactites*. Ce qu'ils offrent de plus singulier, c'est qu'ils ne touchent point à la voûte qui est parfaitement unie, & qu'ils sont plus larges par en haut que par en bas, ce qui n'est pas la forme ordinaire des stalactites qui tiennent à la terre.

C'est dans cette premiere salle, séparée en deux par ces piliers, que l'on allume des feux, que l'on déjeûne & que l'on renonce pour long-temps à la clarté du jour.

On entre dans la seconde salle par un passage fort étroit, où le corps ne peut passer que de côté..... Là, pour descendre, on emploie l'échelle de bois qui a déjà servi;

cette defcente peut avoir vingt toifes, & l'inclinaifon du terrain, depuis la premiere defcente jufqu'à la feconde, peut être de trois toifes.

Cette feconde falle eft immenfe : vous voyez, fur-tout à gauche en montant, un rideau d'une hauteur qu'on ne peut mefurer, parfemé de brillans, pliffé avec grace & touchant la terre de la pointe comme s'il avoit été drapé par le plus habile artifte... Des cafcades pétrifiées, blanches comme l'émail, d'autres jaunâtres qui femblent tomber fur vous en vagues amoncelées. Le premier moment effraie, le fecond étonne & ftupefait : tout eft muet, inanimé. Il femble qu'un pouvoir fupérieur ait tout arrêté d'un coup de baguette, femblable à l'intérieur de ce palais où, du temps des Fées, les voyageurs interdits promenoient leur admiration fans rencontrer un feul être animé. Plufieurs colonnes, les unes tronquées, d'autres en obélifques ; la voûte chargée de feftons &

de lames, les unes tranſparentes comme du verre, les autres blanches comme de l'albâtre ; des criſtaux, des diamans, de la porcelaine, aſſemblage riche & bizarre qui contribue encore à retracer ces fictions, amuſemens de notre enfance.

En continuant ſur la gauche, on paſſe dans une autre ſalle aſſez large, & ſur-tout fort longue ; ſa forme eſt celle d'une galerie tournante ; on y marche aſſez long-temps. On s'arrête, pour entrer ſous une petite voûte très-écraſée, où l'on ne peut marcher que courbé ; on appelle cela *four*, à cauſe de ſa forme ronde & baſſe ; ce four a deux iſſues : les congellations y ſont blanches, grenues, & reſſemblent, à s'y méprendre, à des dragées de toutes ſortes de formes.

Il eſt impoſſible de ſe figurer les jeux bizarres que la nature s'eſt plu à former dans ce four ; il n'y a point de ſurtout de deſſert où les compartimens ſoient plus agréablement & plus réguliérement deſſinés ; tout eſt

parſemé d'un ſable fin & brillant, ſemblable à celui que les officiers emploient dans leurs ſablés.

On laiſſe, ſur la droite, un ſecond four moins curieux, & on entre dans une ſalle aſſez grande, où l'on ne voit rien que des rochers renverſés, briſés, roulés, ſuſpendus, qui annoncent des convulſions violentes dans le ſein de la terre : tout eſt triſte, lugubre, & l'on paſſe promptement, dans la crainte de voir ſe détacher une de ces énormes pierres qui ſouvent ſemblent menacer votre tête..... & ſur laquelle, un inſtant après, vous vous trouvez monté, & d'où vous en appercevez d'autres qui produiſent ſur vous le même effet. C'eſt un vaſte amphithéâtre où l'on ſe familiariſe avec la crainte, & où l'Optique & les regles de la Géométrie paroiſſent ſans ceſſe en défaut.

Les premieres ſalles étoient connues dans ces pays, & comme elles n'étoient pas le vrai but de notre voyage, nous arrivâmes

enfin à l'endroit où M. Lonjon avoit fait jouer la mine.

Le paſſage eſt étroit ; l'on ne peut y entrer qu'en rampant. Ce trou conduit à une petite piece où peuvent tenir une douzaine de perſonnes.

Derriere trois petits piliers, ſe trouve un réſervoir dont l'eau étoit ſale & bourbeuſe. Une quantité prodigieuſe de chauves-ſouris habitoient avec nous ce petit eſpace. Contre les rochers, nous obſervâmes pluſieurs criſtalliſations ſous la forme de plantes : elles étoient blanches, brillantes, & contraſtoient merveilleuſement avec le fond noir ſur lequel elles étoient appliquées. Cette ſalle étoit ouverte par le côté oppoſé à celui où nous étions entrés ; l'on n'appercevoit devant ſoi qu'un eſpace ; dont l'œil ne pouvoit apprécier les dimenſions, & pour y parvenir, aucune eſpece de route qu'un rocher à pic de cinquante pieds ; c'étoit-là le premier eſcalier où il falloit deſcendre : l'échelle de

corde eſt déployée, accrochée à un ſtalactite; on s'encourage, on regarde, on recule : un précipice horrible s'offroit de tous côtés; une pierre mettoit un temps aſſez conſidérable à deſcendre ; on l'entendoit enſuite ſauter, rouler de rocher en rocher; puis on ne l'entendoit plus. Une ſeule diſtraction ou un étourdiſſement pouvoient décider de la vie de l'obſervateur.

Cependant nous prenons notre parti. La ſalle qui s'offroit à nos yeux à la foible lueur de nos flambeaux, paroiſſoit bien faite pour nous dédommager de nos peines. Des piliers d'une hauteur prodigieuſe, une ſalle grande comme une place publique, une voûte dont nous ne pouvions même, à la hauteur où nous étions, meſurer l'élévation, des précipices dont nous ne pouvions eſtimer la profondeur, tout nous effraie & nous excite; un Payſan de Ganges, auſſi adroit que courageux, eſt le premier qui ſe haſarde: M. Brunet le ſuit; on n'appercevoit plus au

bout de trois toises celui qui descendoit, le temps qu'il y mettoit paroissoit énorme. Le rocher cessoit tout à coup à vingt pieds, & l'échelle sans soutien vacilloit & tournoit sur elle-même. Le silence profond, la foible lueur qui diminuoit l'obscurité sans la dissiper, l'effroi que cause cette solitude profonde, le bruit inquiétant de quelques stalactites brisées qui tomboient le long de la voûte, & rouloient de rocher en rocher, tout contribuoit à donner à notre voyage un air imposant qui tenoit de l'aventure. Il est possible qu'en ces occasions l'ame s'exagere ses propres sensations, mais je rends celles que nous éprouvions alors, & nous nous les sommes avouées plusieurs fois depuis.

Je descendis le troisieme, j'étois impatient & de voir & d'attendre. L'échelle déjà fatiguée par le poids des deux personnes qui m'avoient précédé, les échelons trop éloignés les uns des autres & faits en cordes, le poids de l'échelle qui les étrécissoit & les alongeoit

encore, le temps qu'il falloit mettre à se soutenir sur ses poignets pour trouver l'échelon, le détacher du rocher & faire entrer son pied dedans sans pouvoir se soutenir sur l'autre main à cause de la distance, tout cela épuisa mes forces, de façon qu'au tiers de l'échelle mon bras gauche ne pouvant plus me supporter, je restai suspendu un pied sur un échelon & l'autre en l'air, embrassant l'échelle & ne pouvant plus ni descendre ni monter. Je restai un quart d'heure dans la perplexité la plus cruelle, appercevant sous moi des précipices effrayans, n'ayant qu'un rocher étroit & glissant au pied de l'échelle, sur lequel il falloit descendre perpendiculairement ; me plaignant, & plaignant mes compagnons que cela mettoit dans le plus grand embarras. J'entendois opiner au-dessous de moi, & je jugeois de ma position par les discours des opinans. Au bout d'un quart d'heure pourtant, rappelant tout mon courage, pressé par la nécessité, retrouvant quelques forces, je me

lance à tout hasard, je glisse plusieurs échelons, mes deux compagnons me soutiennent avec force; je me laisse enfin couler dans leurs bras, trempé de sueur, accablé de fatigues, & je me jette sur un rocher tout mouillé qui me parut un sofa délicieux, où je repris bientôt mes esprits.

M***, mon domestique que ma route n'avoit pas encouragé, & qui avoit tremblé pour moi, resta en haut avec le fils de M. Lonjon; il m'avoit accompagné dans toutes les grottes, & quelque courage qu'il eût, il craignit de rester sur cette échelle mal-construite, & que chaque moment rendoit encore plus périlleuse pour nous. Nous promenâmes nos regards sur un espace immense, enrichi, couvert de stalactites & de stalagmites de toutes les formes & d'une blancheur éblouissante..... Mais il y avoit encore plus de cinquante pieds jusqu'en bas; des rochers escarpés, unis, où le pied ne pouvoit se soutenir, où la main ne pouvoit s'accrocher,

ne présentoient qu'une mort certaine au téméraire qui voudroit se hasarder à y descendre. En vain essayâmes-nous de toutes les manieres; en vain le courageux M. Lonjon tenta-t-il de frayer le passage; déjà épuisés par la fatigue, nous éprouvâmes une espece de découragement: les cordes nous manquoient; il nous auroit fallu des fiches de fer, plusieurs marteaux, des hommes & des forces.... Enfin, nous nous décidâmes, quoiqu'à regret, à remonter cette fatale échelle.

J'étois encore très-fatigué, & j'avoue que je sentis une frayeur réelle de me risquer de nouveau sur ces échelons mal-faits & mal-disposés; j'éprouvois une répugnance invincible; mon poignet me refusoit le service. Je n'avois pourtant pas envie de laisser partir mes compagnons sans moi: il étoit même nécessaire dans les circonstances que je montasse avant eux.... Je le fis, à l'aide d'une corde que je passai sous mes bras, & que tenoient en haut mon domestique & le brave Pierre,

Pierre, qui nous humilioit par ſon adreſſe & ſon audace : avec ce ſoutien, je montai avec rapidité le long du rocher; le bras droit ſuffiſoit pour me diriger; bientôt je fus en haut ſans danger & ſans crainte; mes camarades me ſuivoient gaiement, & nous ne fûmes pas plutôt réunis que toutes les peines furent oubliées, & que l'on ne s'occupa que du regret de n'avoir pas vu cette ſalle ſi ſuperbe & ſi vaſte.

Pour nous conſoler, en revenant, nous vîmes ſur le chemin même de Saint-Bauzyles à Ganges, une petite grotte qui ſe trouve dans une vigne au pied d'un olivier; tout y eſt blanc, tranſparent, criſtalliſé, parſemé de brillans; elle n'eſt point humide; on y voit des morceaux très-délicatement travaillés, un baſſin qui embelliroit le jardin du plus grand Prince. Un précipice très-profond la termine, & n'offre rien de curieux qu'un grand lac qui ſe précipite avec bruit dans un gouffre profond.

Rendus à la ville, les forces revenues, nous nous accusâmes mutuellement d'imprudence & de manque de précautions, & nous finîmes par nous promettre de revenir. Je retournai à Montpellier : mon récit enflamma le courage de nos jeunes Naturalistes, & glaça le cœur des mamans. Plusieurs compagnons s'offrirent ; j'eus des reproches à essuyer, des désirs à combattre.

Enfin, le Samedi 15 Juillet, MM. Lonjon, pere & fils, M. le Marquis de Montlaur, M. de Bouissy, Président au Parlement de Douai, M. Brunet, M. Scipion Alut (*a*), M. le Président de Ribes, M. Martin de Choisi (*b*), mon domestique, plusieurs pay-

(*a*) Littérateur distingué, traducteur de plusieurs Ouvrages Grecs & Anglois, qu'on a perdu à la fleur de son âge.

(*b*) Connu si avantageusement par les jolies pieces de vers, dont il enrichit depuis plusieurs années l'Almanach des Muses & les Étrennes Lyriques.

ſans & les gens de M. de Montlaur ſe déciderent à m'accompagner, avec le ſerment de pénétrer juſqu'au plus profond de la grotte, quelque choſe qui pût arriver.

Toutes les précautions que la prudence peut ſuggérer furent priſes, l'échelle refaite; des hommes travaillerent deux jours à diſpoſer des pots à feu, à creuſer des trous pour placer les pieds, à planter des chevilles de fer pour accrocher des cordes.

Nous partîmes de grand matin, vêtus à la légere, munis de thermometres, de crayons, de marteaux; à la fois peintres, maçons, naturaliſtes, mécaniciens, nous nous inſpirions mutuellement de la gaieté & du courage. Nous refîmes ſans peine toute la route dont nous avons déjà parlé; nous brûlions d'arriver au terme de nos travaux. L'échelle de corde commença à effrayer un peu nos compagnons; nous leur donnâmes l'exemple, & bientôt chacun ſe diſputa le plaiſir d'y deſcendre.

Le puits du Diable se présenta : c'étoit l'endroit où nous avions été arrêtés, & que nous avions ainsi nommé à cause du danger qu'il offre ; en effet, malgré tout le travail qu'on y avoit pu faire, ce passage n'avoit que la place du pied. Un rocher qui avance, gêne les genoux pour enjamber ; un précipice est derriere ; il faut marcher de côté, sur ce plan incliné, les pieds tout-à-fait en dehors ; nous n'y avons jamais vu passer les autres sans effroi, & on craignoit pour eux plus que pour soi-même.

Pendant vingt pas, ce passage étoit notre seule galerie, une corde posée au hasard notre balustrade, & le sang-froid notre conducteur.

Cette difficulté surmontée, on admiroit un pilier transparent de vingt-cinq pieds de haut, blanc comme l'albâtre, tout formé de choux-fleurs posés les uns sur les autres, en diminuant toujours & formant pyramide. Là, un nouvel obstacle nous attendoit. Il

falloit descendre ; le plan étoit incliné, l'échelle ne pouvoit servir ; un précipice étoit en bas ; le terrain étoit glissant, & il s'agissoit de tomber très-droit ; sans cela on risquoit de se perdre dans un trou profond, ou de se briser contre des rochers. Il fallut attendre une heure pour attacher des fiches de fer & placer des cordes. Ceux qui ne travailloient pas étoient obligés de coigner avec des marteaux contre des rochers pour que leurs sens ne fussent pas bientôt glacés. On fit couler en bas une piece de bois pour alonger le terrain ; & c'étoit sur ce seul appui qu'il falloit se laisser glisser directement, en se tenant par la main gauche à une corde, à laquelle on s'accrochoit de son mieux. C'est là, que deux de mes compagnons refuserent de nous suivre ; la peur les saisit, & ils aimerent mieux rester en haut, que de profiter par une nouvelle peine, & la derniere, du fruit de toutes celles qu'ils avoient prises.

Arrivés sur cette piece de bois, une stalac-

tite brisée, d'un pied de diametre, est l'endroit sur lequel on peut commencer à se croire en sûreté, & dans toute autre circonstance on en jugeroit différemment; mais, par comparaison, comme c'est un appui solide, on monte dessus avec joie & on respire un moment. Quelques gouttes d'eau-de-vie rappellent les forces, & ce qu'on y apperçoit y contribue au moins autant....

De ce pilier, on descend enfin sur un plan solide, où l'on peut marcher, sinon avec aisance, du moins avec sûreté : chaque pas attiroit un nouvel éloge.

Un autel blanc comme la plus belle porcelaine, haut de trois pieds, d'un ovale parfait, avec des marches régulieres, fut le premier objet qui nous frappa. La table de cet autel est d'un émail éblouissant, en feuilles posées les unes sur les autres, comme des feuilles d'artichaux.

Plus loin sont quatre colonnes torses;

jaunâtres, mais tranſparentes en pluſieurs endroits malgré leur groſſeur; quatre hommes ne peuvent les embraſſer. Leur hauteur ne peut s'apprécier; nous avons ſuppoſé qu'elles touchoient la voûte. Cependant, nous n'avons pu nous en aſſurer.

La ſalle eſt grande comme la moitié de Ganges; nos yeux ne pouvoient en meſurer l'élévation, ni la profondeur. Nous appercevions des cavités où l'induſtrie humaine ne pouvoit nous faire pénétrer. Aſſis ſur cet autel, nous étions entourés d'une quantité ſi prodigieuſe d'objets, qu'elle nous plongeoit dans une admiration muette & ſtupide; entre autres, ... un obéliſque auſſi haut qu'un clocher, terminé en aiguille, parfaitement rond; de couleur rouſſâtre, ciſelé dans toute ſon élévation & dans les proportions les plus exactes; des maſſes auſſi groſſes que des Egliſes, tantôt en forme de caſcades, tantôt imitant des nuages; des piliers briſés en toutes directions & couverts d'un émail en ramifi-

cations; des choux-fleurs, des dragées, tout ce que le hasard peut offrir de combinaisons bizarres & variées.... Une tête de mort fut le seul objet qui troubla notre ivresse; nous fûmes très-embarrassés de concevoir par où cet être malheureux avoit pu pénétrer dans cette grotte, puisque nous n'y étions entrés qu'en faisant jouer la mine; mais nous étant bien assurés qu'il n'y avoit aucune espece d'issue, nous conclûmes que l'eau qui inonde cette grotte tous les hivers, avoit apporté avec elle cette tête, & nous reprîmes notre gaieté.

Une des merveilles de cette grotte est une statue colossale, posée sur un piédestal, représentant une femme qui tient deux enfans. Ce morceau seroit digne du plus grand Souverain de l'Europe, si, hors de la place où il est, il conservoit la forme que nous lui avons trouvée très-distinctement, & sans nous faire la moindre illusion.

Par-tout des franges, des rideaux, des

baldaquins, des enduits d'émail & de criſtal, des dentelles, des rubans ſi délicatement travaillés, qu'il faut ſavoir que jamais l'homme n'a pénétré dans ces régions, pour croire que ce n'eſt pas un ouvrage de l'Artiſte le plus habile.

Cette ſalle eſt ronde; on pourroit la comparer à une Baſilique entourée de chapelles plus ou moins élevées; le milieu eſt un dôme dont on ne peut déterminer l'élévation, & nous avons évalué, par ce que nous avions deſcendu, qu'elle étoit d'environ cinquante toiſes. Le fond eſt humide; dans pluſieurs ſalles la terre eſt noire & l'on y enfonce; entr'autres, dans une qui reſſemble parfaitement à une ſalle de manege, avec un pilier au milieu.

Il eſt impoſſible de décrire tout ce que nous avons vu dans cette ſalle, & dans les petites pieces adjacentes, pendant dix heures que nous y avons paſſées tant à deſcendre qu'à obſerver. Pluſieurs morceaux étoient ſi

éblouiſſans, ſi réguliers, d'une forme ſi heureuſe qu'ils attirerent nos hommages. L'enthouſiaſme excuſe tout, & réellement il ſe trouve pluſieurs morceaux qu'on ne peut décrire, & dont nous fûmes ravis; le ſpath calcaire qui ſe trouve dans cette grotte eſt de la plus belle eſpece, & doit produire un albâtre précieux. On auroit voulu tout emporter, & nous pouvons même mériter le reproche d'avoir détruit pluſieurs de ces objets de notre reſpect & de notre admiration. Cette faute eſt d'autant plus grande, que ces morceaux perdent la moitié de leur prix lorſqu'ils ſont déplacés. L'humidité qui regne dans ce lieu, donne aux productions de la nature un vernis de fraîcheur, qu'on ne peut comparer qu'à la fleur d'un fruit, qui ſe perd en le touchant.

De toutes parts nous appercevions l'échelle de corde, & deſcendus au plus bas, ce qui ne ſe fit encore qu'avec des cordes paſſées ſous les bras & beaucoup de peine, nous n'oſions pas regarder l'endroit par où il fal-

loit remonter, tant la diſtance nous paroiſſoit énorme & la hauteur effrayante ; la lueur de la plus grande torche ne ſembloit pas plus forte que celle d'une bougie ordinaire.

Le terrain ſur lequel on marche eſt rempli de débris de ſtalactites ; il paroît qu'il s'eſt paſſé de grands mouvemens dans cet antre ſouterrain ; & devant nos yeux un rocher tomba, qui n'avoit été que légérement pouſſé.

Cette ſtatue de femme, dont nous avons parlé, ſe voyoit de pluſieurs endroits ; ce n'étoit point un effet de l'imagination, la reſſemblance frappa les payſans qui nous accompagnoient ; ce ne fut qu'un même cri & qu'une même admiration ; un entr'autres s'écria, ſéduit par tout ce qui l'entouroit : » Qu'on m'apporte du pain, & je reſte ici » un mois «!

Nous dînâmes en bas ; tout étoit éclairé autant qu'il étoit poſſible dans un eſpace auſſi

vaste. L'eau que nous avions trouvée dans un petit réservoir près de l'endroit où étoit placée l'échelle de corde, s'étoit purifiée depuis notre premiere course, & nous parut excellente.

Après le dîner, nous fîmes le procès-verbal de notre descente & des moyens employés pour y parvenir ; nous le mîmes dans une bouteille bien scellée, nous plaçâmes la bouteille dans un endroit où elle ne pouvoit être brisée ; une boîte de fer-blanc contint nos noms, & au plus profond de la grotte près d'un portique, le morceau le plus étonnant de ce lieu, nous attachâmes une plaque de plomb où nos noms sont inscrits. On ne seroit point étonné de ces petits dédommagemens de l'amour-propre, si on pouvoit par soi-même s'assurer de la patience, du courage & de la prudence qu'il a fallu employer.

Les flambeaux qui finissoient nous avertirent de partir : ce fut à regret. Qu'on ne

croie pas ceci le langage de l'enthousiasme; nous osons l'assurer, on y peut passer un jour entier sans avoir le temps de tout voir. La description de la grotte d'*Antiparos* qu'on crut fabuleuse dans M. de Tournefort, & qui n'est qu'exagérée d'après les voyages intéressans de M. le Comte de Gouffier, est une foible image de la grotte de Ganges; la distance n'est pas assez grande pour qu'on ne puisse s'en assurer, & nous invitons les voyageurs, amateurs de ces sortes de curiosités, à s'y transporter sans défiance : alors nous nous flattons qu'ils nous rendront justice, & qu'ils conviendront que nous n'avons rien dit de trop.

Au bout de douze heures & demie, passées tant dans les autres salles que dans celle-là, nous sortîmes sans avoir éprouvé d'autre incommodité que la fatigue excessive. L'air légérement humide n'est point nuisible; il est même favorable aux poitrines délicates. Nous étions harassés, mais ravis; & revoyant le

jour, il nous sembloit que nous sortions d'un rêve que nous regrettions de voir finir.

Le chemin pour remonter est beaucoup plus facile ; d'ailleurs, à présent, les fiches de fer sont posées. Avec une échelle de corde bien faite, d'autres cordes encore pour les endroits difficiles, on peut sans crainte pénétrer par-tout ; il y a dans le Pays l'intrépide Pierre qui y conduira les curieux ; il s'expose avec zele, redouble de courage dans les dangers, & rassure ceux qui n'en ont pas l'habitude. M. Lonjon d'ailleurs, qui habite Ganges, & dont nous ne pouvons trop louer l'honnêteté, l'adresse & le sang-froid, MM. ses fils, dignes en tous points de ce respectable pere, ne refuseront point de donner tous les éclaircissemens nécessaires, & d'accompagner même ceux qui paroîtront vraiment curieux.

Je crois bien qu'on peut trouver dans le sein de la terre une grotte aussi belle; mais je suis persuadé qu'il est impossible d'en trouver

une qui la ſurpaſſe : c'eſt le ſeul motif qui m'a engagé à publier cette deſcription, dont je garantis l'exactitude & l'authenticité.

Par M. MARSOLLIER DES VIVETIERES.

PRÉTENDUS SORCIERS

ARRIVÉS A LYON DANS UN CHAR VOLANT,

AU NEUVIEME SIECLE.

DANS ces temps d'ignorance & de barbarie où l'on brûloit les Juifs, où l'on tranſportoit les Saxons incrédules d'une contrée à l'autre pour leur faire changer d'opinion, tous les événemens qui ſembloient extraordinaires, parurent aux peuples de la France méridionale, les effets d'une force ſurnaturelle & du pouvoir des Sorciers.

Les inondations, & ſur-tout les orages qui détruiſoient les récoltes & l'eſpoir des Hameaux, leur furent attribués, & l'on diſtin-

guoit parmi eux les *souffleurs des tempêtes*; *tempestarii*. Les Sorciers ne faisoient pas le mal sans intérêt : toutes les productions des champs, tous les grains abattus par la grêle ou par les vents, fruits de leur haine ou de leurs plaisirs, passoient, à l'aide des chars volans qu'ils dirigeoient à volonté dans les airs, dans une contrée nommée *Magonie*. C'est là que les Sorciers trouvoient un débit avantageux de leurs rapines, que leurs greniers, toujours remplis, étoient sans cesse vuidés, & qu'ils faisoient bientôt des fortunes considérables.

Nos peres vouloient bien les chasser & se délivrer de leurs fléaux ; mais comment faire ? Les poursuivre dans les airs n'étoit pas chose aisée ; il eût fallu avoir le secret de leurs voitures aériennes. La voix de l'homme n'étoit pas assez perçante pour les intimider & se faire entendre au-dessus des nues : alors on éleva les cloches ; on en fit les interpretes de la frayeur publique ; mais avant de les

inſtaller dans leur emploi, on voulut leur donner un caractere plus impoſant, & de là vint l'uſage de conférer le Baptême. Tous les Rituels du temps contenoient des exorciſmes contre les auteurs des maléfices, des prieres pour conjurer les Sorciers d'interrompre leurs jeux & leurs commerces ; & dès que les cloches eurent été établies pour porter ces paroles de paix, on ſe mit à ſonner pour conjurer le temps.

Sous l'Epiſcopat d'Agobard, on vit à Lyon dans la place du Change, vis-à-vis la maiſon des Comtes de Forez, une femme & trois étrangers, qu'on crut deſcendus d'un char aérien ; le peuple, furieux d'une grêle qui avoit quelques jours auparavant détruit ſon eſpérance, imagina voir en eux des habitans de Magonie. Il les ſaiſit & les conduiſit aux priſons de l'Archevêque. Déjà on ſe préparoit à les brûler, lorſqu'Agobard, l'homme le plus éclairé de ſon ſiecle, chercha à les ſauver, & publia à cette occaſion un Traité

curieux & ſavant contre l'exiſtence des chars aériens & de la contrée de Magonie. Mais en vain le généreux Prélat employoit les citations des SS. Peres, & les raiſonnemens tirés de la phyſique du temps, le bûcher alloit s'allumer, ſi plus ſage encore qu'éloquent, il n'eût fait ſecrétement évader les étrangers, objets de la haine du peuple, & qui ſeroient devenus les victimes de ſa fureur.

Dans un moment où de hardis Pilotes ont traverſé les airs, il eſt doux de penſer qu'on a le bonheur de vivre dans un ſiecle éclairé & ſous un Gouvernement ſage, qui ſait offrir des récompenſes à ceux qui, huit ſiecles auparavant, auroient riſqué d'être la proie des flammes & de la vengeance du peuple.

*Par M. DE L****.*

ÉLOGE
DU CHEVAL DE CALIGULA.

Jusqu'a quand verra-t-on l'eſprit & le génie s'abandonner à la ſatire ? Ecrivains célebres, ne ceſſerez-vous point de flatter le malheureux penchant de vos lecteurs, & n'aurez-vous jamais le courage de louer, que lorſque l'eſpérance d'un prix Académique vous arrachera un éloge ?

Je n'ai pas vos talens ; mais, graces au ciel, je ſais déteſter le vice & admirer la vertu. Je m'extaſie ſur-tout, quand je vois, en parcourant l'Hiſtoire, le diſcernement que tant de Rois & d'Empereurs ont montré dans le choix de leurs Miniſtres. Lorſque je réfléchis combien le nombre des ſots & des fripons a toujours été ſupérieur à celui des honnêtes gens, & que je vois écarter ceux-là pour prendre préciſément ce qu'il y a de

mieux dans ceux-ci, alors j'avoue que je me ſens ſaiſi d'étonnement & de reſpect ; & ſans fronder le pays & le ſiecle qui m'ont vu naître, j'envie le bonheur de ceux qui ont vécu dans ces temps fortunés.

C'eſt ſur-tout, quoi qu'en aient dit ſes détracteurs, ſous le regne heureux de l'Empereur *Caligula*, que j'aurois déſiré de vivre ; de ce Prince judicieux qui ſut ſi bien déterrer le mérite obſcur, qui ſans s'arrêter au rang, à la naiſſance, & même à l'eſpece, éleva ſon cheval à la dignité de *Secrétaire d'Etat*. C'eſt de ce rare perſonnage que je me propoſe de faire l'éloge.

Ce Miniſtre avoit ſans doute des amis ; mais il étoit trop grand pour ne pas avoir des ennemis auſſi. Les mauvais plaiſans du parti de l'*oppoſition* de ce temps-là porterent leur audace au point de compromettre l'Empereur lui-même dans le choix qu'il avoit fait d'un animal ſi utile, & ſi digne de porter avec lui le fardeau de l'univers. Heureuſement tout

a son terme, même le préjugé ; & j'ai lieu de croire que le siecle présent rendra à mon Héros la justice qu'il n'a pu obtenir de son vivant.

Je ne pardonne pas aux Historiens, qui s'appesantissent si souvent sur les faits les plus minutieux, d'avoir passé sous silence sa famille, sa naissance & son éducation. Je serois sur-tout curieux de savoir s'il étoit cheval de carrosse ou de charrette, de chasse ou de manege. Plusieurs Auteurs ont prétendu qu'il étoit le plus mauvais cheval de l'écurie, fondant leur assertion sur un axiome politique, qui dit que dans un Gouvernement dont la corruption est la base, ce sont les plus chétifs sujets qui parviennent aux plus grandes places. Sans daigner réfuter une maxime aussi absurde que républicaine, je me hâte de rapporter une anecdote qui prouvera clairement que cet illustre personnage ne dut son élévation qu'à son seul mérite, & qui jettera en même temps quelques éclaircissemens sur son

premier état. Il en résultera évidemment qu'il étoit un cheval de selle.

Caligula le montoit un jour, en traversant une campagne, & il faut avouer que ce bon Prince avoit une maniere particuliere de se tenir à cheval. Aussi les Courtisans ne manquerent-ils pas de lui protester que Sa Majesté étoit le meilleur Ecuyer de l'Empire. Quelle main! quelles graces! quel à-plomb! L'honnête cheval indigné de ces fades adulations, se détermina à faire connoître à l'Empereur la vile canaille qui l'entouroit: il prit sur le champ un parti vigoureux, fit une ruade & jeta son Maître dans la boue. Le Prince moins étourdi de sa chute que frappé d'une leçon aussi nouvelle, persuadé que son cheval réunissoit en lui seul toute la probité & l'honneur de la Cour, ne balança pas de ce moment à l'élever aux premieres dignités de l'Etat.

Un changement si subit n'influa point sur son caractere, il demeura toujours le même;

il n'avoit point ces airs insolens qui caractérisent les parvenus : on auroit dit qu'il étoit la seule personne à la Cour qui ne sentoit pas sa supériorité. Il n'employa jamais de petites ruses pour capter l'attention & la confiance de son Maître. Il ne chercha point à lui rendre ses sujets suspects, ni à l'engager à fermer l'oreille à leurs plaintes & à leurs justes demandes. Il n'eut pas la sotte ambition de vouloir s'approprier tous les grands emplois, quoique par ses talens & son mérite il eût le droit d'y prétendre avec plus de raison que la plupart de ses successeurs.

Élevé aux plus hautes dignités, la modestie qui l'accompagna toujours, lui défendit de faire valeter les Patriciens dans son antichambre, ou de les charger des plus viles besognes ; modestie incroyable ! sur-tout dans ces circonstances ; car la Noblesse Romaine étoit alors si avilie, que pour peu que le Cheval Ministre en eût paru flatté, les premieres Maisons se seroient disputé la gloire

de promener l'étrille sur son auguste corps: le premier emploi auroit été celui de vuider son écurie.

Comme il ne flattoit personne, & qu'il dédaignoit la flatterie, il se garda bien d'avilir les pensions, en les accordant à la troupe vénale des Rimailleurs & des Panégyristes: il avoit trop de jugement pour ne pas sentir le ridicule d'une si sotte vanité.

Content du juste produit de sa charge, & parfaitement désintéressé pour lui-même, il ne l'étoit pas moins à l'égard de sa famille; il ne songea jamais à l'enrichir, quoique probablement jamais Ministre n'eût eu des parens dont l'état eût pu mieux justifier ses bienfaits. Il ne les tira pas de la charrette ou de la charrue pour déshonorer sa Patrie dans les Cours étrangeres, ou pour la dépouiller chez elle.

Sa sobriété étoit si grande que lorsqu'il avoit le ventre plein, il ne demandoit jamais davantage.

davantage. Quel exemple de modération ! quelle leçon pour les gens en place ! Il y a plus : ſon Maître ſcandaliſé de ſon exceſſive ſimplicité, lui fit ſervir une fois de l'avoine dorée. L'Hiſtoire obſerve que le modeſte & déſintéreſſé *Incitatus* rejeta ces mets éblouiſſans, il fallut que ſon palefrenier lui allât chercher ſa ration accoutumée, & dans la forme ordinaire. Quel eſt celui de ſes confreres qui auroit été à l'épreuve d'un pareil picotin ?

L'Hiſtoire qui a gardé le ſilence ſur ſa famille, nous laiſſe encore ignorer ſi ce grand Miniſtre étoit cheval entier ou non. On pourroit cependant ſe décider pour la négative ; en effet, il n'a jamais été fait mention de ſes amours. Or, il auroit été plus difficile à un cheval en place qu'à tout autre, d'impoſer ſilence à ſes paſſions ſur cet article, qui a été de tout temps le foible des grands hommes, & même celui des petits. Quoi qu'il en ſoit, il eſt conſtant qu'il n'enrichit point ſes maîtreſſes, puiſqu'on n'en a pas parlé,

Il eſt difficile d'entrer dans des détails ſur une perſonne dont la vie eſt ſi peu connue. Mais ſi les Hiſtoriens n'ont rien dit de ſes vertus, le ſilence qu'ils ont obſervé à l'égard de ſes vices, eſt une preuve non équivoque qu'il en étoit exempt; car les vices de ceux qui éprouvent une élévation ſubite ne s'oublient jamais. L'acharnement de la calomnie qui n'a pas ceſſé de pourſuivre ſa mémoire, lui a toujours reproché ſon ignorance & ſa bêtiſe; mais qu'on le juge par comparaiſon, & c'eſt la ſeule façon de juger; qu'on ſonge que vivant uniquement de foin & d'avoine, il n'en a jamais volé; qu'il a été même le ſeul Miniſtre qui ſe ſoit contenté de cette nourriture frugale; que l'on faſſe attention ſur-tout à l'innocence & à la ſimplicité de ſon ame, & on lui rendra enfin cette juſtice, que la vertu opprimée doit toujours attendre de l'équitable poſtérité.

Traduit de l'Anglois.

DESCRIPTION

DE LA VILLE D'HIERES.

J'EUS le bonheur, dès le lendemain de mon arrivée à Hieres, de trouver à louer un cabinet nouvellement bâti & très-commode, dans un jardin très-agréable. J'y entrai tout de ſuite, & je m'arrangeai pour y paſſer deux mois. J'avois reçu à Lauſanne une lettre de recommandation pour M. *Alhiet*, un des principaux habitans d'Hieres. Il étoit à ſon bien de campagne, à une lieue de la ville. Il eut la complaiſance de venir dès le lendemain, & de ſe prêter à mes divers beſoins. Sans l'aſſiſtance de cet homme officieux, je me ſerois trouvé dans le plus grand embarras, étant inconnu comme je l'étois à tous les habitans, & n'entendant pas même leur langage; c'eſt un patois Provençal, dans

lequel je n'ai trouvé aucun rapport avec le François.

M. Alhiet monta mon petit ménage & me procura une cuisiniere, presque la seule dans tout Hieres qui parlât François. Bientôt j'eus occasion d'éprouver que le caractere honnête & obligeant est inné à tous les habitans du lieu. Au moins les personnes avec lesquelles j'ai eu affaire, possedent ce caractere, & m'ont laissé les impressions d'une tendre reconnoissance, qui ne s'effacera jamais.

Je fis un jour, suivi de mon domestique, une promenade, dans laquelle je m'éloignai assez de la ville pour m'égarer dans les montagnes & ne pouvoir retrouver aucun chemin. Du sommet d'une colline j'apperçus une petite cabane vers laquelle je dirigeai mes pas. Mais la descente étoit difficile, & je rencontrois souvent des rochers glissans, que j'avois la plus grande peine à franchir. J'entrai dans un champ labouré, & me trouvai au milieu

de la petite portion de terre qui dépendoit de la cabane. Je continuai, en perçant à travers des ceps de vigne, & en m'accrochant à de petits arbres, pour ne point faire de chute fur ce terrain efcarpé. Tout d'un coup j'apperçus un homme, qui étoit le maître de ce bien. Je craignis qu'il ne fe fachât de voir deux inconnus entrant dans fa poffeffion & fe frayant une route. Bien loin de là, je fus agréablement furpris de voir cet homme s'approcher d'un air ouvert, me tendre la main & m'aider à defcendre. Nous ne nous entendions guere, mais les geftes fuppléoient aux paroles. Il m'offrit cordialement d'entrer fous fon toit, & de m'y rafraîchir. Comme il étoit midi & que je voulois regagner le logis, je le remerciai. Là-deffus il fe tourna du côté de mon valet, & dit qu'il falloit au moins qu'il goûtât de fon vin. J'avoue que cet excès d'humanité me toucha. Affurément dans d'autres pays, on ne feroit pas fi bien reçu en pareil cas.

Hieres eſt environnée de campagnes unies & baſſes, autour deſquelles regne une chaîne de montagnes, excepté au midi du côté de la mer. L'étendue des plaines, en longueur & en largeur, eſt d'une heure de chemin. Cependant il y a auſſi vers l'occident, une vallée étroite qui conduit à Toulon. Une petite riviere nommée *Gapaud*, traverſe le plat pays ; elle ſort d'entre les montagnes au nord, & va ſe jeter dans la mer. La plaine eſt diviſée en deux parties, dont celle qui eſt à l'occident ou à la droite de la riviere eſt particuliérement fertile.

Les montagnes qui entourent cette contrée, ſe partagent en une multitude de collines de différentes formes. La plupart ſont d'un roc tout nu ; les autres portent des pins & différens arbuſtes. En général toutes ces hauteurs ſont fort eſcarpées. Le bas eſt communément cultivé, mais pour cela il faut le diſpoſer en terraſſes ; & le terrain cultivé ne laiſſe pas de demeurer

dur & pierreux. Rien n'y vient mieux que les oliviers; aussi y en a-t-il par-tout à foison.

A mesure que les campagnes s'approchent de la mer, elles deviennent marécageuses; de sorte qu'il y a peu d'endroits où l'on puisse marcher jusqu'au rivage. Au-delà de la terre ferme, environ à une lieue dans la mer sont les Isles d'Hieres, dont la hauteur est assez considérable. Il n'y a que deux endroits d'où l'on peut voir dans ces Isles la haute mer.

Il est probable que toutes ces plaines autour d'Hieres, ont été autrefois sous la mer. M. *Busching* dit dans sa *Géographie*, qu'il y avoit jadis un Port à Hieres, & qu'ensuite la mer s'en est retirée de deux mille pas. Cette retraite a eu lieu sur plusieurs autres côtes; mais la cause la plus vraisemblable est que cette côte étant en talus, les pluies en la lavant, & la mer en la baignant, en ont successivement détaché des pierres & de la terre qui opposant une barriere à la mer,

l'ont obligée de s'éloigner. Ces cas autrefois fréquens dans les lieux où les rivieres ſe déchargeoient dans la mer, ſont devenus plus rares, parce qu'à la fin l'éboulement des pierres & des terres a ceſſé, & la côte s'eſt affermie.

De la riviere *Gapaud* ſortent çà & là de petits ruiſſeaux ou filets d'eau, qui en ſe réuniſſant en forment de plus grands, & que les induſtrieux colons ſavent faire dériver, pour l'arroſement de leurs prairies & de leurs jardins.

Au nord-oueſt des montagnes qui ceignent ce petit diſtrict, préciſément là où s'ouvre la vallée étroite qui conduit à Toulon, eſt ſituée la ville d'*Hieres*, ſur une des montagnes les plus hautes, les plus pointues & les plus eſcarpées. Cette montagne s'éleve encore perpendiculairement, en une pointe de rocher dépouillé qui domine ſur la ville, & qui dans un certain éloignement repréſente les tours & les murs d'une citadelle. De la plaine, la

ville, à caufe de fa fituation élevée, fe préfente affez bien; plufieurs Eglifes & autres édifices frappent agréablement la vue; mais de près & en dedans, c'eft un lieu fort défagréable. Il y a des maifons hautes & maffives; mais c'eft ce qui obfcurcit les rues, d'ailleurs étroites, & en divers endroits efcarpées. La partie fupérieure de la ville eft fur un fond de rocher très-haut & très-rude à monter. C'eft-là que font un Chapitre de filles nobles, & une Collégiale de douze Chanoines. Il y a auffi dans Hieres plufieurs familles nobles vivant à leur aife; mais le gros des habitans confifte en laboureurs, en artifans, & en petits merciers.

On ne trouve point à *Hieres* non-feulement les délicateffes, mais même les chofes néceffaires à la vie; il faut tout faire venir de Toulon, qui eft à trois lieues. J'avois une pourvoyeufe à qui je remettois trois fois par femaine un billet où étoit marqué ce dont j'avois befoin, & elle l'apportoit au logis.

Je lui donnois chaque fois quelques ſous à volonté, & elle paroiſſoit toujours contente. C'eſt ainſi qu'on reçoit de Toulon de la viande, du poiſſon, du café, du ſucre, &c. Il n'y a pas même une goutte d'encre à vendre à *Hieres.* Mais le jardinage y eſt abondant & bon; le pain eſt le meilleur que j'aie jamais mangé. Le bois eſt aſſez rare; on le vend neuf ſous le quintal.

Du côté de la plaine, & principalement ſur le chemin de Toulon, la ville eſt entourée d'une infinité de jardins, dont chacun a ſa baſtide plus ou moins grande, mais toujours maſſive. Les jardins les plus près de la ville ne ſont pour la plupart plantés que de citroniers & d'orangers, & entourés de hautes murailles. De petites ruelles en tout ſens forment une eſpece de labyrinthe entre ces murailles; & un étranger a bien de la peine à s'en tirer. Cela rend la promenade un peu pénible, parce qu'avant de gagner un lieu dégagé, il faut traverſer ce labyrinthe.

Ces jardins de citroniers & d'orangers ne ſont arrangés que pour le profit; de ſorte que les arbres ſont auſſi ſerrés qu'il eſt poſſible. La diſtance ordinaire eſt de huit pieds; de ſorte qu'on ne ſauroit s'y promener faute d'allées. Ceux qui ſont plus éloignés offrent un meilleur arrangement; il y a des compartimens & des allées. On y trouve auſſi divers arbres fruitiers, amandiers, figuiers, ceriſiers, &c. par allées comme dans nos vergers. Les jardins potagers ſont à la campagne en pleine terre ; les cabinets & les autres ornemens ſont rares dans les jardins; tout s'y rapporte au gain. Tout au plus voit-on à l'entrée de quelques jardins deux triſtes cyprès, ou, ce qui tient de la magnificence , deux palmiers.

Le commerce des oranges & des citrons eſt en effet fort lucratif. On m'a montré un jardin que j'eſtime avoir tout au plus de neuf à dix arpens, & qui rapportoit dans les années médiocres neuf à dix mille livres de rente , & dans les meil-

leures jufqu'à quatorze milles. Le cent de ces fruits ne fe vend pourtant que vingt fous de France, ou fix *gros* de Saxe. On tire auffi parti des fleurs qui tombent. Elles font raffemblées & vendues aux parfumeurs à Marfeille ; & dans toutes les grandes villes de cette côte, on a pour le même ufage plufieurs buiffons odoriférans dans les jardins ; comme le jafmin, l'*Acacia mimofa*, &c.

A *Heres* on vend beaucoup de fleurs. Les choux de toute efpece font fort délicats ; il y a des champs entiers d'artichaux. Tout cela s'envoie à Toulon & à Marfeille, de même que les fleurs, qui viennent ici dans des faifons où l'on n'en a point dans des pays moins chauds. Prefque tous les jardins font bien arrofés ; le long de leurs murailles il y a de petits conduits murés, pour y amener l'eau.

La plus grande partie de la plaine confifte en champs & en prairies, dont le fol paroît très-fertile. La terre labourable eft partagée ;

comme en général dans toute la Provence, en bandes étroites, où l'on met alternativement des ceps de vigne & du froment. Mais il y a auſſi ſur le même terrain une grande quantité d'oliviers, de figuiers & quelques amandiers. La vigne n'y eſt point attachée. Ce ſont de vieux ceps épais, d'environ une demi-aune de haut. Ils pouſſent tous les ans des jets, qu'on taille juſqu'à deux yeux. Le vigneron cultive ſi bien, qu'il a toujours du jeune bois fertile, ſans que la groſſe tige devienne plus haute.

On trouve fréquemment dans les vignobles de petites places de dix pieds en carré ; pavées de pierre & qu'on arroſe de chaux pour rendre le terrain ferme & uni. Autour de ces places il y a de petites murailles d'environ deux pouces & demi de haut : elles regnent de trois côtés, le quatrieme eſt ouvert. Ces places ſervent pendant la vendange à y dépoſer les grappes coupées, & on les porte en ville ſur des ânes pour être miſes au

preſſoir. Un trou fait à la muraille de derriere, laiſſe ſortir le jus qui s'écoule des grappes ; & un vaſe, placé au-deſſous de ce trou, ſert à le recevoir.

Là où la plaine aboutit aux montagnes ; & au pied de ces montagnes, la pierre devient ſeche & dure. On diviſe le terrain en terraſſes de diverſe largeur, dont la plupart ſervent à la vigne. Dans quelques endroits, où il y a des places d'une certaine largeur qui ſont labourables, on ſeme du froment. Au ſommet des montagnes il n'y a guere que des rochers nus, des arbres chétifs ou des buiſſons de genievre, de romarin, de cyſte, &c.

La partie ſituée de l'autre côté de la riviere eſt plus ſtérile ; mais les oliviers ne laiſſent pas d'y venir abondamment : une étendue conſidérable de cette plaine eſt coupée par de vaſtes ſalines, & par des marais qui les environnent.

Toute cette contrée eſt agréable, & fort ſaine pendant les mois d'hiver. De là vient que pluſieurs perſonnes y viennent des pays lointains pour rétablir leur ſanté. Il y a des promenades pour les piétons; mais l'ombre y manque. Un étranger qui veut s'arrêter ici, & qui eſt accoutumé au beurre, fait bien d'en acheter une proviſion, car on n'y en trouve point. Il n'y a d'autre lait que celui des chevres. Les vaches, auſſi-bien que les chevaux, ſont de la plus grande rareté. Tout le bétail conſiſte en chevres & en ânes. Dans un canton tout à fait reculé, j'ai apperçu une ſeule fois des bœufs ſur un pâturage.

Outre la beauté des contrées & la variété des vues qui rendent les promenades agréables, je prenois un plaiſir ſingulier à conſidérer tant d'arbres & de plantes que l'on n'a ailleurs que dans des ſerres. Le long des chemins, & par-tout où il y a des hauteurs, on rencontre des grenadiers, des lentiſques, des myrtes à grande feuille, du jaſmin jaune,

diverſes eſpeces de roſiers toujours verts, &c. Mais rien n'embellit plus les promenades que l'arbuſte dont toutes les haies ſont garnies, & qui porte des fleurs dont toute la campagne eſt embaumée en automne. C'eſt le *milax aſpera fructu rubente*. Parmi les buiſſons épais, ſurtout dans les lieux humides, la vue eſt fort réjouie par le *ruſeus*, dont les feuilles unies & fermes comme du parchemin, ſont d'un vert éblouiſſant, relevé par le rouge vif d'un gros fruit rond placé au milieu.

Au plus haut des montagnes ſe montrent des pins, des chênes toujours verts à feuille épineuſe, & des lieges dont l'écorce donne la matiere des bouchons, mais qui ne deviennent pas fort gros. L'un des plus agréables arbuſtes eſt l'*arbuſtus renedo* ou fraiſier. Vers la fin de l'automne, il porte ordinairement à la fois des fleurs, & des fruits à demi ou tout-à-fait mûrs. Le fruit mûr reſſemble à une groſſe fraiſe : il en a preſque toujours le goût, mais il eſt moins fin & un

peu aigrelet. Ce fruit pend à de longues queues comme les cerises. Lorsqu'il n'a pas encore sa maturité, il est d'un beau jaune. Les genevriers sont aussi fort beaux, & portent des baies d'un brun rougeâtre.

Je viens aux grandes salines, situées à une lieue d'*Hieres*, au sud-est, à l'extrémité de la plaine. Elles consistent en plusieurs bassins creusés dans les terres voisines de la mer, & qui sont autant de réservoirs qu'on remplit d'eau de mer, qui après s'être évaporée, laisse en dépôt le sel qu'on en retire. La place destinée à cet usage est un grand carré, dont le circuit demande une heure de marche ; elle est entourée d'un fossé profond rempli d'eau de mer, & défendue par un rempart, qui empêche de s'y glisser furtivement. On entre dans cette plaine par une porte, à côté de laquelle il y a divers bâtimens pour les travailleurs.

Ce rempart sert d'enclos à tous les réservoirs, dont chacun est entouré de sa propre

chauſſée, & conſerve ainſi ſon eau ſans écoulement. A côté de ces chauſſées regnent partout des canaux, ſur leſquels on peut aller dans de petites barques à chaque réſervoir pour y chercher le ſel. Il y a toujours entre deux réſervoirs une place, ſur laquelle il y a diverſes roues à puiſer, à demi-enfoncées dans le ſol, que des chevaux font aller. Elles ſervent à tirer l'eau d'un réſervoir, pour la faire entrer dans l'autre.

Les canaux rempliſſent les réſervoirs d'eau de mer pour y être évaporée. Mais afin qu'un réſervoir fourniſſe plus de ſel à la fois, quand l'évaporation eſt parvenue à un certain point, on y fait entrer de nouvelle eau, & l'on continue juſqu'à ce que le dépôt ſoit aſſez fort & l'évaporation finie. Après toutes ces manipulations, on raſſemble le ſel, qu'on met par monceaux ſur des places ſeches. Dans le temps où l'évaporation eſt prête à finir, il faut prendre garde qu'il ne ſurvienne pas quelque groſſe pluie qui cauſe une nouvelle

ſolution. On prévient cet accident, en verſant ſur le ſel une nouvelle ſaumure qui l'empêche de ſe diſſoudre, & qui ne ſe diſſout pas elle-même par la pluie.

Les monceaux de ſel ſec ſe portent au magaſin. C'eſt un édifice conſidérable, entouré de murailles épaiſſes, qui en font un carré fort long. Il eſt près de la mer; & les vaiſſeaux y chargent le ſel pour le porter ailleurs. On en fait annuellement 90 à 100,000 minots. Chaque minot peſe juſte un quintal. Le Roi, ou plutôt le Fermier-Général, paye au propriétaire de l'entrepriſe cinq ſous par minot. Les frais annuels montent à 14000 livres. Ainſi les Entrepreneurs n'ont guere que 1000 livres de profit net. Les Fermiers vendent un louis d'or ce qui leur a coûté cinq ſous. Les Fondateurs de cette entrepriſe ont-ils prévu que leurs deſcendans tireroient à peine la centieme partie du profit?

Auprès du magaſin loge un Officier avec quelques Soldats, pour protéger le travail.

Il reſte quelques remarques à faire ſur les montagnes qui entourent la plaine d'*Hieres*. Celles qui ſont au nord conſiſtent en une eſpece d'ardoiſe, d'un gris tirant ſur le rouge, un peu graſſe au toucher, & modifiable par les impreſſions de l'air. La terre dont ces montagnes ſont légérement couvertes, paroît n'être qu'une eſpece de raclure de cette ardoiſe. Ses couches ſont pour la plupart fort déliées, n'ayant guere que l'épaiſſeur d'une feuille de papier. J'ai trouvé ici ce que j'avois obſervé dans d'autres carrieres d'ardoiſe, c'eſt que çà & là les couches ſont entre-mêlées d'autres matieres pierreuſes quartzeuſes, ou de l'eſpece des cailloux; & que parmi les couches de *quartz* il y a diverſes pierres criſtalliſées. Il eſt difficile de deviner comment ces couches étrangeres ſe ſont introduites parmi les autres.

Les montagnes ſituées au midi, vers le bord de la mer, ſont un peu plus hautes que les précédentes, & d'une toute autre

espece. Les pierres en sont calcaires, ou même souvent de pures pierres à chaux, parmi lesquelles il y a plus ou moins de marbre fin. Çà & là sont des carrieres d'où l'on tire du marbre. L'espece la plus commune est d'un gris foncé ; la meilleure est blanche, parsemée de taches rouges ; celle-ci est fort dure & reçoit un beau poli. Entre ces couches, repose une terre fine de *bolus* rouge, dans lequel on rencontre de beaux cristaux de *spath*.

Sur une de ces montagnes méridionales, dans un endroit tout-à-fait stérile & pierreux, & sous ces débris d'éclats de rocher, je trouvai un morceau de ce marbre blanc & fin, qu'on nomme *salin*, qui étoit manifestement un fragment de quelque ouvrage antique ; car on y voyoit encore quelques traces de l'art. Il n'y avoit d'ailleurs dans les environs aucun vestige d'édifice brûlé.

Tous les habitans sont laborieux & économes. De bon matin on voit des familles

entieres ſortir de la ville pour aller travailler aux champs. Les meres portent les enfans qu'elles allaitent dans des berceaux ſur leur tête. Le ſoir tout rentre dans le même ordre. Ils ont au milieu de leurs champs de petits bâtimens de pierre, où ils ſe repoſent à midi, & qui leur ſervent d'abri contre la chaleur & la pluie.

Les champs ſont en général travaillés à la bêche, faute de bétail. C'eſt une choſe remarquable que le ſoin qu'on prend pour ramaſſer du fumier, & pour y faire entrer tout ce qui en peut ſervir. J'ai trouvé ſur ces montagnes diverſes places défrichées depuis peu.

J'ai comparé ce peuple avec les habitans des petites villes de Suiſſe ; & la comparaiſon étoit à l'avantage des premiers. On voit ſouvent par troupes des Suiſſes oiſifs dans les rues, ou même dans les cabarets. Ils aiment mieux vivre dans la pauvreté, que d'améliorer leur ſort par le travail.

On peut conclure de là que l'homme de la nature fuit la vie active & se plaît dans le repos ; en sorte qu'une grande nécessité peut seule l'exciter au travail ; mais pour cela, il faut déjà avoir fait de grands progrès dans la réflexion, & sentir qu'une occupation réglée & les avantages qu'elle procure, sont les vrais moyens de mener une vie douce & d'arriver au contentement. Quelques Politiques prétendent que le moyen le plus efficace pour former le peuple au travail, est de le charger d'impôts. Sans contredit des hommes courbés sous ce joug, s'occupent plus que ne fait un peuple grossier qui a le nécessaire & peut vivre sans peine. Jusque-là l'assertion est fondée ; mais il n'en est pas moins vrai que le ressort intérieur & permanent de tous les travaux, est le sentiment du bien-être qui en résulte. Quiconque reconnoîtra que par ses soins laborieux il peut joindre au nécessaire l'utile & l'agréable, & que ces jouissances peuvent aller toujours en croissant, redoublera d'efforts & travail-

lera de grand cœur & avec assiduité. Ces motifs sont fort supérieurs à ceux de la simple nécessité.

Par feu M. SULZER, *de Berlin.*

DES CHIFFRES ARABES.

Les chiffres *Arabes* étoient en usage chez les Romains, qui s'en servirent d'abord pour indiquer des mots, ensuite des syllabes, des poids, des mesures, & enfin des nombres : peu-à-peu l'usage en devint général pour les comptes : car dans les monumens publics, on conserva presque toujours les lettres capitales & les chiffres nommés *Romains*. Dès le second siecle, les chiffres prétendus *Arabes*, furent introduits dans l'arithmétique. Boëce, dans le cinquieme siecle, s'en servoit ; Gerbert, depuis Pape, sous le nom de Sylvestre II, qui passe pour avoir emprunté les chiffres des Arabes, maîtres de l'Espagne, de son temps, atteste lui-même qu'il les tenoit de

de Boëce, antérieur de 300 ans, au paſſage des Arabes en Eſpagne. Par quelle raiſon a-t-on donc nommé *Arabes* ces chiffres? C'eſt que de l'Italie ancienne, l'uſage en paſſa dans le reſte de l'Europe, puis en Orient. L'Europe les oublia juſqu'à la renaiſſance des Lettres. A cette époque, les Arabes qui les avoient conſervés & employés, nous en rendirent l'uſage, & nous leur donnâmes leur nom; puis nous leur en attribuâmes l'invention. Il faut voir tous ces points bien établis & diſcutés par l'Auteur anonyme d'une Diſſertation inſérée dans le tome 48 du *Raccolta di opuſcoli ſcientifici e filologici*, du P. Calogera, imprimé à Veniſe en 1748, *in-12*....

Obſervons, en paſſant, que la forme de nos chiffres Arabes n'a pas toujours été préciſément la même qu'aujourd'hui. Les chiffres 4, 5 & 7, étoient autrement configurés, comme on le voit dans les manuſcrits & dans les planches gravées à l'appui du Mémoire de D. Calmet. Quelques-unes même

des éditions du quinzieme ſiecle repréſentent ces trois chiffres dans l'ancienne forme ; qui, faute d'être connue, a fait commettre des mépriſes de dates à plus d'un Bibliothécaire. On peut en dire autant des dates écrites avec ces anciens chiffres ſur les marbres, les bronzes, les reliquaires, leſquelles ne peuvent s'expliquer exactement que par ceux qui connoiſſent la variété ſucceſſive de la forme des chiffres.

*Par M. l'Abbé M. **, Abbé de Saint-L ***.*

LA PROMENADE
DE SCHA-ABAS, ROI DE PERSE.
Conte Oriental.

Scha-Abas, fatigué de l'uniformité des plaiſirs de ſa Cour, ennuyé d'entendre dire tous les jours qu'il étoit *Grand*, le ſeul des Rois de la terre qui méritât d'être décoré de ce nom impoſant, voulut enfin juger par lui-même, ſi la voix du peuple confirmeroit celle de ſes Courtiſans. Un jour que la Cour étoit raſſemblée chez le Grand-Viſir pour délibérer ſur la maniere de pouvoir perſuader au peuple qu'il étoit le plus heureux peuple de la terre, parce qu'un Bourgeois d'*Iſpahan* ne payoit que dix *tomans* d'impoſition, tandis qu'un Arménien en payoit quinze, le Sophi qu'on croyoit occupé des plaiſirs de ſon ſérail, ſortit du Palais, dépouillé de ſes ornemens, qui ne ſont que trop ſouvent la ſeule ſupé-

riorité que le grand a ſur l'eſclave qui le ſert. Il traverſe tout *Iſpahan* ſans que ſes oreilles ſoient frappées des cris de joie dont le peuple faiſoit retentir les airs quand il avoit le bonheur d'appercevoir la face ſacrée du Roi des Rois. Il a peine à s'accoutumer à ce ſilence, & à reſter confondu avec cette populace qui la veille avoit baiſé la pouſſiere de ſes pieds.

» C'eſt un aſſez bon Prince que *Scha-Abas*, diſoit à ſon camarade un vieux ſoldat qui paſſoit à côté de lui, mais mon Aga avec lequel je ſuis mal, je ne ſais pas pourquoi, & qui eſt bien avec le Viſir, je ſais bien pourquoi... — Camarade, n'eſt-ce pas pour lui avoir fait préſent de cette jeune Circaſſienne qu'il a priſe dans la derniere campagne? — Juſtement. L'Aga, dis-je, eſt cauſe que je n'ai encore pu obtenir la double paye que doivent recevoir ceux qui ont verſé leur ſang pour la Patrie. J'ai déjà voulu m'en plaindre au Sophi, qui aime les bons ſoldats; mais je fus repouſſé par les Gardes, qui pré-

tendoient qu'un chien comme moi n'étoit pas fait pour parler à un auſſi grand Prince que *Scha-Abas* «.

Abas alloit l'interrompre, mais il en fut détourné par un grand bruit qui s'éleva tout-à-coup; c'étoit une femme qui s'arrachoit les cheveux & vomiſſoit mille imprécations contre le Cadi *Abdoul* qu'elle venoit de quitter. » Le malheureux! je ſais bien que ſi je lui avois vendu cette petite piece de terre qui borne la vue de ſon jardin, je n'aurois jamais perdu mon procès, & ce miſérable *Naſſit* ne vivroit pas de ma ruine, dont ſa cupidité eſt la cauſe. Ah! *Abas*, *Abas!* ſi tu ſavois comment la Juſtice eſt adminiſtrée dans ta ville d'*Iſpahan* «! Abas demanda qui étoit cette femme? » C'eſt la veuve de l'Iman *Marmouth*, ce bon Derviche, qui édifioit la Perſe. Il y a deux lunes qu'il eſt mort en laiſſant ſix enfans, avec le peu de bien que ſa veuve vient de perdre. Je ne ſais ſi ſes plaintes ſont fondées; car je ne me mêle

plus des affaires depuis que l'honnête *Ogul* a été exilé. — *Ogul !* Quoi ! ... Que dis-tu ? Mais l'homme s'étoit déjà confondu dans la foule. *Ogul* étoit un sage ; ses vertus lui avoient donné la place de Visir & la confiance de son Maître ; mais ce furent ces mêmes vertus qui lui firent perdre l'une & l'autre. Les Courtisans indignés de ce qu'on disoit toujours *Ogul* le sage, le sage *Ogul*, avoient juré de le perdre ; ils réussirent, car il n'est pas difficile de perdre un sage qui, à la calomnie, à l'imposture, ne sait opposer que ses vertus.

Abas devint rêveur ; on le deviendroit à moins, sur-tout quand on est sensible. Le Prince l'étoit ; & à cette qualité, présent heureux de la nature, il joignoit le désir le plus vif & le plus ardent pour le bonheur de ses sujets ; il en auroit vu l'accomplissement s'il eût eu plus de prudence & moins de condescendance pour ses Ministres. Triste & inquiet de ce qu'il venoit d'entendre, il

ſort de la Ville, ſe promene le long du fleuve *Zenderouth*, qui en baigne les murs. Tout en marchant, il faiſoit des retours ſur lui-même..., lorſqu'il vit un *Guebre* aſſis ſur le rivage.

» *Guebre*, je te ſalue, dit *Abas* en s'approchant de lui. — O ſerviteur d'*Alî*, dit le *Guebre* en ſe levant, que le feu éclaire toutes tes démarches! Si tu n'as rien d'important à me communiquer, laiſſe-moi, je te prie; car l'aſtre brillant qui nous éclaire va bientôt diſparoître & nous refuſer ſa lumiere divine. Il faut que je parle encore avant la nuit à *Scha-Abas*, pour qu'il me faſſe rendre une maiſon & un petit champ que j'avois près de ce bois, & que le fils du Viſir vient de m'enlever pour en faire un lieu de repos après la chaſſe : c'eſt le ſeul bien que m'ait laiſſé mon pere, je n'en ambitionnois pas d'autre, & je me conſolerois même de cette perte, ſi un vertueux vieillard qu'un revers a précipité dans l'infortune, ne ſe voyoit

par cet accident ſans aſile & ſans reſſource ;
adieu ! Puiſſes-tu long-temps encore jouir de
l'aſtre qui anime & féconde la nature. --*Guebre*,
encore un mot ; je pourrai peut-être te ſervir
auprès du Prince. — Tu es donc un Courtiſan, un ami du Viſir ; en ce cas-là je ne
veux pas être ſervi par toi. — Je ſuis le Capitaine de la Garde du Sophi. — Et pourquoi
ne lui dis-tu pas ce qui ſe paſſe, puiſque tu
approches de ſa perſonne ſacrée ? Pourquoi
ne mets-tu pas au jour les exactions & les
crimes des vils flatteurs qui l'entourent, &
l'empêchent de faire tout le bien qu'il voudroit ? Pourquoi éloignes-tu de ſon trône la
veuve & l'orphelin..... ? Sache qu'il ne
ſuffit pas de ne point faire de mal, qu'il faut
auſſi empêcher que les autres n'en faſſent.
Généreux *Ogul*, tout eſt bien changé depuis
que tu ne gouvernes plus la Perſe ! — Ne
crains-tu pas la colere du Sophi, ſi tes diſcours viennent à ſes oreilles ? — Malheur à
lui, s'il puniſſoit l'homme qui oſeroit lui dire
une vérité utile. — Mais cet *Ogul* n'a-t-il pas

trahi le Sophi? — Le traître eſt celui qui l'en accuſe; demande-le au Peuple qu'*Ogul* a rendu heûreux «. *Abas* fut frappé; il ſe reſſouvint dans ce moment des conſeils pleins de ſageſſe que lui donnoit autrefois le prudent & judicieux *Ogul*; il ouvrit les yeux, il vit la légéreté des prétextes ſur leſquels il l'avoit condamné. Son cœur ſe ſerra de douleur, & des larmes ameres coulerent le long de ſes joues. » Tu pleures, lui dit le *Guebre*; aurois-tu contribué à la diſgrace d'*Ogul?* Viens avec moi voir l'homme extraordinaire qui partage ma ſolitude «. Scha-Abas le ſuivit ſans rien dire, maudiſſant le moment où il avoit éloigné *Ogul* de ſa préſence, & où il avoit donné ſa confiance à un traître.... Ils s'enfoncent dans le bois; le Guebre le quitte, & reparoît bientôt, conduiſant par la main ſon hôte. » Que vois-je, dit Abas, c'eſt *Ogul!* — *Guebre*, s'écrie celui-ci, *Guebre*, proſterne-toi, c'eſt notre auguſte Souverain «! Et déjà ils ſont à ſes pieds. » Levez-vous, mes amis, leur dit d'une voix douce ce Prince réelle-

ment grand dans ce moment : je fuis coupable envers vous, & vous êtes à mes pieds... *Ogul*.... mon cher *Ogul*, me pardonneras-tu le mal que je t'ai fait ? Ah ! j'en fuis affez puni. — Prince trop généreux ! eh ! de quoi es-tu coupable envers tes fujets ? Toute la Perfe ne connoît-elle pas la bonté de ton cœur ? Ne te chérit-elle pas comme fon pere ? Ne verferoit-elle pas tout fon fang pour conferver un feul de tes jours ? Ah ! s'il y a des malheureux dans tes vaftes Etats, ce n'eft pas par toi qu'ils le font, c'eft... -- Arrête, *Ogul*, je fais ce qui s'eft paffé : il eft vrai que je n'ai point eu de part aux injuftices qui fe font commifes ; mais elles fe font commifes, & voilà mon crime. Je le réparerai, mon ami ; dès ce moment tu es Vifir ; fuis-moi. — Magnanime Abas, s'écrie *Ogul !* je te prie de ne pas m'expofer une feconde fois à de nouveaux orages : je vis tranquille, content de mon fort, je n'ai plus d'ambition ; tu trouveras affez de fideles ferviteurs qui s'emprefferont à concourir avec toi au bonheur de tes

ſujets. -- *Ogul*, je te l'ordonne. -- J'obéis, *Abas*, & te ſuis «. Ils prennent enſemble la route d'*Iſpahan*, ils entrent. » Perſes, s'écrie tout-à-coup *Abas*, *Ogul* eſt votre Viſir «. Un cri général ſe fait entendre, on ſe proſterne; les Perſans tranſportés d'une joie unanime, élevent le Sophi & le nouveau Viſir ſur leurs mains, & les portent en triomphe dans le Palais des Rois.

Le Viſir entend les cris d'alégreſſe que jette le peuple : il accourt; le nom d'*Ogul* frappe ſes oreilles, il frémit; il l'apperçoit, il pâlit... » Qu'on le ſaiſiſſe, s'écrie *Abas*, qu'on le mene au ſupplice «. Le Viſir alloit périr, mais *Ogul*, le généreux *Ogul* intercede pour lui. » O *Abas*, qu'il ne ſoit pas dit que la premiere action qui s'eſt faite à ma rentrée dans *Iſpahan* ſoit le ſupplice d'un homme : Dieu me préſerve d'occuper une place ſouillée du ſang de ce malheureux. Pardonne-lui, magnanime Abas, ſes remords nous vengeront «. Abas lui pardonna, mais il n'échappa pas à la vengeance

du peuple, qui le mit en pieces. Le Soldat, la Veuve & le Guebre eurent justice. *Ogul* fut toujours ce qu'il avoit été, un homme vertueux; il fit le bonheur du peuple, & mérita à son Maître le surnom de Grand, & l'amour de ses sujets.

*Par M. l'Abbé K***, de Strasbourg.*

PORTRAIT
DE
MILORD BOLINGBROKE.

Par le Comte DE CHESTERFIELD.

LA persuasion couloit des levres & de la plume de Milord Bolingbroke ; sa maniere de parler dans la conversation, étoit aussi élégante que ses écrits ; il répandoit sur tous les sujets qu'il traitoit , les fleurs de la plus riche éloquence , & ce n'étoit pas une éloquence recherchée ou laborieuse , mais une diction facile & brillante , qui étoit peut-être, dans son principe , le fruit du travail, mais qui lui devint si naturelle, qu'on auroit pu imprimer sans correction , soit pour le style ou pour la méthode, tout ce qu'il disoit dans ses conversations les plus familieres. Si sa conduite, dans sa jeunesse , eût été d'accord avec ses talens & ses connoissances ; il auroit justement mérité le titre d'homme

accompli. Il connut ſur la fin de ſa vie ſes erreurs ; l'âge calma les paſſions violentes qui l'avoient égaré dans ſa jeuneſſe ; & tel qu'il étoit, je l'ai regardé encore comme l'homme le plus parfait que j'aie connu de ma vie.

Il a été un exemple bien humiliant de l'emportement des paſſions, & de la foibleſſe de la raiſon même la plus élevée : ſes vertus & ſes vices, ſon eſprit & ſes ſentimens n'étoient pas fondus enſemble par une gradation de teintes, mais formoient des contraſtes bruſques & ſaillans. C'étoient les couleurs les plus éclatantes, oppoſées aux plus obſcures ; les unes & les autres devenoient plus ſenſibles par leur proximité. Ses paſſions toujours impétueuſes, étoient ſouvent pouſſées juſqu'à l'extravagance. Il ſe livroit au plaiſir avec une fureur, un emportement qui lui faiſoient braver toute eſpece de décence ; ſon imagination, comme ſes ſens, s'exaltoit & s'épuiſoit ſouvent avec les idoles de ſes plaiſirs nocturnes ; & ſes débauches de table

pouvoient être comparées à la frénésie des Bacchanales. Ces passions n'étoient balancées que par une passion plus forte, l'ambition. Les premieres ont altéré sa constitution & dégradé son caractere moral ; mais la derniere a détruit sa fortune & sa réputation.

Il avoit des sentimens nobles & généreux; plutôt que des principes fixes & réfléchis de bonté & d'amitié ; mais ils étoient plus violens que durables. On l'a vu souvent passer brusquement de la chaleur de l'amitié à la violence de la haine. Il recevoit les attentions communes de la politesse comme des obligations, & les rendoit avec usure ; mais les plus petites inattentions le blessoient de même ; & son ressentiment ne connoissoit pas de mesure.

Une simple différence d'opinion l'irritoit ; & cette sensibilité prouvoit qu'au moins il n'étoit pas Philosophe pratique.

La diſſipation de ſa jeuneſſe & l'agitation tumultueuſe de l'âge mûr ne l'avoient pas empêché d'acquérir un fonds de connoiſſances variées & preſque univerſelles ; il les devoit ſur-tout à la conception la plus vive, la plus nette, & à la mémoire la plus heureuſe dont aucun homme ait jamais été doué ; ces avantages ne l'abandonnerent jamais. Il excella ſur-tout dans l'Hiſtoire, comme le prouvent ſes ouvrages ; il étoit auſſi parfaitement inſtruit des intérêts reſpectifs de chaque pays de l'Europe, particuliérement du ſien, relativement au commerce & à la politique : mais ſes ennemis de tous les partis parlent encore avec joie de la maniere dont il a défendu les intérêts de ſon Pays dans ſon caractere public. Il ſe trouva dès ſa jeuneſſe engagé dans les affaires, & il s'y diſtingua de bonne heure. Sa pénétration étoit preſque intuitive. Je ſuis aſſez vieux pour l'avoir entendu parler dans le Parlement, & je me rappelle que, quoique prévenu contre lui par l'eſprit de parti, je fus frappé de la force &

des charmes de ſon éloquence. Semblable à Bélial dans Milton, la plus mauvaiſe cauſe devenoit la meilleure dans ſes mains. Il poſſédoit tous les talens qui conſtituent un Orateur; la figure, la voix, l'élocution, les connoiſſances, & par-deſſus tout, la diction la plus pure & la plus brillante, les métaphores les plus juſtes & les images les plus heureuſes, tous ces avantages l'avoient élevé au poſte de Secrétaire de la guerre à vingt-quatre ans, âge où les autres hommes ſont à peine propres à remplir les plus petits emplois.

Pendant ſon exil en France, il s'attacha à l'étude avec l'ardeur qui diſtinguoit ſon caractere; c'eſt là qu'il forma & exécuta le plan d'un grand Ouvrage philoſophique. Dans cet Ouvrage, les bornes communes des connoiſſances humaines paroiſſent trop reſſerrées pour ſon imagination vaſte & ambitieuſe. Il s'élance *extrà flammantia mœnia mundi*, & parcourt les régions à jamais inconnues de la Métaphyſique, qui ouvrent un champ ſans

bornes aux excursions d'un esprit ardent : c'est là que des conjectures sans fin viennent suppléer à des connoissances qu'on ne peut atteindre, & dont elles usurpent trop souvent le nom & l'influence.

Il avoit une très-belle figure, avec quelque chose de très-séduisant dans son air & dans ses manieres ; il avoit encore toute la dignité & la politesse qui conviennent à un homme de qualité, & qu'on rencontre si rarement dans ce Pays. Il s'étoit déclaré Déiste ; il croit à une Providence générale ; & s'il a douté de l'immortalité de l'ame & d'un état futur, il n'a pas rejeté du moins cette Doctrine, comme on le croit communément.

En considérant cet homme extraordinaire dans toutes ses parties, que pourrons-nous dire, sinon, Hélas ! pauvre humanité !

DISSERTATION SUR HOMERE ;

Considéré comme Poëte tragique.

HOMERE eſt le prince des Poëtes & le pere de la Poéſie : l'antiquité l'a dit, & les ſiecles ſuivans ont confirmé cet éloge. En effet, plein de beautés de toute eſpece ; ſes Ouvrages ſemblent avoir donné naiſſance aux différens genres de poéſie, & ils peuvent encore en être propoſés comme des modeles. Tout ce qu'on a admiré depuis lui n'étoit plus que lui-même reproduit. Poéſie de ſtyle ; uſage du merveilleux, fictions brillantes, invention des caracteres, effets des paſſions, il a tout connu, tout employé ; il a été tout à la fois Poëte épique, dramatique, élégiaque, lyrique. Il a conçu ; on l'a imité ; quelquefois agrandi & développé ; & cet accroiſſement a valu le titre d'inventeurs à ceux qui n'avoient preſque que le mérite de l'imitation. Ainſi du *Margitès* eſt née la Co-

médie, dit *Ariſtote;* de l'*Iliade* & de l'*Odyſſée* eſt née la Tragédie. D'abord elle ne fut que l'épopée même miſe en action & ſoumiſe à nos ſens par l'entremiſe des perſonnages : ces genres cependant ont été diſtingués l'un de l'autre : dans cette ſéparation, le rameau eſt devenu tronc & a fait ſouche. La naiſſance de la Tragédie a été fixée au temps d'*Eſchyle*, qui lui donna une forme nouvelle ; mais l'œil pénétrant fait remonter plus haut le fil de la génération, & c'eſt dans Homere qu'il en découvre le principe caché & l'origine premiere. Pour ſentir cette vérité, il ne faut point conſidérer la Tragédie ſeulement comme un Poëme diviſé en cinq actes, où la loi des unités eſt eſſentielle, & où les récits & le chant ſont alternativement entre-mêlés. Cette forme conventionnelle n'eſt que l'acceſſoire, comme le vers n'eſt que l'acceſſoire de la poéſie, dont l'ame & la ſubſtance ſont dans les images, les expreſſions, la rondeur & l'harmonie. *Platon*, qui n'a écrit qu'en proſe, eſt Poëte cependant. De même nous nommons Homere

Tragique, quoiqu'il n'ait point ſuivi les lois rigoureuſes que les Auteurs de ce genre ſe ſont depuis impoſées à eux-mêmes. La grandeur des caracteres, la force des paſſions, les actions qu'elles produiſent, le langage qui leur eſt propre, voilà la ſubſtance tragique; elle réſide dans les Poëmes d'*Homere*, & il eſt comme un dépôt de ſemences fécondes qui n'attendent, pour prendre vie, qu'un génie qui les échauffe. Si la Tragédie conſiſte toute en action, comme on n'en peut douter, les caracteres en ſont une partie eſſentielle; s'ils ſont peu déterminés, ils ne produiſent que des actions foibles & douteuſes; s'ils manquent d'élévation, ils démentent les projets de grandeur qu'on veut leur prêter. Faut-il montrer dans tout ſon jour le produit différent des caracteres imaginés plus ou moins heureuſement? Comparons *Homere* à *Virgile*. Le Poëte latin guidé par ſon génie, moins ardent que ſage & modéré, déterminé auſſi par un ſujet qui flattoit *Auguſte* & intéreſſoit les Romains, a pris pour ſon héros *Enée*,

dont la ſageſſe & la piété ſont les qualités principales. Suivons ce caractere, & voyons ce qu'il rend dans la totalité du Poëme. Au livre premier, le Héros en butte au courroux d'une Divinité, & pourſuivi par elle juſque ſur les eaux, ſe voit aſſailli des vents & de la tempête : que fait-il en ce moment ? Des larmes coulent de ſes yeux ; il étend ſes mains vers le ciel, qu'il implore. Ces mouvemens ſont louables ſans doute ; mais pour l'effet poétique, ils n'égalent point le tranſport du Héros qui s'éleve au-deſſus des dangers, & les mépriſe. Ce n'eſt point *Céſar* ſur ſon eſquif, défiant les vents & ſe confiant à ſa fortune ; ce n'eſt point l'*Ajax* d'*Homere* qui, environné de ténebres dont un Dieu jaloux l'a couvert, s'écrie avec impatience : *Grand Dieu, rends-nous le jour, & combats contre nous !* Ce trait a été cité comme ſublime : les larmes d'*Enée* ne peuvent obtenir le même éloge. En un mot, concevons ſur la ſcene un Héros frappé de terreur à la vue du danger, & décidons après ſur le caractere d'*Enée*. Au

livre quatrieme, il aime *Didon* & en eſt aimé ; diſons-le, malgré le reſpect dû au grand nom de *Virgile*, cette foibleſſe dans un Héros juſte & pieux n'eſt point intéreſſante, & la paſſion qu'il inſpire ne l'eſt guere davantage. Il eſt des ames dont l'accord heureux & paiſible forme un ſpectacle agréable ; telle eſt, pour ne point m'écarter d'*Homere*, l'amitié de *Patrocle* & d'*Achille*. On ſent que la vertu douce & inſinuante de *Patrocle* a dû gagner l'ame du Héros, & la remplir de ſentimens que leur excès rendroit des foibleſſes, ſi le mérite de celui qui les inſpire n'en faiſoit des vertus : auſſi cette union plaît & attache même, lorſqu'aucun événement n'en trouble la paix. Il n'en eſt pas ainſi de l'amour de *Didon*. L'ame du Lecteur n'eſt diſpoſée à le partager que lorſque cette Reine ſe voit abandonnée ; mais elle eſt malheureuſe alors, & ce n'eſt plus que le privilege commun de l'infortune qui lui donne des droits à la pitié. Les ſix derniers livres de l'*Enéide* nous offrent *Enée* livré à des occu-

pations militaires : il eſt inutile de remarquer que ſon caractere n'y fournit aucuns traits éminens. Des Critiques même ont reproché à *Virgile* que *Turnus* jeune, ardent, impétueux, plus rapproché enfin des Héros d'*Homere*, fixe l'intérêt en ſa faveur ; & cette critique n'eſt pas ſans fondement. Tel eſt donc le caractere d'*Enée*, que dans les divers incidens du Poëme il n'a rien d'éclatant ; diſons plus, une circonſtance ſeule peut-être pouvoit le faire voir avec avantage : c'eſt le cas où il eût donné à ſes Etats une forme de gouvernement, des lois politiques, & un culte religieux. Examinons le caractere d'*Achille*, nous y trouverons des reſſources bien plus étendues ; c'eſt un de ces ſujets heureux auquel tout convient ; & dans quelque état, & ſous quelque jour qu'on l'enviſage, il eſt toujours lui-même & conſerve ſon air de grandeur. A-t-il à ſoutenir les intérêts de *Chrysès* & ceux de l'Armée ? c'eſt avec hardieſſe qu'il le fait ; il plaide la cauſe de l'équité avec l'enthouſiaſme de la paſſion : *Agamemnon* rejette

rejette ſa demande ; ce refus l'offenſe : l'outrage qui s'y joint le tranſporte ; déjà il ne ſe connoît plus, & dans ſa fureur il va frapper, à la face des autels, le Chef à qui il a promis une entiere obéiſſance. Que des Critiques, plus moraliſtes que poëtes, s'élevent contre ces excès vicieux du Héros d'*Homere*, ces excès n'auront jamais pour Cenſeurs que des hommes incapables de ſentir ; les autres Lecteurs pénétrés des mêmes affections que le Héros, ſe feront les approbateurs & les complices ſecrets de ſa vengeance. Tels ſont les moyens victorieux que le génie emploie ; il envahit & ſubjugue les eſprits ; & lorſque la critique éleve contre lui ſa voix, elle eſt étouffée par la voix plus puiſſante des ſentimens & des paſſions, qui reveillés, dans l'ame du Lecteur, réclament hautement contre elle. Si *Homere* n'a pas fait de ſon Héros un homme parfait, il ſavoit que de grandes qualités unies à des foibleſſes ont par excellence le droit d'intéreſſer. La vertu ſublime & parfaite étonne ;

nous l'admirons quelque temps, mais ce sont nos semblables que nous aimons, & nos semblables sont foibles. C'est donc ce tribut d'imperfection payé à l'humanité par les grands hommes, qui nous rapproche d'eux ; & nous les chérissons par leurs défauts mêmes. Aussi lorsqu'*Aristote*, Philosophe éclairé, après avoir médité sur les productions du goût & du génie, a prescrit des lois aux Auteurs dramatiques : *Que vos Héros soient grands*, leur a-t-il dit, *mais qu'ils ne soient pas sans défauts*. En prononçant ainsi, il parloit d'après *Homere* ; & si l'on veut y faire attention, on trouvera qu'*Achille* est le personnage le plus dramatique peut-être qu'on ait jamais conçu. En effet, considérons-le dans les diverses positions où *Homere* l'a placé : retiré dans son camp, soit qu'il y verse des larmes de douleur & de rage, soit qu'il fomente intérieurement une haine sourde & silencieuse, soit qu'il accueille avec bonté les Envoyés d'*Agamemnon* & leur livre *Briséis*, soit qu'il reçoive avec dignité les Généraux & les

refuse avec force, par-tout il est grand, partout il est placé avec avantage sur la scene : mais *Hector* triomphe ; les Grecs périssent. Voilà l'instant où *Achille* va goûter pleinement tous les plaisirs de la vengeance ; *Patrocle* paroît & lui demande grace pour ses concitoyens. Dès-lors toute idée de vengeance s'efface ; cette haine furieuse & terrible, qui s'étoit accrue par le temps & que rien n'avoit ébranlée, cede aux premieres larmes que verse un ami ; & le moment où la Grece anéantie alloit satisfaire au courroux d'*Achille*, est celui où passant du péril à la victoire, elle doit à ce Héros & sa conservation & ses triomphes. Nommons foiblesse ou vertu la condescendance d'*Achille* pour son ami ; il faut convenir au moins qu'elle est intéressante, & que rien n'est plus dramatique que les changemens & la surprise qu'elle opere : mais ne retardons point par des réflexions la marche rapide du Poëte ; déjà son Héros est entré au champ de bataille pour y venger *Patrocle ;* c'est-là son véri-

table théâtre ; ses qualités éminentes s'y déploient, & les Troyens frappés d'épouvante cedent à son aspect, & refoulent les uns sur les autres comme les vagues de la mer. *Achille*, fulminant au milieu d'eux, est, pour me servir des figures mêmes d'*Homere*, comme un feu dévorant attaché aux moissons ou qui consume une forêt; la force du vent accroît & déploie l'incendie, les rameaux demi-consumés éclatent avec bruit & tombent sur la terre; tels, & plus terribles encore, sont les effets du courroux d'*Achille* sur les Troyens consternés, abattus & renversés..... Mais voici l'instant où les défenseurs austeres de la morale trouvent sur-tout occasion d'attaquer *Homere;* cet instant est des plus précieux pour les Auteurs dramatiques : *Hector* n'est plus ; *Achille* qui vient de l'immoler, le poursuit encore tout inanimé qu'il est ; il le traîne dans le sang, la fange & la poussiere ; & de retour en son camp, il se promet le barbare plaisir de l'y voir déchirer par les vautours. A l'instant que

cette idée l'échauffe & le transporte, *Priam* paroît, tombe à ses pieds, & lui demande le corps de son fils. Le Héros attendri, fond en larmes, l'écoute, le reçoit & le console. On ne peut trop le répéter ; rien de plus théâtral que ces inégalités monstrueuses ; ce sont comme autant de péripéties qui font partie de l'art tragique, & en produisent les effets les plus heureux. Ajoutons quelques mots encore sur *Homere* & sur *Virgile*. L'*Enéide* ne fournit qu'un personnage dramatique ; c'est celui de *Didon*. Tous ceux de l'*Iliade* le sont ; je n'en veux pour preuve que cette multitude d'Ouvrages, où *Achille*, *Ajax*, *Agammenon*, *Ulysse* sont employés avec succès, & où ils jouent tour à tour le rôle essentiel selon que le sujet l'exige. Enfin les caracteres d'*Homere* sont tellement dessinés & frappés, que le nom de ses Héros est devenu le synonyme des qualités qu'il leur a données. Les noms d'*Achille*, d'*Ulysse*, de *Nestor* indiquent l'emportement, la finesse, la prudence, comme depuis *Moliere* les noms d'*Harpagon*,

de *Tartuffe* & d'*Agnès* ont défigné l'avarice, l'impofture & l'innocence.

Le parallele d'*Homere* & de *Virgile* fait aifément diftinguer dans leurs ouvrages ce qui tient au Drame, de ce qui n'appartient qu'à l'Epopée. La différence eft du difcours à l'action, ainfi que les noms feuls l'indiquent. Les riches tableaux des plus grands effets de la nature, que le pinceau d'*Homere* nous a tracés, font du reffort de l'Epopée. *Virgile*, en ce point fon imitateur & fon rival, n'a fait que les répéter dans fa langue : mais dans l'invention & le choix des caracteres qui tiennent de fi près à l'action, c'eft-là, comme nous l'avons vu, qu'*Homere* excelle encore ; & que le Poëte latin échoue.

C'eft beaucoup, fans doute, de choifir des caracteres heureux ; mais il faut outre cela, favoir les mettre en valeur. Dans le cours ordinaire de la vie, les hommes fe montrent tous le plus fouvent fous une forme qui leur eft commune ; & ils n'ont prefque qu'une

façon d'être. Si les hommes different ſenſiblement les uns des autres, c'eſt lorſque leurs interêts les attirent, que la contrariété les excite, que la paſſion les tranſporte. Le contraſte des caracteres, eſt la ſource la plus commune de ces mouvemens de l'ame; on en a fait une loi fondamentale du théâtre.

La perſpective de la ſcene ne ſouffre que de grands traits, qui ſoient faciles à ſaiſir. Plus les caracteres qu'on y expoſe enſemble ont entre eux de différence, plus ils ſemblent ſe deſſiner nettement à l'œil. De plus, un caractere en repos, comme nous l'avons remarqué, ne dit preſque rien; tel autre, en étant rapproché, l'aiguillonne, le tourmente, & le force à ſe montrer. *Ovide* dans un de ſes tableaux, nous offre une image ſenſible de cette vérité: l'Envie eſt couchée au fond de ſon antre; là, dans la ſolitude où elle ſe trouve, ſes ſerpens n'ayant perſonne ſur qui s'exercer, reſtent dans une inaction profonde. *Minerve* paroît; l'Envie auſſi-tôt ſe trouble

& s'agite; ses poisons lents & glacés s'échauffent dans son sein & y fermentent; un feu pâle & livide colore ses yeux; les serpens dont sa tête est couverte, s'élancent en sifflant, & cherchent à répandre leur venin. Le sens allégorique du tableau, est une vérité applicable au théâtre; faut-il y développer le caractere de l'Envie? placez auprès d'elle des vertus qui lui fassent ombrage. C'est d'après cette combinaison de personnages faits pour donner du relief, que le *Misanthrope* est amoureux d'une coquette; que le *Glorieux* a un pere indigent & modeste; que la droiture de *Sévere* dans *Polieucte*, met en défaut la politique défiante de *Félix*. Je ne finirois point de citer dans les ouvrages de théâtre des exemples de ce contraste qui en fait l'ornement. Cherchons-en dans Homere, & montrons que c'est une partie de l'art dramatique qu'il a connue & pratiquée.

Achille est le héros de *l'Iliade*; l'offrir seulement victorieux dans les combats, n'eût

été montrer de lui que son courage, sa force, & son adresse; c'eût été peindre légérement & en Poëte épique. *Homere* va plus loin; & scrutateur profond des âmes, il nous développe celle de son héros jusques dans son dernier repli; il y fait voir & l'esprit d'indépendance, & une impétuosité qui court de front à tous les obstacles, pour les aplanir & les renverser; il y montre un reflux continuel des passions, des mouvemens successifs de tendresse & de fureur, d'emportement & de foiblesse; traits caractéristiques de l'homme fougueux, tel qu'est *Achille.* Mais voyons de quel art le Poëte se sert pour nous le faire ainsi connoître.

Agamemnon moins jeune & moins ardent que le Héros, mais vain & superbe, se prévaut de l'autorité suprême qui lui est confiée, & en fait valoir les droits avec arrogance; le souverain pouvoir entre ses mains, est le contre-poids des qualités d'*Achille*, qui sans ce préservatif l'eût écrasé. Quel coup de

Maître, d'avoir oppofé ces deux hommes ; l'un chargé du fceptre fous qui tout doit plier, l'autre armé du fer devant qui tout tremble. Ainfi placés dans un jufte équilibre, ne pouvant réciproquement fe détruire, leurs caracteres fe choquent avec éclat l'un contre l'autre. *Achille* toujours inquiété par un Maître impérieux, eft toujours voifin de la fureur; & voilà une des faces de fon caractere entiérement développée : il en reftoit une autre à nous faire connoître, c'eft cette fenfibilité extrême, partage des grandes ames, qui élevées au-deffus des autres par leurs qualités, s'en rapprochent & s'y attachent par des fentimens pleins de douceur. Le caractere de *Patrocle* fert à développer dans *Achille* cette fenfibilité précieufe ; fa vertu modefte brille d'un éclat doux & tranquille, qui ne peut offufquer le héros. L'équité de *Patrocle* l'a rendu le premier admirateur des qualités d'*Achille* ; l'amitié le rend le plus zélé partifan des intérêts de fa gloire ; il fert la paffion chérie de fon cœur, & lui offre

de plus, pour le séduire, tout l'attrait des vertus. Que de droits sur l'ame sensible de ce héros ! autant *Agamemnon* l'irrite & l'offense, autant *Patrocle* lui plaît & l'attache. *Achille* aime & hait tout à la fois avec transport; l'homme impétueux est vu dans ses extrêmes; *Achille* est connu tout entier. Ces personnages ne sont pas les seuls de l'*Iliade* qui correspondent entre eux; tous y sont disposés avec intelligence, & pour y produire des effets différens. Parmi tant de guerriers que l'amour de la gloire échauffe, la sagesse eût-elle jamais pu se faire entendre, si *Homere* ne lui avoit donné pour organe *Nestor*, à qui ses longues années concilient un respect que la sagesse, dénuée de cet avantage, souvent n'obtient pas. Les vues détournées & politiques d'*Ulysse*, forment une nouvelle contrariété pour le caractere d'*Achille*. L'homme habile veut s'approprier le succès, en y tendant par la voie des conseils & des délibérations; le Héros ne connoît que la voie des armes, où les plus grands honneurs

lui font réservés. Que dirons-nous de cette foule de guerriers recommandables, mais inférieurs à *Achille?* Il est au-dessus d'eux comme un colosse qui les presse; & leur vertu impatiente de se voir surpassée, réagit sans cesse contre lui, & ne tend qu'à lui ravir toute supériorité. Ainsi tous les personnages du poëme influent les uns sur les autres, & se prêtent mutuellement le mouvement & la chaleur. De cette sage combinaison, de cet arrangement merveilleux, que résulte-t-il? toutes les passions à la la fois, dont l'*Iliade* est d'un bout à l'autre comme la lice & l'arêne. L'orgueil, l'ambition, la vengeance, l'envie, la férocité, la tendresse, tout ce que le cœur humain a de penchans qui le dominent, tout ce qu'il éprouve d'affections qui le tyrannisent, tous les mouvemens convulsifs de l'ame qui la tourmentent, la brisent & la déchirent, y sont rassemblés. De ces moyens puissans, il n'en est aucun qu'*Homere* ait négligé; & le succès avec lequel il les emploie, lui mérite par excellence, le titre de *Poëte dramatique.*

Si l'Amour n'eſt entré pour rien dans la compoſition de l'*Iliade*, ce n'eſt pas ſans raiſon ſans doute, qu'*Homere* l'en a exclu ; ce point mérite quelques réflexions. Les Anciens, long-temps même après *Homere*, & dans le temps où le luxe & les arts devoient amollir leurs mœurs, n'ont point connu la galanterie ; ou la connoiſſant, ils ont dédaigné de la peindre. Dans leurs Ouvrages, l'Amour eſt repréſenté comme fureur, & ce ſentiment deſpotique dans l'ame qu'il domine, y tient en ſilence toutes les autres paſſions, ou les en bannit entiérement. Les François différens dans leurs idées, ont aſſocié l'amour à d'autres paſſions ; il ne m'appartient pas de décider ſi cette paſſion eſt déſavouée par la nature, & ſi les Auteurs qui l'ont tenté n'ont pas dépeint des goûts plutôt que des paſſions ; mais pût-elle s'admettre en certains cas, il en eſt d'autres où il faut la rejeter. Ce n'eſt point dans le moment d'une expédition périlleuſe qu'il faut offrir un guerrier amoureux ; & qui ne ſent que la molle impreſſion de l'amour ſur

nos ames, détruit cette vigoureuſe activité qui eſt néceſſaire pour s'élever aux grandes entrepriſes. Pour un cœur qui aime, la gloire n'eſt plus rien. Si vous faites triompher l'ambition du Héros, ſon amour ne trouve plus en moi ni croyance, ni pitié. L'amour l'emporte-t-il ? le Héros s'avilit; c'eſt *Antoine*, fuyant avec *Cléopatre*; ce ſont les guerriers du *Taſſe*, ſuivant en foule *Armide*: je ris de leur pusillanimité; je la mépriſe. *Renaud* ne m'intéreſſe que parce qu'il eſt loin du Camp de *Godefroi*, & que je le vois dans une Iſle où tout inſpire le charme de l'amour, & juſtifie ſa foibleſſe ; mais arraché à ce charme & rendu à la gloire, le nom d'*Armide* occupe-t-il ſon cœur ? non, l'honneur l'appelle; il l'écoute, & ne conſerve plus de ſes égaremens paſſés, qu'un ſentiment de honte & de remords. D'après ces obſervations, *Homere* n'a pu donner à ſes Héros le ſentiment de l'amour. Pour y ſuppléer, & ne point priver ſon Poëme du charme intéreſſant attaché à ce beſoin de l'ame qui nous rapproche les

uns des autres, au défaut de l'amour il emploie l'amitié ; mais placée dans le cœur d'*Achille*, ce ſentiment y devient paſſion ; ce cœur eſt un foyer où tout s'allume. Ainſi *Homere* concilie les convenances les plus délicates avec l'intérêt le plus vif, & c'eſt dans ces caracteres qu'il trouve les reſſources néceſſaires pour cet accord difficile.

Dans l'analyſe raiſonnée que nous avons faite de l'*Iliade*, nous avons obſervé d'abord l'heureux choix des caracteres, enſuite leur diſpoſition non moins heureuſe, par le moyen de laquelle ils s'animent d'eux-mêmes, & produiſent des paſſions ; de celles-ci naiſſent les actions ; & ſans entrer là-deſſus dans un plus long détail, la premiere partie de l'*Iliade* n'eſt que le courroux d'*Achille* & les effets qu'il produit ; la ſeconde n'eſt que le tableau de ſa tendreſſe pour *Patrocle*, qu'il laiſſe à regret partir pour le combat, qu'il pleure enſuite amérement, & qu'il venge enfin en Héros ſur les Troyens, & ſur *Hector* qu'il

précipite au tombeau. Mais, si de deux passions ainsi ménagées, *Homere* a su tirer un Poëme tout entier, pourquoi ces mêmes passions ne fourniroient-elles pas un développement des différens points de l'*Iliade*, & n'en feroient-elles pas autant de Drames intéressans! Hé, que sont donc les sujets de nos plus belles Tragédies, dépouillées des détails qui les relevent, & vus comme de simples canevas? Quel est le sujet d'*Athalie* dans Josephe, ou dans les Livres Saints? un fait ordinaire qui n'étonne ni n'intéresse, le couronnement d'un Roi rétabli sur son Trône par la mort de l'usurpateur qui le lui avoit ravi: mais cet usurpateur est une femme grande, vindicative, impérieuse; ce Roi est un enfant, dont les vertus reçoivent un lustre de la foiblesse de son âge; celui qui le soutient est un Prêtre saint, que le zele de Dieu échauffe & inspire. C'en est assez pour rendre ce sujet tragique; & le seul développement de ces caracteres produit, sous la plume de *Racine*, la merveille du genre dramatique. De même

dans l'*Iliade*, que de ſujets de Tragédie énoncés briévement, obſcurément indiqués, parce que les diverſes parties en ſont découſues & diſperſées dans la maſſe totale du Poëme. L'Epopée elle-même eſt une Tragédie, une grande action, que le Poëte doit conduire à ſa fin; il retarderoit ſa marche, & s'éloigneroit du but, s'il s'appeſantiſſoit ſur chacun des événemens acceſſoires qui s'offrent à lui ſur la route; il ne fait que les toucher d'une main légere: c'eſt le *Pactole*, qui en ſuivant ſon cours, dépoſe ſur ſes rives des tréſors ſans nombre; ils y ſont épars; c'eſt à l'obſervateur à les recueillir, pour en former une maſſe précieuſe.

Avant de prouver, par des exemples, que les Poëmes d'*Homere* contiennent des ſujets de Tragédie, examinons dans ces Poëmes la partie du diſcours, & juſtifions l'éloge que ce Poëte a reçu d'être dans cette partie, le plus dramatique de tous les Poëtes.

C'eſt *Pope* qui l'a dit, & cette autorité d'un

homme célebre, rempli de l'*Iliade* qu'il a traduite avec ſuccès, ſemble faite pour porter la conviction avec elle ; cependant il eſt ſatisfaiſant & utile de diſcuter le jugement des Grands Hommes, & de pénétrer l'eſprit dans lequel ils ont prononcé. *Monteſquieu* reproche à *Tite-Live* d'orner de trop de fleurs les diſcours qu'il prête à ſes Héros ; *Homere*, dit-il, plus habile, ne cherche qu'à faire agir les ſiens. Il pouvoit ajouter; & s'il les fait parler, c'eſt avec ſimplicité : cette ſimplicité en effet eſt remarquable dans *Homere ;* elle eſt un des caracteres primitifs du diſcours dramatique.

Dans les ouvrages où le Poëte ſe montre à découvert, il ne reçoit de loi que de ſon génie ; le moment de l'inſpiration l'emporte, & la poéſie, ce langage des Dieux qu'il parle, devient à ſon gré tendre ou légere, ſérieuſe ou ſublime. Ainſi l'Epopée a pris un ton différent dans les deux ouvrages de ce genre ſortis de la plume d'*Homere ;* l'Ode

qui reçoit de *Pindare* un caractere de force & d'enthousiasme, n'offre dans *Anacréon* que des graces naïves & badines ; & l'Elégie enfin, qui avoit exprimé les transports d'*Ovide* amoureux & content, exprima bientôt après la tristesse d'*Ovide* exilé de sa patrie. Dans la Tragédie, le Poëte n'est rien ; tout son art consiste à s'y cacher, à se transformer entiérement dans les personnages qu'il met sur la scene. S'ils sont libres de soins, ils n'ont qu'à énoncer avec simplicité leurs idées ; s'ils sont dans la crise de la passion, ils doivent en parler le langage éloquent, deux parties du discours dramatique qu'il faut étudier dans *Homere*. Parcourons ici ses deux Poëmes, pour y montrer également par-tout l'extrême simplicité avec laquelle ses interlocuteurs s'expriment. Sur mille exemples, il suffit d'en choisir un qui la rende sensible. Dans le réveil des Chefs, au dixieme livre de l'*Iliade*, le dialogue rend avec la plus grande naïveté la surprise de ces guerriers, dont au milieu de la nuit on a troublé

le repos. Remarquons, en paſſant, qu'*Homere* peint juſqu'à l'attitude dans laquelle pluſieurs d'eux s'éveillent ; & dans un moment intéreſſant, cette circonſtance devient intéreſſante elle-même. Dans l'*Iphigénie* Grecque le réveil du vieillard qu'*Agamemnon* appelle, eſt une imitation de celui d'*Homere ;* & l'on y remarque la même ſimplicité. Le vieillard ſemble un inſtant combattre avec le ſommeil; entré ſur la ſcene il s'aſſure, par le cours des aſtres, ſi la nuit eſt avancée : tandis que ces obſervations l'occupent, *Agamemnon*, ce pere infortuné, plein des ſoins cuiſans qui l'ont arraché au ſommeil, veille à la lueur d'une lampe, & écrit à *Clytemneſtre* d'éloigner *Iphigénie* de l'Aulide : à peine cette réſolution a pris place en ſon ame, que le ſouvenir de ſes devoirs vient l'y combattre ; il déchire ſa lettre; bientôt après il l'écrit de nouveau; puis la déchire encore. Le vieillard étonné, le conſidere & l'interroge : *Ah! vieillard*, lui dit alors *Agamemnon* en pleurs, *que tu es heureux, & que*

j'envie ton sort! Si ces détails sont sans beauté, la vérité n'a donc plus de charmes au théâtre.

Les Tragiques Grecs, mais *Euripide* surtout, semblent avoir recherché dans leurs Ouvrages cette simplicité dont *Homere* étoit pour eux le modele. Ce seroit peut-être une observation curieuse à faire, de remarquer dans les Tragiques modernes, l'éclat, la pompe & les figures dont l'Epopée se pare; tandis que le pere des Epiques, *Homere* se dépouillant lui-même de ses ornemens, se réduit au ton simple du Drame, dès que ce n'est plus lui qui parle. Au théâtre François souvent les Drames entiers, mais toujours au moins les premieres scenes, qui n'ont pu recevoir du sujet l'intérêt & la chaleur, sont embellies de tout l'éclat du style & des richesses de la poësie. Sans attaquer un usage que l'autorité des grands Maîtres a rendu respectable, on pourroit, à l'exemple des Anciens, tenter un dialogue moins brillant & plus vrai; l'effet en seroit plus un avec les

impreſſions tragiques qui doivent ſuivre, & au lieu que le charme des vers ne fait qu'amuſer l'oreille & flatter l'imagination, la Tragédie, dans un dialogue vrai, commenceroit ſes grandes opérations; elle placeroit le ſpectateur au théâtre, l'uniroit au ſujet, & par degrés le prépareroit aux coups terribles de ſon art, ſous leſquels elle doit à la fin s'abbattre.

Ne laiſſons point échapper dans *Homere* la convenance parfaite du diſcours avec l'âge, le caractere & les talens de ceux qui les tiennent. Les Députés de l'armée ont à triompher du reſſentiment d'*Achille; Ulyſſe* prend le premier la parole, & parle en homme habile qui ſent & ſaiſit les foibles du Héros; il connoît ſa fierté. » *Agamemnon*, lui dit-il, t'a outragé; il s'en repent, & t'offre en réparation ſon repentir, ſes tréſors, des villes puiſſantes de ſon Empire, & ſon alliance «.

Ulyſſe ſait qu'*Achille* eſt ſenſible: » Hélas,

lui dit-il, lorſque *Pelée* te vit partir pour ce rivage, & t'embraſſa pour la derniere fois, ce ſage vieillard, en te recommandant aux Dieux, te recommanda ſur-tout à toi-même de ſurmonter tes paſſions & de triompher de ta colere «. *Ulyſſe* ſait qu'*Achille* avide de gloire doit être tenté d'une expédition qui promet des ſuccès peu communs : » Il n'eſt point de Grecs en état de repouſſer *Hector* ſecondé des Dieux ; parois, & humilie la fierté de ce Troyen «.

Tel eſt, dans *Homere*, le diſcours de l'homme éloquent ; il deſcend dans le ſecret du cœur ; & certain des grands intérêts qui le dominent, il met en œuvre ces mobiles puiſſans ; il ſouleve toutes les paſſions contre celle qui nuit à ſes deſſeins ; & dans ce combat tumultueux, le Héros battu de ſes propres forces & tourmenté intérieurement, ne doit qu'à l'extrême fermeté de ſon ame l'avantage d'échapper à l'éloquence victorieuſe qui le pourſuit. Voyons la réponſe

d'*Achille*, c'eſt un autre homme qui parle ; c'eſt un ton différent. » *Ulyſſe*, tu vas connoître mes vrais ſentimens, car je hais, à l'égal de l'enfer, l'ame qui ſe déguiſe ; les tréſors d'*Agamemnon* ne me ſont rien, je ſuis Roi, mon Empire me ſuffit ; mille autres, ainſi que lui, brigueront l'honneur de s'allier au ſang de *Thétis* ; je ne m'unis point à ce que je hais ; il m'a outragé, le reſſentiment vit en mon cœur. *Agamemnon* péri, rien ne me retient plus ici, je pars pour la Theſſalie «. *Achille* joint à ces traits une ironie piquante, qui convient à ſon orgueil & à ſon courroux ſatisfait. Le vieillard *Phénix* doit-il le ſolliciter à ſon tour ? il emploie les moyens propres de ſon âge, il preſſe, il prie ; il remet ſous les yeux du Héros le zele avec lequel il éleva ſon enfance. Ces retours ſur le paſſé ſont d'un grand pouvoir pour une ame tendre ; *Euripide* s'en eſt ſervi dans le diſcours d'*Iphigénie* à ſon pere : » Hélas, *lui dit-elle*, la premiere née de tous vos enfans, lorſque vous me teniez dans vos

bras,

bras, plein alors d'une tendreſſe paternelle, vous me promettiez qu'un hymen heureux embelliroit un jour ma deſtinée : mon pere, le temps de cet hymen eſt venu, & vous me conduiſez à l'autel pour y périr «! Tel eſt le langage attendriſſant de la ſimple nature; *Homere* l'a ſaiſi, les Tragiques Grecs l'ont imité, & ce ton de vérité eſt le ſceau de l'immortalité pour leurs ouvrages, parce que la nature eſt invariable, & que dans tous les temps l'homme formé pour les mêmes affections ſera ſuſceptible des mêmes plaiſirs.

Nous avons examiné le dialogue lent & tranquille, tel qu'il ſort de l'expoſition du ſujet, tandis que le Poëte lie ſourdement entre eux les fils de l'intrigue, & prépare les grands événemens qui doivent mettre en jeu les paſſions. Cet inſtant arrivé, la ſcene change, l'ivreſſe ſuccede au calme; & le dialogue, devenu le langage des paſſions, doit participer à cette ivreſſe, & la porter dans l'ame des auditeurs. *Horace*, en peu de mots, en-

ſeigne l'art d'exprimer les vives affections de l'ame, c'eſt de s'en pénétrer. Rien ne parle au cœur que le cœur même ; les paſſions endormies dans l'ame du ſpectateur, y reſtent inſenſibles aux éclats de l'eſprit & de l'imagination. Elles attendent le cri de la paſſion pour s'éveiller, ſemblables aux Euménides d'*Eſchyle* qui, ſourdes aux imprécations de la Pythie, ne répondent qu'à l'ombre de *Clytemneſtre* qui ſort du tombeau pour les appeler. A ces accens de la mort qui lui ſont familiers, ſon cœur s'éveille plein des ſentimens de fureur qu'un organe puiſſant vient de lui communiquer.

On ne peut ſe cacher que dans les Ouvrages modernes, où regne tant de ſageſſe & de régularité, ces qualités n'y ſoient, le plus ſouvent, aux dépens de la chaleur : les ouvrages créés dans des temps plus reculés, & où le génie a eu ſon eſſor plus libre, offrent quelquefois plus de défauts, mais auſſi plus d'enthouſiaſme & de chaleur. Cette

chaleur eſt principalement attachée aux écrits d'*Homere*, & ſans doute il la doit à l'expreſſion crue, mâle & vigoureuſe des paſſions qu'il emploie ; chez lui l'eſprit & l'imagination, ſous prétexte d'embellir leur langage, ne le déparent jamais. Voyez la diſpute d'*Achille* & d'*Agamemnon*, au premier livre de l'*Iliade* ; ce n'eſt point ſur le ton d'une éloquence apprêtée que ces Héros expriment leur courroux ; la paſſion ne connoît point d'apprêts : elle eſt bruſque & dure dans ſon expreſſion, outrée & exceſſive dans ſes vues, déréglée & ſans ſuite dans ſes idées ; c'eſt ainſi qu'*Homere* la fait parler. Dans les diſputes qui s'élevent ſur nos théâtres entre des Héros, l'orgueil joue ſouvent le rôle de la fureur ; les concurrens y relevent avec fierté leurs prérogatives, & tâchent de ſe montrer ſupérieurs les uns aux autres. Dans l'*Iphigénie* Françoiſe la diſpute d'*Achille* & d'*Agamemnon*, toute imitée qu'elle eſt d'*Homere*, fait voir plus de grandeur & de dignité, que d'emportement & de fureur : il ſemble

que le génie François craigne de se livrer à des mouvemens trop impétueux : il donne un frein à la passion & en ralentit la marche ; ce n'est plus qu'un coursier qui se déploie avec orgueil sous la main qui le conduit : dans *Homere* il a rompu tout lien, il s'élance & l'œil ne le suit pas. Je sais qu'on a reproché au Poëte Grec des injures que ses Héros s'adressent réciproquement ; mais outre qu'il paroît injuste de décider du peu de noblesse que ces injures avoient dans la langue Grecque, pour justifier *Homere* de ce reproche, ainsi que de mille autres qu'on lui fait, il est un sûr moyen, c'est de consulter la nature. Je ne parle point des hommes du temps héroïque, tels qu'*Agamemnon* & *Achille*, qui faits à des mœurs simples & sauvages, ignoroient les raffinemens d'une politesse souvent puérile. Je parle de l'homme le plus civilisé : s'il entre en fureur, quel est en lui le premier mot de la passion ? l'invective. *Homere* en l'employant, n'a donc blessé tout au plus que la convenance chez les Grecs ; & notre mi-

nutieuſe délicateſſe nous fera-t-elle condamner légérement l'énoncé libre & hardi des paſſions, tel que la nature le preſcrit, & tel que les Grecs l'ont approuvé ſans doute ?

Remarquons encore que les paſſions, ſuivant les circonſtances, ſe trouvent portées à différens degrés de vivacité, que le Poëte habile doit faire ſentir ; *Homere* l'a fait. *Achille* retiré dans ſon camp, plein de cette haine forte qui a jeté des racines profondes dans ſon ame, n'injurie pas les Généraux, il refuſe de leur obéir ; l'ironie même qui trouve place en ſon diſcours, annonce une ame tranquille, qui hait de ſang froid. Lorſque ce même *Achille* voit avancer ces deux hérauts qui viennent lui ravir *Briſéis*, quoique cet inſtant ſoit ſenſible à ſon cœur, il n'éclate pas en injures, il menace. » Les Grecs périront, dit-il; *Agamemnon* m'appellera pour le ſecourir, il ne me trouvera plus «. Mais lorſqu'*Agamemnon* & *Achille* ſont en préſence, & que leur haine exprimée par le diſcours, le geſte

& le regard, s'allume de plus en plus de part & d'autre & passe à la fureur, alors elle n'a plus que des invectives pour se soulager ; & faute de cette expression, *Homere* eût manqué le dernier degré de la passion.

De l'expression de la colere passons à celle de la douleur. *Homere* n'y sera pas moins vrai ; car son génie vaste & fécond, son ame souple & maniable, se prête aux diverses affections, & sait également les éprouver & les rendre. Rien de si rare, pour l'observer en passant, que cette flexibilité de génie : chaque Auteur naît avec une propension qui le porte à exprimer certains sentimens, & qui semble lui interdire l'expression de tout autre. *Corneille* trop plein de l'indépendance & de la fierté républicaine, concevoit mal un état de foiblesse, où l'ame amollie & énervée se laisse lier à un joug aimable ; il a mal peint l'amour. *Eschyle*, qu'à bien des égards on peut lui comparer, met de la force par-tout, & n'excelle que dans les endroits qui en exigent.

Racine & *Euripide* son modele, ont reçu, du caractere dominant de leurs Ouvrages, les épithetes de *tendre* & de *pathétique*. Personne jusqu'à présent, n'a osé désigner *Homere* par une épithete qui indiquât les qualités dominantes de son génie; celle qui lui conviendroit le mieux, est celle qui en peindroit l'universalité. Remarquons toujours dans *Homere* son exactitude à graver la vivacité des sentimens selon les caracteres & les circonstances. Dans *Chrysès*, au premier livre de l'*Iliade*, on ne voit qu'une douleur douce & tranquille; c'est que le vieillard se flatte d'obtenir sa fille. Sans cet espoir il ne se fût point rendu au Camp des Grecs; il faut donc que cet espoir perce à travers sa tristesse: c'est comme un fond lumineux qui obscurcit la teinte obscure de la douleur. Dans les adieux d'*Andromaque*, le ton de la douleur est différent; ce n'est plus l'espérance, c'est l'inquiétude qui y domine; de là naît le trouble intéressant d'une épouse affligée, qui prévoit & ressent tous les maux d'un funeste avenir. *Priam* est aux pieds

d'*Achille* : ici je vois une douleur forte & amere, telle qu'elle convient à un vieillard dont l'eſpoir le plus doux eſt d'enſévelir un fils qu'il a perdu pour jamais. Lorſqu'*Achille* apprend la mort de ſon ami, ce coup opere en lui le déchirement convulſif d'une ame toute ſenſible ; c'eſt le dernier degré de la douleur : elle ne profere plus de paroles, elle pleure, elle crie, elle ſe déſeſpere. *Achille* ſe roule ſur la pouſſiere, il s'arrache les cheveux & veut terminer ſes jours. Je crois pouvoir citer ſon ſilence éloquent comme une expreſſion énergique de la déſolation portée à ſon dernier excès : cette expreſſion a paſſé depuis ſur la ſcene Grecque, & y a produit le trouble le plus violent. C'eſt à nous qui ne l'admettons point ſur notre théâtre, de convenir qu'elle eſt dans la nature, de la reſpecter dans les Ouvrages de nos Maîtres, & de leur envier peut-être le droit heureux qu'ils avoient de s'en ſervir.

Par M. DE CHABANON.

HARANGUE

DE M. L'EVÊQUE D'ALAIS,

Député des États de Languedoc en 1786;

A MADAME ELISABETH. (*)

Madame, si la vertu descendoit du ciel sur la terre, si elle se montroit jalouse d'assurer son empire sur tous les cœurs, elle emprunteroit sans doute tous les traits qui pourroient lui concilier le respect & l'amour des mortels. Son nom annonceroit l'éclat de son origine & ses augustes destinées; elle se placeroit sur les degrés du trône; elle porteroit sur son front l'innocence & la candeur de son ame; la douce & tendre sensibilité seroit peinte dans ses regards; les graces touchan-

(*) Ce Discours noble & précis a été inseré dans quelques Journaux, avec des incorrections: il paroît ici tel qu'il a été prononcé.

tes de ſon jeune âge prêteroient un nouveau charme à ſes actions & à ſes diſcours; ſes jours purs & ſereins comme ſon cœur, s'écouleroient au ſein du calme & de la paix, que la vertu ſeule peut promettre & donner. Indifférente aux honneurs & aux plaiſirs qui environnent les enfans des Rois, elle en connoîtroit toute la vanité; elle n'y placeroit point ſon bonheur : elle en trouveroit un plus réel dans les charmes de l'amitié. Elle épureroit au feu ſacré de la Religion ce que tant de qualités précieuſes auroient pu conſerver de profane; ſa ſeule ambition ſeroit de rendre ſon crédit utile à l'indigence & au malheur; ſa ſeule inquiétude, de ne pouvoir dérober le ſecret de ſa vie à l'admiration publique; & dans ce moment même où ſa modeſtie ne lui permet pas de fixer ſes regards ſur ſa propre image, elle ajoute, ſans le vouloir, un nouveau trait de conformité entre le tableau & le modele.

DE LA RETRAITE.

Strenua nos exercet inertia. Navibus atque
Quadrigis petimus benè vivere. Quod petis, hic eſt;
Eſt Ulubris, animus ſi te non deficit æquus.

HORAT.

Actifs dans l'indolence, nous cherchons le bonheur par terre & par mer, ſans ſonger qu'il eſt ici, qu'il eſt par-tout où ſe trouve un eſprit égal.

Un des principaux préceptes de la philoſophie Stoïcienne, eſt que l'homme ne devroit jamais faire dépendre ſon bonheur des circonſtances extérieures. Cette ſecte altiere a porté ſi loin l'orgueil de ce précepte, qu'elle a exigé du ſage de regarder les maux & les plaiſirs phyſiques avec une entiere indifférence. C'eſt le délire de la ſageſſe, comme Horace le dit d'une autre ſecte. Une pareille extravagance n'a beſoin ni d'autorité ni de raiſonnement pour la réfuter. Elle eſt démentie

par l'expérience de chaque moment, & combattue de toutes les forces de la nature ; mais il convient d'examiner jusqu'où nous pouvons nous approcher de cet état sublime ; jusqu'à quel point nous pouvons nous soustraire aux influences du dehors, & assurer à notre ame un état de tranquillité : car s'il y a de l'orgueil & de la folie à se vanter d'une indépendance parfaite, il ne seroit pas moins indigne de notre ame de céder lâchement à la premiere impulsion, & de se laisser tourmenter sans résistance par des maux accidentels. Cette ame, toute dégradée, toute avilie qu'elle est, remonte à une origine céleste, & se flatte encore d'être un jour réunie avec la Bonté infinie & la Félicité immuable.

Ne vitiis pejora fovens
Proprium deserat ortum.

Pour nous convaincre de la nécessité de nous élever à quelque degré de dignité morale, & de nous créer des objets de plaisir qui ne soient pas tout-à-fait à la merci des événemens, nous n'avons qu'à regarder ceux

à qui la fortune donne tout & ne laiſſe rien à faire. N'étant point aſſujettis, par leur état, à une diſtribution de temps réguliere & marquée, ils ſont obligés de ſe faire des occupations & des amuſemens; & n'ayant rien au-dedans d'eux-mêmes qui puiſſe en tenir lieu, ils ſont réduits à chercher avec induſtrie tous les moyens de tuer le temps.

Les expédiens ſans nombre dont s'aviſe cette claſſe d'hommes pour alléger le fardeau de la vie, ne ſont pas moins honteux, & peut-être pas moins dignes de compaſſion que ceux auxquels eſt réduit un Marchand ſur le point de faire banqueroute. J'ai vu le chagrin & la douleur s'emparer de toute une famille, à la nouvelle d'une partie de cartes manquée; & lorſqu'après avoir épuiſé tous les projets, après avoir dépêché les laquais en cent commiſſions différentes, ils ſe ſont ſoumis avec conſtance & réſignation à l'infortune de paſſer une ſoirée dans la converſation l'un de l'autre; ſi une viſite inattendue

leur amene un *Partner*, on croit voir la joie d'une Ville affamée que de nouvelles provisions mettent en état de se défendre encore.

Le remede ordinaire de ceux qui se déplaisent à eux-mêmes sans en connoître la cause, est de changer de lieu ; ils aiment à se persuader que leur mal est la suite de quelque désagrément local, ils tâchent de s'en éloigner, comme les enfans de leur ombre ; espérant toujours retirer quelque plus grande satisfaction de chaque objet nouveau, & toujours revenant chez eux trompés & mécontens.

Qui peut voir cette espece de manie, sans penser à la situation de ceux qui sont soumis aux terribles symptômes de cette rage appelée par les Médecins, *horreur de l'eau ?* On sait que ces infortunés, incapables de boire, quoique brûlant de soif, plient, retournent leur corps de toutes les manieres, se flattant de pouvoir saisir dans une posture plutôt que

dans l'autre, cette liqueur que ſans ceſſe repouſſent leurs levres.

Ce genre de folie n'eſt pas ſeulement attaché à l'ignorance ou au défaut de réflexion, il s'empare quelquefois de ces eſprits que des connoiſſances variées, une pénétration vive, un jugement exact, ſembleroient devoir le plus en exempter; il faut avouer que l'orgueil du talent & de la ſcience eſt ſouvent confondu, en voyant que les lumieres ne ſont pas un sûr garant contre ces erreurs vulgaires qui égarent les plus foibles & les plus groſſiers des mortels.

Ces réflexions me ſont venues en me rappelant un paſſage de la Préface de *Cowley*, à la tête de ſes Poéſies. Malgré l'élévation de ſon génie & l'étendue de ſes connoiſſances, Cowley ne laiſſe pas de nous faire part d'un projet de bonheur auquel ſe feroit à peine abandonnée l'imagination d'une fille qui perd ſon premier amant; projet ou idée qu'il ſemble avoir careſſé juſqu'au point de n'en

plus voir l'abſurdité, & qu'il auroit probablement exécuté, s'il n'avoit rencontré d'autre obſtacle que ſa raiſon.

» Il y a quelques années, dit-il, que je
» me propoſe, quoique j'en aie été empêché
» par divers accidens, de me retirer dans
» quelqu'une de nos plantations d'Amérique,
» non pas à la pourſuite de l'or, ou pour
» m'enrichir du commerce de ces contrées,
» comme c'eſt le but de la plupart de ceux
» qui s'y tranſportent; mais pour abandonner
» ce monde pour jamais, avec ſes vanités,
» ſes tourmens, & m'y enſévelir dans quel-
» que retraite obſcure, me réſervant toute-
» fois la conſolation des Lettres & de la
» Philoſophie «.

Telles étoient les folles meſures que Cowley avoit priſes pardevers lui pour le repos de ſa vieilleſſe, & qu'il ſemble recommander à la poſtérité, à qui il s'en ouvre dans cette intention. Certainement on ne pouvoit pas être plus fortement perſuadé que le contentement

étoit attaché à certaines plages favorites ; & qu'avec un bon vent, un homme pouvoit s'embarquer & laiſſer derriere lui tous ſes chagrins, toutes ſes charges, tous ſes malheurs.

S'il ne faiſoit un ſi long voyage que pour *s'aller enſévelir dans quelque retraite obſcure* ; il auroit pu trouver dans ſon propre Pays un infinité d'aſiles aſſez ſacrés pour y dépoſer en ſûreté le génie de Cowley. Car, quelque idée qu'il eût pu ſe faire de l'importunité avec laquelle il ſeroit rappelé ſur la ſcene du monde, une courte expérience l'auroit convaincu qu'il eſt plus aiſé de renoncer à la gloire que de l'acquérir, & qu'il ne lui faudroit que peu de conſtance pour ſe débarraſſer de la tyrannie des hommages publics. Il y aura toujours aſſez d'orgueil dans le cœur humain pour empêcher qu'on ne ſoit fort avide de faire connoiſſance avec un homme dont on eſt sûr d'être négligé, quelle que ſoit l'eſtime ou la curioſité qu'excite en nous ſa

réputation de science ou de vertu; de sorte que celui qui aime la retraite n'a pas besoin de craindre que le respect des étrangers ne l'accable de visites. Ceux-mêmes avec qui il aura été anciennement lié, se consoleront très-aisément de son absence une fois qu'ils se seront un peu faits à vivre sans lui, & qu'ils auront trouvé ailleurs de quoi remplir ces momens que sa société contribuoit à égayer.

Il étoit peut-être dans les vues de la Providence, afin de nous empêcher de nous tyranniser mutuellement, d'ordonner qu'il n'y eût point d'individu assez important pour causer, par sa retraite ou par sa mort, aucun vuide dans le monde; & Cowley n'auroit retiré que peu de fruit du commerce des hommes, s'il n'avoit pas remarqué avec quelle facilité l'ami utile, le compagnon agréable, l'amant favori, s'effacent de la mémoire, dès qu'on ne les voit plus; avec quelle promptitude ils font place à de nouveaux objets.

Ainsi donc, quand il se seroit choisi un hermitage dans l'enceinte de l'Isle qui l'avoit vu naître, il y auroit toujours été suffisament seul. Il y auroit trouvé, contre les *vanités* & les *vexations* du monde, des préservatifs non moins efficaces que ceux qu'il se promettoit dans les bois ou les déserts de l'Amérique. Mais son ame une fois flétrie par le dégoût, il crut qu'il ne pouvoit trop s'éloigner de ce qui le causoit, & il s'enfuyoit avec tout l'empressement d'un poltron qui, faute d'oser regarder derriere lui, croit toujours avoir l'ennemi à ses talons.

Quand il étoit importuné par le monde; ou quand il étoit las des affaires, il se représentoit si fortement les douceurs de la retraite & du loisir, qu'il étoit bien résolu de s'y livrer à l'avenir sans interruption, & de renoncer pour jamais à tout ce qui pouvoit le priver de sa jouissance favorite, oubliant au fort du désir, que la solitude & le repos ne doivent ce qu'ils ont de piquant, qu'à tous

ces embarras qu'il étoit si fort en peine d'éviter : car telles sont les vicissitudes du monde dans tous ses rapports, que le jour & la nuit, le travail & la retraite se prêtent un charme réciproque. Tels sont les changemens qui tiennent l'ame en action ; on désire, on poursuit, on atteint, on est rassasié : on désire quelqu'autre chose, on commence de nouvelles poursuites.

S'il eût exécuté son projet, & fixé sa demeure dans la plus riante partie du nouveau monde, il n'est pas sûr qu'éloigné, comme il l'auroit été, des *vanités* de la vie, il eût pu s'en éviter les *tourmens*. Il est ordinaire à l'homme qui sent quelque mal, de croire qu'il le supporteroit mieux par-tout ailleurs. *Cowley* ayant connu les désagrémens & les embarras de tel état en particulier, se persuada aisément qu'il ne pouvoit rien exister de pis, & que tous les changemens pour lui ne pouvoient être qu'heureux. Il étoit bien loin de soupçonner que la cause de son malheur étoit dans

lui-même ; que ſes paſſions n'étoient pas ſuffiſamment réglées ; qu'il étoit tourmenté par ſa propre inquiétude ; qu'elle l'accompagneroit au-delà des mers, & ſauroit bien trouver & ouvrir la porte de ſon Elyſée Américain. L'expérience l'auroit bientôt convaincu, que c'eſt au fond de l'ame que le contentement doit prendre ſa ſource, & que celui qui a aſſez peu de connoiſſance de la nature humaine pour chercher à ſe rendre heureux par tout autre changement que celui de ſes diſpoſitions, conſumera ſa vie en vains efforts, & ne fera que multiplier les maux qu'il ſe propoſe d'écarter.

Traduit de l'Anglois, de JOHNSON.

DE LA PENSÉE DU CRIME.

..... *Patitur pœnas peccandi ſola voluntas :*
Nam ſcelus intrà ſe tacitum qui cogitat ullum,
Facti crimen habet.

JUVEN.

L'intention du crime en comporte la peine : car quiconque roule une mauvaiſe penſée dans ſon ame, l'effectue autant qu'il eſt en lui.

SI le plus actif & le plus induſtrieux des hommes pouvoit, au ſortir de la vie, ſe rappeler diſtinctement ſes momens paſſés, & d'après une revue exacte, les placer chacun dans l'ordre où ils ont été employés, il en trouveroit bien peu qui fuſſent marqués par des effets durables ou ſenſibles; & l'on ne ſauroit croire en quelle petite proportion ce qu'il a réellement fait ſe trouveroit avec ce qu'il ſembloit pouvoir faire ; combien de vuides immenſes viendroient ſucceſſivement

ſe préſenter à ſes yeux, & combien de blancs intermédiaires, même au plus fort des affaires, & au moment des plus vives pourſuites.

Les Philoſophes modernes diſent que non-ſeulement les grands globes de matiere ſont ſemés au large dans l'eſpace, mais que même les corps les plus durs ſont ſi poreux, que ſi toute la matiere étoit comprimée juſqu'à un parfait degré de ſolidité, elle pourroit être contenue dans un cube de quelques pieds. De même ſi tout l'emploi de la vie étoit reſſerré dans l'eſpace de temps qu'il a réellement occupé, peut-être que dans la plus longue vie on ne trouveroit qu'un petit nombre de ſemaines, de jours ou d'heures : car il y a une telle diſtance des facultés corporelles aux facultés intellectuelles, que nous imaginons dans une minute ce que nous exécutons dans une année ; & ſouvent l'ame reſte ſpectatrice oiſive du travail des mains & de l'action des pieds.

C'eſt pour cela que les anciens Généraux trouvoient ſouvent le loiſir de ſe livrer à la philoſophie ſous leurs tentes ; & c'eſt d'après la vérité que *Lucain* fait dire à *Céſar* de lui-même, qu'il remarquoit les révolutions des aſtres au milieu de ſes préparations pour le combat :

> **Au milieu des apprêts des combats furieux,**
> **Mon œil ſuivoit toujours les mouvemens des Cieux.**

Il eſt probable que l'ame penſe toujours ; mais la plus grande partie de ſon activité nous devient inutile par les bornes de nos beſoins phyſiques ; c'eſt par la raiſon même que nous penſons toujours, que le plus ſouvent nous ne faiſons que penſer.

De peur que l'emploi d'une faculté ſi active ne devienne ou inutile ou dangereux, & que le ſurplus de l'entendement ne ſe perde, ce n'eſt pas une vaine ſpéculation d'examiner de quelle maniere nous pouvons gouverner nos penſées, empêcher les mouvemens irréguliers, & les retenir dans de ſages limites.

Quelle

Quelle eſt la meilleure maniere de diriger l'entendement vers toutes les ſciences ? Par quels degrés doit-il arriver à ſon but ? Par quels procédés peut-on le guérir de ſes défauts & l'accoutumer à de nouvelles études ? Toutes ces recherches ont été faites par des hommes auſſi éclairés que judicieux, dont je n'adopterai ni ne rejetterai les obſervations, mon objet étant de ſuivre la marche morale de l'eſprit, & d'étendre l'empire de la vertu bien plus que celui de la ſcience.

Cet examen ſemble n'avoir été négligé que faute de ſe rappeler que chaque action procede de l'eſprit, & que par conſéquent ne pas s'oppoſer à la corruption des penſées, c'eſt empoiſonner les ſources des vertus & de la morale : les déſirs irréguliers produiront les pratiques licencieuſes ; ce que les hommes ſe permettent de déſirer, ils en feront bientôt l'objet de leur eſpérance, & ſe ſentiront enfin portés à exécuter ce qu'ils ſe plaiſent à imaginer.

C'eſt pour cela que les Caſuiſtes de l'Egliſe Romaine, à qui la confeſſion fournit de grands moyens de connoître la nature humaine, ſe ſont accordés à décider que ce qu'il eſt mal de faire, il eſt mal de le penſer (1); puiſqu'en ſongeant avec complaiſance à la facilité, à la ſûreté, à l'avantage d'une mauvaiſe action, un homme commence bientôt à ſentir ſa fermeté s'ébranler & ſa délicateſſe s'affoiblir; l'éclat du ſuccès qui ſe préſente à ſes yeux, l'aveugle ſur l'atrocité du crime, & l'on finit par commettre avec confiance des actions dont la premiere idée n'avoit fait que ſe gliſſer dans l'ame, déguiſée en rêverie agréable, & ſoufferte plutôt qu'approuvée.

Conſultez les hommes à qui l'amour ou la jalouſie, la haine ou l'envie, ont fait commettre des crimes; tous vous diront avec quelle facilité ils auroient pu repouſſer la

(1) On doit ſe rappeler que c'eſt un Proteſtant qui parle.

tentation à sa naissance, combien il leur auroit été aisé de détourner l'attention de leur esprit vers quelque autre objet, combien leur passion s'est trouvée foible toutes les fois qu'ils s'en sont distraits, & combien elle a acquis de force lorsqu'ils l'ont rappelée pour s'en occuper avec complaisance. On voit donc combien il importe de tenir l'imagination sous la garde constante de la raison, puisque c'est le seul moyen de nous assurer de notre propre vertu, & que sans cela nous pouvons corrompre nos cœurs dans la solitude la plus profonde, par des goûts & des désirs plus pernicieux & plus dominans qu'ils ne seroient dans le commerce du monde; on est aisément révolté par les crimes qui se montrent d'abord dans toute leur énormité; mais le développement successif de notre malice, protégé par l'intérêt & déguisé par tous les artifices de l'illusion personnelle, nous donne le temps de trouver des distinctions en notre faveur, & la raison se plie insensiblement à l'absur-

dité, comme par degrés l'œil se fait aux ténebres.

Dans cette maladie de l'ame, il est de la plus grande conséquence d'appliquer les remedes dès le commencement : c'est pourquoi je m'efforcerai de faire voir quelles sont les pensées qu'il faut rejeter ou qu'il faut suivre, par rapport au passé, au présent, ou au futur; je voudrois & j'espere réveiller la vigilance & l'attention de ceux qui s'abandonnent à des songes dangereux, & d'autant plus dangereux, que n'étant encore que des songes, on les regarde comme innocens.

La considération du passé n'est bonne qu'autant qu'on en peut tirer des leçons utiles pour l'avenir. Quand un homme commence une revue de sa vie, la premiere chose qu'il doit faire, c'est d'examiner la disposition de son ame. S'il suit avec complaisance les détours d'une heureuse fourberie, les excès d'une débauche, le fil d'une intrigue criminelle, qu'il rappelle son imagination comme engagée

dans une fauſſe pourſuite; qu'il repouſſe bien loin ces ſouvenirs où le plaiſir, ſans l'approbation de la conſcience, fait faire oublier le crime, & qu'il les remette à un moment où il pourra s'y arrêter avec plus de sûreté; ce moment ne manquera pas de venir : car l'impreſſion du plaiſir paſſé va toujours en diminuant ; mais le ſentiment du crime & du remords augmente toujours, & devient plus affreux.

La revue de nos actions, faite d'une maniere ſérieuſe & impartiale, eſt inconteſtablement néceſſaire pour nous affermir ou nous ramener dans le chemin de la vertu, & c'eſt pour cela qu'elle eſt recommandée par les Théologiens, ſous le nom d'*Examen de conſcience*, comme le premier pas vers le repentir. Cette pratique eſt ſi néceſſaire, que ſans elle nous ſerions, dans la vie, toujours prêts à être ſéduits par les mêmes appas, égarés par les mêmes illuſions. Mais pour ne pas perdre le fruit de notre expé-

rience, il faut nous efforcer de voir chaque chofe telle qu'elle eft, & exciter en nous ces fentimens que le grand Auteur de la nature a deftinés à fuivre, ou à accompagner les bonnes ou les mauvaifes actions.

» Ne laiffe pas le fommeil s'approcher de » tes yeux, dit *Pythagore*, que tu n'ayes » repaffé jufqu'à trois fois les actions du » jour qui finit. Où me fuis-je laiffé égarer? » Qu'ai-je fait? Qu'ai-je omis? Reprends » ainfi depuis la premiere action, & pourfuis; » & à la fin effrayes-toi du mal que tu as fait, » & réjouis-toi du bien «.

Nos penfées, par rapport à l'avenir, étant déterminées par les objets que nous avons fous les yeux, ne font pas fujettes à ces dangers, à cette diffipation que je m'arrête ici à confidérer; mais je ne puis m'empêcher, dans cet article, de prémunir les ames tendres & délicates, les imaginations fenfibles & foibles, contre un abattement trop grand & des inquiétudes trop vives : car les penfée

ne ſont criminelles qu'autant qu'on les a provoquées, & que l'on continue de s'y livrer.

> Devant les yeux de l'homme ou devant ceux de Dieu,
> Le mal paſſe & repaſſe ; & toujours repouſſé,
> Diſparoît, & ne laiſſe après lui rien d'impur. *

C'eſt principalement dans l'avenir que ſe raſſemblent tous les pieges où l'imagination va ſe prendre. L'avenir eſt le ſiege naturel de la crainte & de l'eſpérance, avec cette foule d'inquiétudes & de déſirs, nés les uns des autres, qui leur doivent tous l'exiſtence. L'avenir eſt une mer où l'on voit encore les événemens & les haſards ſe mêler & ſe confondre, ſans aucun rapport viſible avec leurs cauſes. Nous avons tout le temps & toute la liberté de faire un choix qui nous convienne, & nous ne manquons pas d'en profiter. Prendre & choiſir au milieu des avantages poſſibles eſt, comme on l'appelle en

---

* Traduction d'un Poëte Anglois.

Droit, *in vacuum venire*, s'emparer de ce qui n'appartient à perſonne ; le danger qu'il y a, c'eſt de s'entêter à garder ce dont on s'eſt une fois mis en poſſeſſion, quand même il ſe préſenteroit un maître. On s'eſt bientôt permis de ſonger à ce qu'on peut avoir, juſqu'à ce qu'enfin on ſe détermine à l'obtenir, & de ſe repréſenter le bonheur d'une ſituation particuliere, juſqu'à ce qu'on ne puiſſe plus ſe trouver heureux que dans celle-là. Nous ne devrions au moins prendre pour objet de nos déſirs rien qui fût au pouvoir d'un autre, ſi nous voulions conſerver notre repos, & rien qui fût en ſa poſſeſſion, ſi nous voulions conſerver notre innocence. Quand un homme ſe trouve engagé, même par une ſuite de ſentimens honnêtes, à déſirer ce à quoi il n'a point de droit, il devroit reculer comme des bords d'un précipice couvert de fleurs. Celui qui s'imagine qu'il ſerviroit mieux le public dans un poſte élevé que celui qui le remplit, en viendra inſenſiblement à croire que c'eſt un acte de vertu

de le supplanter ; & comme la rivalité a bientôt enfanté la haine, son empressement à se saisir d'une mission à laquelle il n'est pas appelé, lui fera commettre des crimes qui n'étoient jamais entrés dans son premier plan.

Ainsi donc, celui qui prétend régler ses actions sur les principes de la vertu, doit régler ses pensées sur ceux de la raison ; il faut qu'il éloigne le crime des avenues de son cœur, & se souvienne que les émotions causées par le désir, sont d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus cachées : car les obstacles extérieurs ne les arrêtent point, & le remords ne se fait pas sentir encore.

Traduit de l'Anglois, du même.

LA COLONNE DE POMPÉE.

La Colonne de Pompée, ce monument si flatteur pour les anciens Romains attachés au parti de la République, fait encore l'admiration de tous les voyageurs curieux qui parcourent l'Egypte. Selon l'opinion la plus reçue, cette colonne a en tout cent dix pieds d'élévation. Le *fût* qui est d'une seule piece de granit, a quatre-vingt-dix pieds, & le piédestal vingt; la colonne est d'ordre Corinthien, ce qui donne à sa simplicité une noblesse qu'on remarque rarement dans l'architecture moderne. Elle a peu souffert de l'injure du temps. Le poli du *fût* de la colonne a singuliérement résisté à toutes les intempéries & à l'action destructive de l'air; de sorte qu'on peut présumer que ce monument fera passer à la postérité la plus reculée un nom patriotique, au milieu d'une nation ignorante, qui ne connoît d'autres restes du grand nom de Pompée,

que ce précieux monument. Le piédeſtal a un peu ſouffert des inſtrumens dont ſe ſont ſervi les voyageurs pour s'en procurer quelques morceaux. Une des voûtes a même été briſée, il y a cinq ans environ, par une folie de quelques Capitaines-Marchands Anglois.

Ces joyeux enfans de Neptune avoient la tête un peu échauffée par le vin, lorſqu'un d'entre eux conçut le projet le plus étrange. La ſingularité de l'idée la fit adopter par l'équipage du bâtiment Anglois, & l'impoſſibilité apparente de l'exécution fut ce qui encouragea davantage à réaliſer le projet. Ces gens deſcendirent donc dans un canot, avec tout ce qui pouvoit leur être néceſſaire, & vinrent à bord, bien réſolus de boire le *punch* au haut de la colonne. Ils firent d'abord pluſieurs tentatives inutiles ; mais celui qui avoit ſuggéré l'idée, imagina bientôt les moyens de l'exécution. Il envoie chercher un cerf-volant. Les habitans inſtruits de ce qui ſe paſſoit, accourent en

foule pour voir l'adresse & la témérité de ces marins. Aussi-tôt quelques personnes de la foule se rendent chez le Gouverneur, pour le prévenir que ces Anglois vouloient abattre la colonne : » Je connois trop les » Anglois, dit-il ; non, ils ne feront au» cune injure aux restes du grand Pompée «. Déjà le cerf-volant s'éleve, & nos voyageurs le rabattent sur le haut de la colonne. A la ficelle du cerf-volant étoit attachée une corde de deux pouces de diametre. On tire celle-ci dessus le chapiteau, & on la fixe à terre des deux côtés. Un matelot y grimpe, arrive au haut. Bientôt on fait des échelles de corde à la faveur desquelles la compagnie monte & boit le punch, aux acclamations de la multitude étonnée. On croiroit à l'œil que le chapiteau de la colonne ne peut contenir qu'un seul homme, cependant huit hommes s'y trouverent à l'aise. Aucun de ces gens, qui avoient déjà la cervelle échauffée, n'y éprouva d'étourdissement. Mais ils ont découvert que cette colonne doit avoir servi de

ſupport à une ſtatue, probablement à celle de Pompée; car il ſe trouve encore un pied & une malléole. La ſtatue a ſans doute été coloſſale, pour paroître d'une grandeur naturelle à ceux qui étoient au bas.

Nous attendrons, pour le ſavoir, que quelque voyageur auſſi hardi aille meſurer ce pied, par les proportions duquel nous connoîtrons celle de la ſtatue. Quels inſtrumens ont pu l'élever à une hauteur ſi prodigieuſe? C'eſt ici le lieu d'obſerver encore que le granit de la colonne n'étant pas indigene d'Egypte, n'a pu y être tranſporté ſans des travaux prodigieux. Le granit qui recouvre encore quelques parties des pyramides, étoit tiré de l'ancienne Idumée, & il ne faut pas le confondre avec le marbre de la Thébaïde, ſi différent par ſes principes conſtitutifs, comme paroiſſent l'avoir fait pluſieurs Voyageurs.

Nous croyons pouvoir ajouter ici ce que dit M. *Dutens* dans ſon Traité des diamans *:

* Page 33.

» Le granit rouge dont quelques-uns pensent qu'est formée la colonne de Pompée & les obélisques de Cléopâtre, se rapporte à la classe des porphyres, & se nomme *porphyre brocatelle*. La carriere d'où on la tira étoit dans la vallée de Raphidim, à cent pas du Mont-Oreb «.

Par M.

PARALLELE

ENTRE

LES VILLES DE PETERSBOURG ET DE BERLIN.

Pétersbourg eſt inconteſtablement plus grand que Berlin, & auſſi peuplé. Le nombre des habitans de Pétersbourg peut ſurpaſſer de quelques dixaines de milliers celui des habitans de Berlin. Pétersbourg n'eſt pas achevé, & les quartiers éloignés du centre de la ville ſont encore remplis de maiſons de bois conſtruites à l'ancienne maniere du pays ; mais ce qui eſt achevé eſt d'un bon goût. Il y a des édifices plus riches pour la matiere qu'on n'en voit à Berlin ; témoin un Palais tout recouvert de marbre du pays, & l'Egliſe d'Iſaac, qui ſera de même incruſtée de marbre. Des quais de granit qui borderont la Newa & ſes canaux, & qui ſont déjà très-avancés, ne ſont pas un des moindres embelliſſemens

de la ville. La ſtatue équeſtre de *Pierre I.er* eſt un ouvrage digne d'admiration. Le jardin d'été ſitué dans la ville, & ouvert à tout le monde, fournit une promenade agréable. Le Palais Impérial eſt un beau monument d'architecture, quoique trop chargé d'ornemens.

A tout cela, Berlin peut oppoſer un grand nombre de belles maiſons, l'élégance & la diverſité qui regnent dans leur architecture, ſes nombreux édifices publics, ſon arſenal, ſa ſalle d'Opéra, ſa Bibliotheque, ſes Egliſes, ſes tours, ſon Château dont la ſtructure eſt impoſante & majeſtueuſe, les ſtatues dont les places & les édifices publics ſont décorés, les promenades des tilleuls, des marronniers & des ſaules, la ſtatue équeſtre du Grand Electeur, & mille autres objets dignes de l'attention d'un voyageur. Berlin s'eſt embelli très-promptement, parce que le Roi bâtit, à ſes frais, juſqu'aux maiſons bourgeoiſes, au lieu qu'en Ruſſie, ce ſont les particuliers qui bâtiſſent leurs maiſons. On

peut donc dire en général que par rapport à l'architecture & aux promenades publiques, Berlin l'emporte jusqu'à présent sur Pétersbourg.

Si l'on ne considere que le plan des deux villes, c'est Pétersbourg qui aura la préférence pour la régularité. Les rues principales qu'on nomme des *perspectives*, aboutissent à l'Amirauté, dont la tour est dorée, ce qui la fait appercevoir de loin & empêche qu'on ne puisse s'égarer. Berlin étant une ville ancienne, on n'a pu changer la distribution des rues; elles sont cependant, pour la plupart, d'une largeur suffisante. A Pétersbourg, elles sont presque trop larges; ce qui augmente sans nécessité les distances. Quant à la propreté, les aqueducs souterrains qu'on a pratiqués à Pétersbourg, sont d'une grande utilité pour l'écoulement des eaux: les ruisseaux qui bordent les rues de Berlin ne sont pas si propres, ni si utiles. Le pavé de Pétersbourg est un peu meilleur que celui de Berlin.

Pour trouver une ville belle, il faut être agréablement affecté par les objets qu'on rencontre dans les rues. A Pétersbourg, ce sont des équipages, ordinairement élégans, mais souvent mal-attelés & mal-accompagnés. Les piétons sont des *mougikis* ou esclaves, dont l'extérieur est peu prévenant. Les mendians sont assez rares, parce que chaque Seigneur entretient ses sujets ; mais les chiens y abondent. A tous ces égards, Berlin est préférable. Les équipages sont moins nombreux & quelquefois moins brillans, mais mieux attelés & mieux accompagnés ; les rues ne sont pas fort embarrassées de voitures ; un piéton y est plus sûrement : aussi va-t-on beaucoup plus à pied. Les Berlinois, même ceux de la plus basse classe, s'habillent proprement. Les rues sont passablement nettes de mendians, & il seroit à souhaiter que le parc le fût aussi. La Police veille à la sûreté des gens qui marchent à pied, en faisant tuer ou du moins renfermer les mauvais chiens.

Les environs de Berlin, fur-tout le parc, font agréables & très-propres à la promenade : ceux de Pétersbourg ne font pas auffi attrayans, ou du moins les belles promenades font beaucoup plus éloignées de la ville, de façon qu'il eft difficile d'y aller à pied.

Les divertiffemens publics font brillans & nombreux à Pétersbourg. Pendant tout l'hiver on n'y parle que de bals, de mafcarades, d'opéra, de comédies, de feux-d'artifice, d'illuminations. Les *clubs* ou fociétés d'amufemens, font fréquentés pendant toute l'année. Les théâtres en particulier font bien montés : on joue des Opéra férieux & bouffons en Italien, des Tragédies & des Comédies en Ruffe, en Allemand & en François. Il y a eu même une Comédie Angloife ; mais elle n'a pu fubfifter. Berlin n'a qu'un théâtre Allemand, qui a peine à fe foutenir.

Le jeu eft fort en vogue à Pétersbourg. On y joue principalement au billard & aux

cartes, & à plus gros jeu qu'à Berlin. Dans les compagnies, la converſation eſt peu de choſe, & dès qu'il y trois ou quatre perſonnes enſemble, on dreſſe les tables de jeu. On joue avant & après le dîner, puis toute la ſoirée, & quelquefois une bonne partie de la nuit. Les jeux de haſard ſont défendus; mais cette défenſe eſt mal obſervée. Les loteries y ſont preſque inconnues. A Berlin on joue un peu moins, mais on perd beaucoup d'argent aux loteries.

Un homme d'étude peut trouver plus de ſociété à Berlin qu'à Pétersbourg, où il eſt preſque borné aux Membres de l'Académie des Sciences ; mais d'un autre côté, les gens de Lettres à Berlin ſont ſi occupés de leurs différens emplois, qu'ils ont rarement le temps de converſer enſemble, ou bien s'ils ſe rencontrent en ſociété, ils ſont ſi fatigués de leurs occupations ſérieuſes, qu'ils cherchent quelque diſtraction en prenant part aux amuſemens, même les plus frivoles.

En vain jouiroit-on dans une ville des plus grands agrémens de la ſociété, ſi l'on n'avoit en même temps de quoi ſatisfaire aux beſoins du corps. A cet égard, il regne une égale abondance dans les deux Capitales. Si Pétersbourg a la préférence par la quantité & le bon marché du poiſſon, de la volaille & du gibier; Berlin eſt mieux fourni de légumes, de jardinage & de fruits. Le vin y eſt de meilleure qualité & à plus bas prix. La biere d'Angleterre défendue à Berlin, eſt d'un uſage aſſez fréquent en Ruſſie. La biere commune de Berlin, quoiqu'elle ait beaucoup dégénéré, eſt ordinairement de meilleure qualité que celle de Pétersbourg. On ne braſſe point de biere blanche en Ruſſie. L'eau eſt bonne dans l'une & dans l'autre ville. Celle de la Newa qu'on boit à Pétersbourg eſt d'une clarté criſtalline, hors le temps du dégel; elle cauſe une petite diarrhée à ceux qui n'y ſont pas accoutumés. L'eau de pompe à Berlin eſt un peu moins tranſparente, & laiſſe un dépôt de nître dans les vaſes où on la fait bouillir;

mais elle n'en eſt pas moins ſaine. Le *punch* eſt une boiſſon beaucoup plus commune à Pétersbourg qu'à Berlin. L'eau-de-vie & les liqueurs diſtillées ſont d'un fréquent uſage en Ruſſie ; on en offre ordinairement un petit verre, ou gobelet plein à chaque convive avant le repas : à Berlin on ſe ſert peu de ces boiſſons fortes.

L'économie eſt plus épargnante à Berlin : mille petites choſes dont on profite dans le ménage, ſe perdent à Pétersbourg ; on ne prodique pas le bois à Berlin, & à Pétersbourg un aveugle verroit la flamme qui fait bouillir les marmites de fer & de cuivre ſous leſquelles elle pétille.

Les repas en Ruſſie répondent au luxe du foyer. Ils ſont abondans, & un dîner de ſix plats, ſans compter le deſſert, eſt quelque choſe de fort commun. L'hoſpitalité y eſt exercée dans toute ſon étendue : un ami, un inconnu même qui arrive à l'heure du repas, reſte ordinairement, & ſe met à table ſans être

invité ; au lieu qu'à Berlin on invite les gens plusieurs jours à l'avance, ne fût-ce que pour une tasse de café. La méthode de Berlin est certainement moins dispendieuse : sachant qu'on mangera seul, on peut se borner au simple nécessaire ; on n'a pas besoin non plus de tenir des provisions en faveur des visites inattendues.

Le luxe des habitans & des équipages est plus grand à Pétersbourg qu'à Berlin ; un carrosse est un meuble dont on ne sauroit guere s'y passer à cause de l'étendue de la ville, & des boues du printemps & de l'automne. Il faut dans chaque ménage, outre les femmes ou filles, des domestiques mâles ; parce que les femmes ne travaillent que dans la maison, & ne se laissent pas employer à des ouvrages un peu rudes, ni à des commissions pour lesquelles il faut traverser les rues. Les domestiques coûtent plus d'entretien à Pétersbourg qu'à Berlin.

On peut inférer de tout ce qui vient d'être

dit, que l'entretien d'un ménage eſt plus diſpendieux à Pétersbourg, moins par la cherté des denrées que par le ton de grandeur qui regne entre les gens d'un certain ordre. Ajoutez à cela la cherté des loyers & celle des objets de luxe, & vous concevrez qu'il faut beaucoup de revenus pour vivre honnêtement à Pétersbourg. Auſſi ſont-ils proportionnés à la dépenſe. Les profits des marchands ſont très-grands ; les appointemens des perſonnes en place ſont conſidérables, & les ouvriers étrangers ſe font bien payer leurs ouvrages. Il n'y a rien qui mette des bornes au prix des choſes : point de taxes qui en déterminent la valeur ; point de privileges excluſifs ; point de fermes, excepté celle de l'eau-de-vie ; point de maîtriſes qui empêchent un homme d'induſtrie de faire ce qu'il peut & ce qu'il veut. Les productions du pays ne payent aucun droit en entrant dans la ville, & celles des pays étrangers ayant ſubi les droits d'entrée, ne ſont plus ſoumiſes à aucune ſorte d'inſpection. Chacun peut

peut donc mettre tel prix qu'il veut obtenir à ses denrées, à ses marchandises, ou à son travail. Avec toutes ces facilités il n'y a point d'étrangers, de quelque état qu'il soit, qui ne puisse gagner sa vie en Russie. Cependant il y en a bien peu qui s'enrichissent : ils dissipent d'un côté en luxe & en divertissemens ce qu'ils gagnent de l'autre. L'argent roule sans cesse, & un rouble n'est pas plus estimé qu'à Berlin une piece de quatre gros. Ceux qui amassent quelque argent peuvent en tirer des intérêts considérables ; la loi les a fixés à 6 pour 100 ; mais quelques-uns retirent jusqu'à 10, & les usuriers beaucoup plus. A Berlin le gain, les intérêts de l'argent, les appointemens sont plus petits ; mais il y a plus d'économie, & moins de luxe. Malgré l'éclat des maisons commerçantes à Pétersbourg, il est probable qu'elles possedent moins de fortune réelle que celles de Berlin.

Le climat de cette derniere ville est préférable au printemps, en été, & en automne ;

mais celui de Pétersbourg l'emporte en hiver par le froid ſec qui y regne. Les hivers de Berlin, humides, pluvieux & neigeux, ne peuvent que nuire à la ſanté. Le froid de Ruſſie n'a rien de redoutable. On eſt garanti par des poëles bien conſtruits, des fenêtres doubles, des portes doubles, des carroſſes bien fermés, & de bonnes peliſſes, qui ſont cependant preſque auſſi cheres qu'à Berlin.

ELIZA DRAPER.

Territoire d'*Ajinga*, tu n'es rien; mais tu as donné naiſſance à *Eliza*. Un jour ces entrepôts de Commerce fondés par les Européens ſur les côtes d'Aſie ne ſubſiſteront plus. L'herbe les couvrira, ou l'Indien vengé aura bâti ſur leurs débris, avant que quelques ſiecles ſe ſoient écoulés. Mais, ſi mes écrits ont quelque durée, le nom d'*Ajinga* reſtera dans la mémoire des hommes. Ceux qui me liront, ceux que les vents pouſſeront vers ces rivages, diront : C'eſt là que naquit *Eliza Draper*; & s'il eſt un Breton parmi eux, il ſe hâtera d'ajouter avec orgueil, qu'elle y naquit de parens Anglois.

Qu'il me ſoit permis d'épancher ici ma douleur & mes larmes! *Eliza* fut mon amie. O lecteur, qui que tu ſois, pardonne-moi ce mouvement involontaire; laiſſe-moi m'oc-

cuper d'*Eliza*. Si je t'ai quelquefois attendri ſur les malheurs de l'eſpece humaine, daigne aujourd'hui compatir à ma propre infortune. Je fus ton ami, ſans te connoître; ſois un moment le mien. Ta douce pitié ſera ma récompenſe.

Eliza finit ſa carriere dans la patrie de ſes peres, à l'âge de trente-trois ans. Une ame céleſte ſe ſépara d'un corps céleſte. Vous qui viſitez le lieu où repoſent ſes cendres ſacrées, écrivez ſur le marbre qui les couvre: » Telle année, tel mois, tel jour, à telle » heure, Dieu retira ſon ſouffle à lui, & *Eliza* » mourut «.

Auteur original, ſon admirateur & ſon ami; ce fut *Eliza* qui t'inſpira tes ouvrages, & qui t'en dicta les pages les plus touchantes. Heureux *Sterne*, tu n'es plus, & moi je ſuis reſté. Je t'ai pleuré avec *Eliza*; tu la pleurerois avec moi; & ſi le ciel eût voulu que vous m'euſſiez ſurvécu tous les deux, tu m'aurois pleuré avec elle.

Les hommes disoient qu'aucune femme n'avoit autant de graces qu'*Eliza ;* les femmes le disoient aussi. Tous louoient sa candeur ; tous louoient sa sensibilité ; tous ambitionnoient l'honneur de la connoître. L'envie n'attaqua point un mérite qui s'ignoroit.

Ajinga, c'est à l'influence de ton heureux climat qu'elle devoit sans doute cet accord presque incompatible de volupté & de décence qui accompagnoit toute sa personne, & qui se mêloit à tous ses mouvemens. Le Statuaire qui auroit eu à représenter la Volupté, l'auroit prise pour modele. Elle en auroit également servi à celui qui auroit eu à peindre la Pudeur. Cette ame inconnue dans nos contrées, le ciel sombre & nébuleux de l'Angleterre n'avoit pu l'éteindre. Quelque chose que fît *Eliza*, un charme invincible se répandoit autour d'elle. Le désir, mais le désir timide, la suivoit en silence. Le seul homme honnête auroit osé l'aimer, mais n'auroit osé le lui dire.

Je cherche par-tout *Eliza.* Je rencontre, je saisis quelques-uns de ses traits, quelques-uns de ses agrémens épars parmi les femmes les plus intéressantes. Mais qu'est devenue celle qui les réunissoit ? Dieux qui épuisâtes vos dons pour former une *Eliza*, ne la fîtes-vous que pour un moment, pour être un moment admirée, & pour être toujours regrettée ?

Tous ceux qui ont vu *Eliza* la regrettent. Moi, je la pleurerai tout le temps qui me reste à vivre. Mais, est-ce assez de la pleurer ? Ceux qui auront connu sa tendresse pour moi, la confiance qu'elle m'avoit accordée, ne me diront-ils point : Elle n'est plus, & tu vis ?

Eliza devoit quitter sa patrie, ses parens, ses amis, pour venir s'asseoir à côté de moi & parmi les miens. Quelle félicité je m'étois promise ! quelle joie je me faisois de la voir recherchée des hommes de génie, chérie des femmes du goût le plus difficile ? Je me

disois : *Eliza* est jeune, & tu touches à ton dernier terme. C'est elle qui te fermera les yeux. Vaine espérance ! ô renversement de toutes les probabilités humaines ! ma vieillesse a survécu à ses beaux jours. Il n'y a plus personne au monde pour moi. Le destin m'a condamné à vivre & à mourir seul.

Eliza avoit l'esprit cultivé : mais cet art, on ne le sentoit jamais. Il n'avoit fait qu'embellir la nature, il ne servoit en elle qu'à faire durer le charme. A chaque moment elle plaisoit plus ; à chaque moment elle intéressoit davantage. C'est l'impression qu'elle avoit faite aux Indes ; c'est l'impression qu'elle faisoit en Europe. *Eliza* étoit donc très-belle ? non, elle n'étoit que belle : mais il n'y avoit point de beauté qu'elle n'effaçât, parce qu'elle étoit la seule comme elle.

Elle a écrit, & les hommes de sa nation qui ont mis le plus d'élégance & de goût dans leurs Ouvrages, n'auroient pas désa-

voué le petit nombre de pages qu'elle a laiſſées.

Lorſque je vis *Eliza*, j'éprouvai un ſentiment qui m'étoit inconnu. Il étoit trop vif pour n'être que de l'amitié ; il étoit trop pur pour être de l'amour. Si c'eût été une paſſion , *Eliza* m'auroit plaint ; elle auroit eſſayé de me ramener à la raiſon , & j'aurois achevé de la perdre.

Eliza diſoit ſouvent qu'elle n'eſtimoit perſonne autant que moi. A préſent, je le puis croire.

Dans ſes derniers momens *Eliza* s'occupoit de ſon ami ; & je ne puis tracer une ligne ſans avoir ſous les yeux le monument qu'elle m'a laiſſé. Que n'a-t-elle pu douer auſſi ma plume de ſa grace & de ſa vertu ? Il me ſemble du moins l'entendre : » Cette » Muſe ſévere qui te regarde, me dit-elle, » c'eſt l'Hiſtoire, dont la fonction auguſte eſt » de déterminer l'opinion de la poſtérité.

» Cette Divinité volage qui plane sur le
» globe, c'est la Renommée, qui ne dé-
» daigna pas de nous entretenir un moment
» de toi : elle m'apporta tes ouvrages, &
» prépara notre liaison par l'estime. Vois ce
» Phénix immortel parmi les flammes, c'est
» le symbole du génie qui ne meurt point.
» Que ces emblêmes t'exhortent sans cesse à
» te montrer le défenseur *de l'humanité*, *de*
» *la vérité*, *de la liberté* «.

Du haut des cieux, ta premiere & derniere patrie, *Eliza*[1], reçois mon serment. *Je jure de ne pas écrire une ligne où l'on ne puisse reconnoître ton ami.*

Par M. l'Abbé RAYNAL.

DES MOUGIKIS
OU
PAYSANS RUSSES.

LES Seigneurs Ruſſes ont adopté à peu près la maniere de vivre des autres Européens. Les bourgeois étant ordinairement des eſclaves affranchis, conſervent preſque en tout les mœurs de leur premier état, & ſont en aſſez petit nombre. C'eſt donc chez les *Mougikis* qu'on trouve véritablement le caractere national des Ruſſes. Les uns ſont eſclaves de la Couronne, & les autres, qui ſont le grand nombre, ſont eſclaves des Seigneurs, qui ont ſur eux tous les droits poſſibles, excepté celui de vie & de mort. Originairement les payſans Ruſſes étoient libres; vers le milieu du ſeizieme ſiecle, ils furent attachés à la glebe, pour prévenir leur émigration. Depuis, la coutume

a prévalu de les traiter entiérement en serfs, de les vendre, de les acheter & de les donner. Cependant leur joug est plus léger que celui des paysans de Livonie, parce que les Chevaliers Livoniens regardent les leurs comme une pure conquête faite à main armée, tandis que les paysans Russes ont la même origine que leurs maîtres.

La nourriture la plus ordinaire des paysans Russes, conjointement avec le pain, est le *schutschi*, c'est-à-dire, une soupe faite de choux aigris par une légere fermentation, & hachés très-menu : cette soupe est le plus souven ttrès-accompagnée d'un bon morceau de bouilli. Leur boisson est du *kivas* : c'est une espece de petite biere jaunâtre & aigrelette, qu'ils font bouillir eux-mêmes dans de grands pots de terre. Leur habillement est une chemise toujours propre, qui passe par-dessus les chausses, un sarau de toile, un surtout semblable au sarau & fait d'une grossiere étoffe de laine; le tout descendant jusqu'au-

deſſous des genoux, eſt affermi par une ceinture : en hiver, au lieu de ſurtout, ils portent une peliſſe de peau de mouton : la tête eſt nue en été, & couverte en hiver d'un bonnet pliſſé. Le cou eſt nu en hiver comme en été ; les jambes ſont emmaillottées de bandelettes de toile ; les pieds ſont chauſſés de ſouliers, ou pour mieux dire, de paniers faits d'écorces d'arbre entrelacées. Les femmes ſont habillées, peu s'en faut, comme les hommes ; mais leurs habits extérieurs ſont flottans & ſans ceinture ; ils ſont auſſi plus longs & deſcendent juſqu'aux pieds.

Les huttes de bois des payſans Ruſſes ſe reſſemblent toutes. Leurs villages ſont bâtis ſur deux lignes qui bordent un chemin. Les cabanes ſont poſées en longueur, parallélement au chemin, & couvertes de planches : on ne voit qu'une paroi de poutres, percée de deux trous qui ſervent de fenêtres : ces fenêtres ne ſont pas plus grandes qu'il ne faut pour paſſer la tête. Elles ſont rarement vitrées ;

mais en dedans il y a une couliſſe de bois, pour les fermer durant la nuit ou le mauvais temps. A côté de la hutte eſt un portail par où on entre à la cour, dont la plus grande partie eſt couverte d'un toit de planches pour mettre à l'abri les chariots, le foin, &c. Etant dans la cour, on entre dans la maiſon par-derriere, en montant quelques degrés. La porte étant ouverte, on trouve dans le coin qui eſt d'abord à droite, un four fait de briques, & qui ſert à cuire & à chauffer. A l'entour du four & à ſa hauteur regne une ſoupente, où les payſans dorment & font leur méridienne, auſſi bien que ſur le four même, quelque chaud qu'il ſoit ; car ils aiment une chaleur exceſſive. Dans le coin oppoſé au four, en diagonale, c'eſt-à-dire dans le coin qu'on trouve en détournant un peu les yeux à gauche lorſqu'on entre, eſt attachée une tablette de bois, à hauteur d'homme, ſur laquelle ſont rangées quelques images de Saints, éclairés par de petites bougies ou par des lampes qu'on allume aux

jours de fêtes : la draperie de ces Saints est en bosse & faite de fer-blanc étamé ou argenté, ou de cuivre doré ; mais le visage, les mains & les pieds, en général les parties nues, ne sont qu'en peinture. Les Russes prétendent qu'il leur est bien permis d'avoir des images peintes, mais non sculptées, parce que le Commandement dit : *Tu ne te feras point d'image taillée.* Tout à l'entour de la hutte regne intérieurement un large banc de bois fait pour s'asseoir ou se coucher. Plus près de la porte que du Saint, & à gauche pour celui qui entre, est une table faite de deux ais joints en longueur, & devant elle, d'un côté, le banc dont on vient de parler, & de l'autre, un banc portatif plus étroit. Les autres meubles de la maison sont une aiguiere de terre ou de bois, suspendue au plancher à côté du four, pour se laver les mains chaque fois que la propreté l'exige ; un plat de bois, des assiettes de bois, des cuilliers de bois, & voilà tout à peu près.

La hutte ne faisant qu'un seul appartement, tout y est réuni pêle-mêle; on y voit dormir à terre, sur le banc ou sur la soupente, maître, maîtresse, enfans, valets, servantes, le tout sans aucun scandale. Dans quelques huttes néanmoins, on voit un coin séparé pour le maître & la maîtresse du logis, mais qui n'est divisé du reste que par un rideau de toile suspendu à une perche horizontale. Les cabanes n'ont point de cheminées: aussi sont-elles, en dedans, noires de fumée, comme si on les eût frottées d'encre. Si l'on arrive vers l'heure où la femme du logis prépare le dîner, la puanteur de la fumée & des oignons qui entrent dans tous les mets, ne peut manquer de causer de violens maux de cœur à quiconque n'y est pas accoutumé. Lorsqu'on ne se sent plus en état d'y résister, on ouvre un guichet plus élevé que les fenêtres, par où une partie de la fumée se dissipe; mais les paysans ne le font pas volontiers, de crainte que la chaleur ne s'échappe en même temps; ils aiment à être comme rôtis dans leurs cabanes.

Au reste les paysans font eux-mêmes tout ce qu'il faut pour leurs besoins ; ils se font leurs souliers, leurs bancs, leurs tables, leur vaisselle de bois, leurs fours, leurs cabanes. Les femmes des paysans font une toile semblable à un large ruban, sur de petits métiers très-imparfaits. Il ne reste donc aux paysans que très-peu de chose à acheter, le drap de son habit, sa pelisse de mouton, sa ceinture, qui est pour lui un objet de luxe, & son fer pour le labourage.

Les paysans Russes sont sobres dans le manger, mais non dans le boire : la passion qu'ils ont pour l'eau-de-vie est extrême : ils sont souvent ivres, sur-tout les jours de fêtes : ils ne croiroient pas honorer les Saints, s'ils ne se grisoient à leur honneur ; ils ont un terme exprès pour désigner l'état où l'on se trouve le lendemain d'une débauche : cet état mitoyen entre la santé & la maladie, s'appelle chez eux *spoklimélié ;* les femmes boivent tout comme les hommes. On ne

peut pas dire qu'ils ſoient pareſſeux ; cependant ils ne s'acquittent du travail que comme d'un mal néceſſaire & ne le font qu'à demi, ſe contentant d'une réuſſite très-imparfaite, ſans chercher jamais à perfectionner leurs ouvrages : par cette raiſon auſſi, ils ne font que gratter la terre, au lieu de la labourer. Ils aiment la propreté du corps : quelque ſale que ſoit leur ſurtout ou leur peliſſe, leur chemiſe eſt toujours blanche : ils ont des bains chauds, ou bains de vapeurs, où ils vont tranſpirer une ou deux fois la ſemaine, hommes & femmes, garçons & filles, pêle-mêle. Il eſt vrai que ce mêlange des ſexes dans les bains a été défendu en dernier lieu ; mais cette défenſe eſt peu obſervée.

Ils ſe marient fort jeunes, & ſouvent par l'ordre de leurs Seigneurs. L'autorité paternelle eſt très-grande, & elle dure pendant la vie des enfans : un pere peut donner des coups de bâton à ſon fils, quelqu'âge qu'ait celui-ci ou à quelque rang qu'il ſoit parvenu,

On raconte qu'un vieux payſan alla voir ſon fils, qui avoit fait fortune dans les armées, & occupoit un poſte conſidérable : celui-ci, fier de ſon avancement, fit toujours renvoyer le vieillard par ſes domeſtiques ; une fois cependant il entra ſans obſtacle, ne trouvant point de valets en ſon chemin, & ſe mit à roſſer ſon fils de la bonne maniere, ſans que ce dernier, retenu par le reſpect, osât ni ſe défendre, ni appeler du ſecours.

Les Ruſſes ſont hoſpitaliers : un payſan Ruſſe qui voyage, entre dans telle maiſon qui lui plaît, fait le ſigne de la croix devant l'image, ſalue la compagnie, & dépoſe ſon havreſac, ſans en demander la permiſſion. S'il trouve les gens de la maiſon à table, il dit : *Pain & ſel* ; & l'hôte répond : *Mange de mon pain.* Auſſi-tôt l'étranger ſe met à table. S'il eſt arrivé hors des heures du repas, il ſe met ſimplement à table avec les autres ; lorſqu'il en eſt temps. Si c'eſt le ſoir, il reſte couché dans la hutte, & le lendemain de

grand matin, il s'en va ſans rien dire, ou bien, ſi l'on eſt déjà levé dans la maiſon, il dit: *Je vous remercie pour le pain & le ſel.* Un voyageur étranger jouit à peu près de la même hoſpitalité, s'il veut ſe contenter de la nourriture des payſans; ſinon, il faut qu'il paye le ſurplus comme il eſt juſte; il paye pareillement le foin ou l'avoine que ſes chevaux ont conſommé; mais toujours très-modiquement.

Le peu d'argent que les payſans acquierent, ils le mettent derriere leurs images, & le leur donnent à garder. Il eſt inoui que jamais il y ait été volé, quoique les portes de la cabane ſoient toujours ouvertes, & que ſouvent il ne s'y trouve perſonne. Quelque déſintéreſſés que ſoient les Ruſſes, ils prennent aiſément le goût de l'argent, ſur-tout quand ils ſe mettent à faire le commerce; alors ils ſont parfaitement ſemblables aux Juifs, tout auſſi exorbitans dans le prix qu'ils demandent, tout auſſi opiniâtres à vous chicaner juſqu'au moindre ſou, mais en même

temps, tout auſſi diſpoſés à ſe contenter du plus petit profit, s'ils ne peuvent vendre autrement.

Les payſans Ruſſes ne ſont pas ſournois comme les payſans Allemands ; ils parlent beaucoup, ſont polis, même à l'excès : entre eux, ils ſe ſaluent en ſe donnant la main, s'inclinant, ſe baiſant. Ils s'appellent *freres* ; leurs ſupérieurs, ils les appelent *peres*. Ils ſe proſternent, c'eſt-à-dire, ils ſe jettent à terre tout de leur long, devant leurs Seigneurs, & devant ceux auxquels ils demandent des graces. Les Ruſſes ont peu d'ambition. Si vous leur parlez avec douceur, vous obtiendrez d'eux ce que vous voudrez ; mais auſſi ils ne s'offenſeront pas, ſi vous les traitez de *canailles*, de *fripons*, de *brigands*, & de pis encore. Les payſans ſont aſſez de bonne foi ; mais dès qu'ils ceſſent de l'être, on ne ſauroit prendre trop de précautions pour n'être pas dupe de leur parole donnée. La culture de leur eſprit eſt bien peu de choſe ;

ils ne favent ni lire ni écrire : toute leur fageſſe conſiſte en proverbes qui ſe tranſmettent de pere en fils. Ils aiment à chanter, & chantent toujours : le Laboureur chante derriere la charrue, le Cocher ſur ſon ſiege, le Charpentier ſur les toits : leurs chanſons roulent ordinairement ſur l'amour; la muſique en eſt très-monotone, & toute en mode mineur.

La Religion des Ruſſes eſt, comme on ſait, celle de l'Egliſe Grecque : celle des payſans conſiſte à aller entendre la Meſſe, à ſe proſterner ſoir & matin devant leurs images, en diſant: *Ghospodi pomilovi*, (*Seigneur, ayez pitié de moi*); à faire le ſigne de la croix, avant & après le repas, ou en paſſant devant l'Egliſe, & enfin à obſerver les Carêmes. Ce dernier article eſt le point eſſentiel : un payſan Ruſſe eſt fermement perſuadé que Dieu lui pardonneroit plutôt un meurtre que la violation du Carême. Leurs *Popes*, ou Prêtres, ne ſont guere plus inſtruits dans les Villages que les payſans ; toute leur

ſcience conſiſte à ſavoir paſſablement leur Rituel, & à donner la Bénédiction, même dans les rues, à ceux qui la leur demandent, ſoit *gratis*, ſoit pour un ſou, ou un demi-ſou.

Un Village a quelquefois plus d'une Egliſe; & en général les Egliſes ſont fort nombreuſes en Ruſſie, parce que c'eſt une œuvre méritoire que d'en fonder. La ſonnerie des cloches eſt preſque continuelle, parce qu'elle fait partie du Service religieux. Devant chaque Egliſe, au-deſſus de la porte, il y a une image, ordinairement éclairée d'une bougie. Outre les Egliſes, on rencontre ſur les chemins de petites Chapelles, des images couvertes d'un petit toit de bois, des ſources d'eau qui paſſent pour ſacrées ou miraculeuſes, pareillement accompagnées de Chapelles. L'Impératrice régnante a fait des arrangemens pour éclairer peu à peu le peuple, lui donner des Maîtres d'école, des Prêtres plus inſtruits & une Religion plus ſaine.

Par M. Abel Burja.

LA LANTERNE MAGIQUE.

C'ÉTOIT la fête du Hameau ; l'Office Divin étoit fini & le Temple fermé. Sur la principale place, à l'ombre d'un orme auſſi vieux que le ſol qu'il couvroit, toute la jeuneſſe étoit raſſemblée, & ſe livroit à la joie juſqu'à l'entrée de la nuit. A l'écart, un oiſeau innocent, ſuſpendu au haut d'une perche, attendoit le coup mortel. D'un autre côté, une énorme balance apprenoit aux amans lequel d'entre eux étoit le plus léger. Une foule de Marchands étaloient leurs bijoux, & c'eſt là que l'amour donnoit & recevoit ſes enjeux. Mais ce qui fixoit ſur-tout la multitude, c'étoit un optique qu'un Opérateur avoit monté pour attirer la foule & donner plus de vogue à ſes remedes. Il falloit attendre ſon tour avant d'être admis à poſer l'œil ſur l'une des deux petites ouvertures, au travers de laquelle le Villageois ébahi ne

ſe laſſoit point d'admirer les merveilles que l'Empirique verbeux détailloit avec emphaſe. Pour rendre ce ſpectable ambulant encore plus difficile à aborder, on avoit eu ſoin de tirer un ample rideau par-devant. C'étoit ſous cette toile qu'il falloit ſe placer, & l'on ne pouvoit y être admis que deux à la fois pour aſſiſter aux différentes ſcenes de l'intérieur.

Lucas & Lucette s'aimoient depuis long-temps; mais une vive querelle, ſurvenue entre leurs parens, les avoit éloignés à jamais l'un de l'autre. La mere de la Bergerette la ſurveilloit ſans ceſſe, & le pere du Berger lui avoit défendu, de toute autorité, de parler à Lucette. Tous deux ne manquerent pas de ſe trouver à la fête, mais chacun au milieu de ſa famille. Lucette, à l'arrivée de l'optique, montra la curioſité naturelle à ſon ſexe. On lui donna ce plaiſir, foible dédommagement de la contrainte où on la tenoit. Elle courut donc ſous le rideau placer ſon œil à la petite fenêtre

fenêtre de la lanterne magique. Lucas qui de ſon côté nourriſſoit toujours quelque eſpoir, avoit l'œil au guet. Ses regards ſe porterent ſur l'optique, & bientôt il apperçut au bas du rideau un pied qui ne pouvoit appartenir qu'à ſa Bergere. Lucette, de toutes les filles du Village, avoit la jambe la plus fine; & Lucas le ſavoit. A peine l'eut-il reconnue, qu'il s'échappe d'auprès de ſon pere occupé à juger un coup de boule, perce la foule, aborde l'Opérateur, lui demande la premiere place vacante pour le double du prix, l'obtient à force de ſolliciter & ſe trouve tout près de ſa bonne amie. Amour ſeul ſait ce que nos deux amans ſe dirent, les ſermens qu'ils ſe firent, les gages qu'ils s'en donnerent. Ils ne virent, ils n'entendirent rien de ce que leur expliquoit l'Empirique; ils ne virent point comment la Belle au bois dormant fut ſurpriſe par le jeune Prince; comme quoi la belle Magdelone s'enfuit avec Pierre de Provence, ſon preux Chevalier; comme quoi, &c. Il fallut qu'on les avertît trois fois

qu'il n'y avoit plus rien à voir. La mere de Lucette & le pere de Lucas attendoient leur tour, chacun de son côté. Nos deux amans sortirent enfin ; Lucette baissoit les yeux, Lucas étoit d'une joie inexprimable. Surpris par leurs parens, ils se jeterent à leurs genoux, en se tenant par la main. Cette scene attira des spectateurs ; on fut touché de leur constance, de l'innocence de leurs amours. On plaisanta beaucoup sur cette aventure, on intercéda pour ceux qui en étoient les héros. Les parens vaincus eux-mêmes ne purent se refuser à leur pardonner, à les unir. Ce couple heureux fit un présent au Maître de la lanterne magique ; mais la mere de Lucette, qui avoit encore d'autres filles, lui défendit d'y mettre un rideau à l'avenir.

Par M. SYLVAIN MARÉCHAL.

NOTICE HISTORIQUE

DE QUELQUES MORTS CÉLEBRES.

France.

LA République des Lettres a perdu l'année derniere :

M. de Burigni, Pensionnaire de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. Né à Rheims au commencement de ce siecle, il a consacré sa vie entiere à l'Histoire ; & sa plume a produit plusieurs Ouvrages qui, quoique un peu diffus, sont cependant estimés. On lui doit l'Histoire de la Philosophie Païenne, celle des Révolutions de Constantinople, une Histoire de Sicile, & les Vies de Grotius, d'Erasme & de Bossuet. Il est mort dans la 94.e année de son âge. (*8 octobre 1785*).

M. BELLICARD, Contrôleur des Bâtimens du Roi, de l'Académie Royale d'Architecture de Paris, distingué dans l'exercice de son Art, par les édifices qu'il a fait élever; & par sa constance à ne jamais s'écarter des grands modeles, a survécu peu de temps à M. de Burigni.

GASPARD LE COMPARSEUR DE CRÉQUI, MARQUIS DE COURTIVRON, Mestre-de-Camp, Pensionnaire vétéran de l'Académie des Sciences, naquit en 1715. Blessé dans la Campagne de Baviere, en tirant le Comte de Saxe du péril le plus imminent, il se livra dès-lors à la culture des Sciences. Un Traité d'Optique qui peut servir de Commentaire à celui de Newton, des Mémoires sur une épizootie qui faisoit les plus grands ravages en Bourgogne, d'autres sur les Forges & l'Art du Forgeur, ont éte les savans fruits de ses loisirs. » Comme il avoit apprécié la vie, a dit M. le Marquis de Condorcet, il l'a quittée sans trouble, peut-être sans regret;

& le ſeul ſentiment qu'il ait été poſſible d'appercevoir à travers le calme & le ſilence de ſes derniers momens, a été la reconnoiſſance des ſoins qu'on lui rendoit, & l'attention ſoutenue de ménager la ſenſibilité de ſes amis & de ſa famille «. *Mort le 4 Octobre 1785.*

M. Grosley, Aſſocié-Regnicole de l'Académie des Belles-Lettres & Inſcriptions, de la Société Royale de Londres, naquit à Troies en 1718. Beaucoup d'érudition, un ſtyle aiſé quoique peu ſoigné, de l'originalité dans les idées, ont rendu ſes Ouvrages auſſi inſtructifs qu'amuſans. Les *Mémoires de l'Académie de Troies*, les *Obſervations ſur l'Italie*, le voyage intitulé *Londres*, une foule de diſſertations, de remarques, de lettres répandues dans les divers Journaux, ſont des preuves de l'étendue & de la variété de ſes connoiſſances. Sa Patrie lui doit les buſtes en marbre de pluſieurs Champenois célebres. Son teſtament a été imprimé; il caractériſe

le genre d'esprit de l'Auteur. *Mort le 4 Novembre 1785.*

A peu près dans le même temps sont morts les trois hommes de Lettres suivans:

M. l'Abbé BOLLIOUD, né à Lyon, entra de bonne heure dans l'Ordre de Saint-Antoine, depuis réuni à celui de Malte. Choisi pour Supérieur de la Maison de Rouen, il mêla aux détails d'une administration qui est toujours d'autant plus pénible qu'elle est ordinairement plus enviée, la culture des Sciences. L'Académie de Rouen l'adopta, & M. Bollioud consacra par reconnoissance le fruit de ses occupations à l'utilité particuliere de la Province & de la Ville où il avoit fixé son séjour. L'un de ses Ouvrages renferme des observations sur les eaux minérales de Rouen; un autre a pour objet l'usage & la construction des grands bateaux dont on se sert à Rouen sur la riviere de Seine; un autre présente les moyens d'augmenter la culture des pommiers & de perfectionner le cidre en

Normandie. M. l'Abbé Bollioud eſt mort à Rouen à la fin de 1785.

M. Guettard, né aux environs d'Etampes, acquit de bonne heure, ſous les yeux d'un aïeul très-inſtruit dans la Botanique, les premiers principes d'une ſcience qui a fait ſes plaiſirs & ſa réputation. Reçu jeune au nombre des Médecins de la Faculté de P ris, l'Académie des Sciences lui ouvrit bientôt ſon ſein ; & M. le Duc d'Orléans le nomma ſon Médecin-Botaniſte. C'eſt à ce Prince que M. Guettard dédia ſes *Obſervations ſur les plantes*. L'un de ſes Ouvrages les plus connus, eſt celui qui a pour titre : *Mémoires ſur différentes parties des Sciences & des Arts*. M. Guettard a analyſé les productions naturelles de la Province de Dauphiné. De longues infirmités l'ont conduit au tombeau le 6 janvier 1786, le même jour que M. *Poivre* dont nous allons parler, a été enlevé à ſes amis & à ſa Patrie.

M. Poivre, Chevalier des Ordres du

Roi, ancien Intendant des Isles de France & de Bourbon, naquit à Lyon en 1719. Reçu d'abord dans la Congrégation des Missionnaires étrangers, on l'envoya à la Chine, dont il parcourut une grande partie. En revenant en Europe, le vaisseau qu'il montoit, fut attaqué par un bâtiment Anglois, & dans le combat il eut un bras emporté par un boulet de canon. Cet accident l'obligeant de renoncer à l'état Ecclésiastique; la Compagnie des Indes le choisit pour établir une nouvelle branche de commerce à la Cochinchine. Elle réussit. M. de Choiseul l'envoya en 1766 aux Isles de France & de Bourbon, pour en assurer la prospérité. M. Poivre y introduisit l'amour de l'agriculture & des arts. Pour l'approvisionnement de sa colonie, il tira de Madagascar une quantité immense de troupeaux. Il forma une pépiniere de toutes sortes d'arbres utiles; il naturalisa dans les Isles qui lui étoient confiées, l'arbre à pain; & après beaucoup de peines & de dangers, a culture du giroflier & du muscadier. M.

Poivre réunissoit les qualités de l'ame & les dons de l'esprit ; il fut homme d'Etat & homme de bien, observateur judicieux & Ecrivain philosophe. Il a publié un Mémoire sur la préparation & la teinture des soies ; des Remarques sur l'histoire & les mœurs de la Chine ; des Observations sur les mœurs, l'agriculture & les arts des peuples de l'Asie & de l'Afrique ; des Discours prononcés aux habitans des Isles de France & de Bourbon ; il a laissé quelques autres Ouvrages manuscrits dans les porte-feuilles de l'Académie de Lyon, dont il étoit Membre. Il est mort dans cette Ville d'une hydropisie de poitrine. (*6 Janvier 1786*).

M. Elie de Beaumont, Avocat au Parlement, de la Société Royale de Londres, voulut ne devoir sa considération qu'à lui-même, & il se consacra à la profession d'Avocat. Défenseur intrépide des Calas, si ses écrits ne rendirent pas à la vie la malheureuse victime d'une erreur judiciaire, ils

rendirent du moins à ſa veuve, à ſes enfans; à ſa famille, ce qui ſeul pouvoit calmer leur déſeſpoir, l'honneur & les regrets des Juges. Au milieu de la foule d'affaires dont M. Elie de Beaumont ſe trouvoit chargé, il ſut avoir le temps de jouir des faveurs des Muſes, & d'encourager les autres au bien. Seigneur de Canon en Normandie, il y fonda cet établiſſement intéreſſant & utile, connu ſous le nom de *la Fête des bonnes gens*. Là, le vieillard reſpecté qui pendant quatre-vingts hivers fut le pere des orphelins, l'exemple de ſes fils & l'honneur du canton, la digne compagne de ſon ſort qui l'a conſolé dans ſes peines, & en partageant ſes travaux ruſtiques, a ſu les lui adoucir, trouvent des honneurs & des récompenſes. Là, ils jouiſſent au moins pendant quelques momens du droit de régner dans le Hameau; ſouveraineté honorable & flatteuſe, puiſque ce ſont les bonnes actions, l'hommage rendu aux bonnes mœurs, qui placent au trône. Aſſociant ſon nom à celui de Saint-Médard,

protecteur de Salency, M. de Beaumont jouira d'une célébrité indépendante de l'opinion & du moment : Et qu'il la mérite bien cette célébrité, celui qui, après avoir passé toute sa vie à défendre le malheureux sans appui, à poursuivre sans crainte l'homme puissant, injuste & oppresseur, la finit en récompensant le pauvre qui a su conserver sa vertu!

M. John Holker, Ecuyer, Inspecteur général des Manufactures de France, mérita sa place par de bons Mémoires sur les Arts, & se rendit célebre pour avoir introduit parmi nous l'Art des manufactures Angloises de Manchester. Il est décédé à Rouen. (*28 avril 1786*).

Vers le même temps, M. Friédel, Professeur des Pages du Roi, qui, de société avec M. de Bonneville, a enrichi la Littérature Françoise, de la traduction de plusieurs pieces intéressantes du Théâtre Allemand, a terminé sa carriere.

M. Charbuy, Professeur émérite d'éloquence au College Royal d'Orléans, est mort dans cette Ville. Il étoit connu par diverses pieces de vers latins, & entr'autres, par des Odes sur l'Empire Romain, & sur la délivrance d'Orléans par Jeanne d'Arc. Le joli Recueil de voyages, publié derniérement par M. Bérenger, en contient un à Paris de M. Charbuy, dont les descriptions ont de l'agrément.

M. Watelet, Receveur général des Finances, de l'Académie Françoise & de celle de Berlin, sentit de bonne heure un amour décidé pour les Beaux-Arts. Son Poëme de la Peinture a des beautés; il y décrit un art qui faisoit ses délices, & il pouvoit à la fois donner le précepte & l'exemple. Les articles sur la Peinture, la Gravure & le Dessin, qui se trouvent dans l'Encyclopédie, sont de M. Watelet, & sont autant d'excellens Traités. Il s'occupoit, dans ces dernieres années, d'une traduction en vers de la *Jéru-*

falem délivrée. Il dessina lui-même le charmant jardin de *Moulin-Joli*, & l'orna d'inscriptions, parmi lesquelles on doit distinguer ce quatrain, parce qu'il peint son esprit & son cœur.

> Consacrer dans l'obscurité
> Ses loisirs à l'étude, à l'amitié sa vie;
> Voilà les jours dignes d'envie:
> Être chéri vaut mieux qu'être vanté.

M. Guéneau de Montbelliard eut l'idée utile de réunir en corps les Mémoires les plus intéressans des diverses Sociétés savantes de l'Europe. Il en forma les premiers volumes de la Collection Académique : depuis, l'Histoire Naturelle a été le but de ses recherches; il a eu la gloire de travailler au grand Ouvrage de M. le Comte de Buffon, & d'associer son nom à celui de ce Naturaliste célebre.

M. l'Abbé du Gua de Malves, de l'Académie des Sciences, s'étoit occupé, avant Diderot & d'Alembert, de la composition d'un Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts & Métiers. Il a publié des Mémoires

ſur la Minéralogie & ſur d'autres objets. Il eſt mort au mois de Juin dernier.

Le 11 du même mois, M. Maret, zélé & laborieux Secrétaire de l'Académie de Dijon, a été ravi à cette Compagnie par un trépas prématuré & patriotique. Chargé d'empêcher le ravage des épidémies, il étoit allé l'arrêter dans un Village de Bourgogne, lorſque victime du fléau qu'il venoit combattre, il y a ſuccombé. On lui doit une foule d'écrits ſur l'inoculation, les bains, les eaux minérales, & les principales branches de la Médecine & de la Chimie. Il étoit auſſi bon qu'éclairé ; & la douceur de ſes mœurs égaloit l'étendue de ſon ſavoir.

M. le Bailli du Roullet, Auteur des Poëmes lyriques d'*Iphigénie en Aulide*, & d'*Alceſte*, facilita au célebre Gluck les moyens de développer ſa mâle énergie. » Car il eſt certain, dit M. le Chevalier *de Meude-Monpas*, que l'Opéra d'*Iphigénie* eſt un des meilleurs qui ait paru, ſur-tout dans un temps où la

nature fatiguée semble s'être reposée, & ne plus vouloir produire de Quinault, de la Mothe, ni de Bernard. Le dialogue entre Agamemnon & Achille ne le cede pas à celui de la Tragédie de Racine. Il a une noblesse & une rapidité qui produiront toujours le plus grand effet.... M. du Roullet m'a souvent dit que la décadence des Arts venoit du défaut d'enthousiasme & des prétentions à l'esprit; & que celui qui essayoit de tout peindre, ressembloit à un enfant qui voudroit amasser toutes les coquilles qui sont sur le bord de la mer «. M. du Roullet est mort dans le mois d'Août.

Le mois suivant, M. Mitouard, de l'Académie de Madrid, Démonstrateur de Chimie & premier Apothicaire du Roi, a terminé sa carriere. Il n'a pas publié d'Ouvrages; mais, de concert avec M. Macquer, il a fait en Chimie plusieurs expériences utiles & curieuses, dont ce dernier a fait mention dans ses écrits.

Pays Étrangers.

D. Joachim Ibarra, Imprimeur de la Chambre du Roi d'Eſpagne, naquit à Sarragoſſe. Il ne voyagea jamais que dans ſon pays; il n'a dû ainſi qu'à lui-même la perfection qu'il a portée dans ſon Art. Ses preſſes ont produit les belles éditions de la Bible, du Miſſel Moſarabe, du Salluſte Eſpagnol, de l'Hiſtoire d'Eſpagne par Mariana, & du Dom Quichotte. Il étoit inventeur d'une encre dont à ſon gré il augmentoit ou diminuoit à l'inſtant l'épaiſſeur. Le premier il a fait connoître à ſes compatriotes le moyen de liſſer le papier imprimé, pour en faire diſparoître les plis, & lui donner un luſtre agréable. Il eſt mort à l'âge de ſoixante ans. (*23 Novembre 1785*).

D. Charles le Maur, Brigadier des Armées de Sa Majeſté Catholique, étoit parvenu par ſon mérite au grade de Directeur

général des Ingénieurs. On lui doit un Traité de Dynamique très-répandu en Espagne, quoique manuscrit, & des Élémens de Mathématiques qui ont été imprimés. Il conçut le projet du Canal de Campos; & il obtint la direction de celui de Murcie. Il a dirigé la magnifique route qui sert de communication aux deux Andalousies; & il étoit occupé à niveler un canal de navigation depuis Guadarama jusqu'à l'Océan, lorsque la mort a terminé sa carriere le 25 Novembre 1785.

D. Pédro Franco Davila, Directeur du Cabinet d'Histoire Naturelle à Madrid, avoit été admis au nombre des Associés de l'Académie de Berlin. Le Catalogue de son Cabinet en trois volumes est très-estimé des Naturalistes. Il entretenoit une correspondance immense avec tous les Savans de l'Europe qui prisoient particuliérement ses connoissances dans la Conchyliologie & la Minéralogie. Il est mort au commencement de 1785.

Deux autres Eſpagnols qui s'étoient rendus célebres par leurs connoiſſances, viennent de mourir. Le premier, DOM CASAFONDA, Chevalier de l'Ordre de Saint-Charles, Conſeiller privé du Roi, Archiviſte de la Couronne, & Préſident de la Commiſſion de Légiſlation, s'étoit toujours diſtingué par ſon amour pour les Sciences, qu'il protégeoit de tout ſon pouvoir.

Le ſecond, DOM VENTURA, Profeſſeur d'Architecture, & Directeur de l'École des Arts, réuniſſoit les connoiſſances d'un Savant aux talens d'un Artiſte. Il a contribué beaucoup à faire fleurir les Arts en Eſpagne.

L'Italie a perdu l'Abbé CHIARI : ce célebre Poëte Italien eſt mort à Breſcia au mois de Septembre dernier.

Parmi les Anglois, le Capitaine EDWARD THOMPSON a fini ſes jours ſur les côtes d'Afrique. Ses productions littéraires ne ſont pas moins nombreuſes que ſes expéditions maritimes. Les principales ſont les Poëmes

intitulés : *le Soldat*, *la Courtisane*, *la Cour de Cupidon.* Il a donné trois pieces au Théâtre, la belle Quakre, les Syrenes, & Sainte-Hélene ou l'Isle d'Amour. Ses écrits en prose sont des Lettres, des Observations sur les diverses contrées qu'il a parcourues. Thompson avoit du feu, de la gaieté, & une imagination active.

L'Auteur du charmant Poëme de *Léonidas*, M. Richard Glower, a été enlevé à la Littérature Angloise à l'âge de 74 ans. On lui doit une Tragédie de *Médée.* Ses talens le firent appeler dans la Chambre des Communes. Il réunissoit à des idées brillantes un jugement très-solide.

M. Cypriani, Peintre & Graveur très-renommé, établi depuis long-temps à Londres, y est décédé à peu près dans le même temps que Péters, surnommé l'Homme sauvage, trouvé dans les forêts d'Allemagne, & amené dès l'âge de onze ans en Angleterre, par Georges II.

Les Sciences ont fait de grandes pertes en Suede, par la mort de M. Aurivilius, Secrétaire de la Société Royale d'Upſal, de M. Vallerius, l'un des plus célebres Minéralogiſtes de ce ſiecle, & ſur-tout par celle de M. Schéele, à qui la Chimie doit une partie de ſa gloire & de ſon éclat moderne. Les Mémoires de l'Académie de Stockholm renferment une foule de Mémoires & de découvertes de ce Savant laborieux.

M. Haller, Bailli de Nyon, fils du célebre Médecin, Botaniſte & Littérateur de ce nom, n'a pas ſurvécu long-temps à ſon pere. Il étoit connu lui-même par une *Biographie* littéraire de la Suiſſe, qui eſt très-eſtimée.

M. Moser, Publiciſte Allemand, renommé par des écrits ſavans & utiles, eſt mort à Stutgard, & a excité beaucoup de regrets dans cette ville.

Moses Mendel-sohn, Juif de naiſſance;

entra jeune dans la carriere du commerce : bientôt ſans abandonner ſa profeſſion, il ſe fit connoître par des Ouvrages philoſophiques où la netteté du ſtyle égale la profondeur des idées. Ses principaux Ouvrages ſont *Phédon* ou *de l'Immortalité de l'Ame*, traduit en François ; ſes *Lettres ſur les Senſations*, ſes *Dialogues*, un *Traité du Sublime & du Naïf dans les Belles-Lettres*, traduit par M. Bruyſet dans le Journal étranger de Septembre 1762. Le Juif Moſes a été nommé le Platon de l'Allemagne. Il eſt mort à Berlin le 5 Janvier 1786.

La même année, & le 17 Août, FRÉDÉRIC II, Roi de Pruſſe, auſſi célebre par ſes victoires que par ſon amour pour les Sciences & pour les Arts, a terminé ſa glorieuſe carriere. Créateur de la diſcipline & de l'Art militaire dans ſes Etats, il a fait reſpecter ſon pouvoir dans l'Europe entiere ; Légiſlateur éclairé, il a favoriſé le commerce, l'agriculture, la population, par une infinité d'inſtitutions utiles. Réformateur de la Juriſpru-

dence, en la ſimplifiant, en promulguant un code à portée de tous les eſprits, où tous les cas ſont prévus, il a terminé une foule de conteſtations auſſi onéreuſes à ſes ſujets, que nuiſibles à la tranquillité générale. Son courage, ſa politique, la fermeté de ſon ame en ont fait le Héros du ſiecle. Ses connoiſſances, ſon eſprit, ſes Ouvrages l'ont placé dans le petit nombre des Rois Auteurs & Philoſophes. Comme Thucydide & Céſar, il a uni aux lauriers de Mars, ceux des Muſes. Protecteur & ami des gens de Lettres, il les a cultivées lui-même avec ſuccès; & la publication de ſa correſpondance littéraire feroit le plus beau monument qu'on pourroit élever à leur gloire. Les exploits de ce Monarque, les reſſources de ſon génie; ſon influence ſur toutes les Cours, ſes Lois & ſes Ouvrages forment pour l'Hiſtoire une époque digne de la plume de *Tacite* ou de *Tite-Live.*

FIN.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans le Second Volume.

TABLE.

TABLE.

TABLE.

Fin de la Table.

